



Revue de presse

Janvier 2026

Press release

January 2026

Réseau des journalistes africains spécialisés sur le développement durable et le changement climatique
Network of African journalists specialised in sustainable development and climate change

Association Africa 21
www.africa21.org

Références : ACEA, ACEF, AIE, AIEA, AfDB, BAD, Bamako Convention, Banque mondiale, Basel Convention, CC/RAC, CCNUCC, CICR, CNULD, Convention de Barcelone, COP 24, COP 30, European Commission, FAO, FVC, GCF, GIEC, GIZ, IPCC, IRENA, MedECC, OIBT, OMM, OMS, ONU Eau, PAM-PNUE, PAP/RAC, Plan Bleu, PNUD, PNUE, Sommet de la Terre, SPA/RAC, UICN, UNEP, UNEP-MAP, UNFCCC, Union Européenne, UNOC 3, UNU-INWEH, USAID, WRI.

Table des matières

Marcia Moyana (South Africa) ; Coal's slow death in Mpumalanga ; Oxpeckers, January 2026... 5	5
Mohammed Taфраouti (Maroc) ; La Méditerranée au microscope scientifique: des données précises... Et une réponse politique retardée; Maroc Environnement, 2 janvier 2026. 15	15
Marouane Kabbaj (Maroc) ; La Méditerranée en péril face aux effets du changement climatique et de la pression humaine ; Maroc Hebdo, 5 janvier 2026. 17	17
Najeh Kharrez (Tunisie) ; Face à l'érosion accélérée, l'heure du recul stratégique a sonné ! L'Echo Tunisien, 5 janvier 2026. 20	20
Mohamed Taфраouti (Maroc) ; La mer méditerranée résiste a la pression du changement climatique alors que la réponse politique tarde a venir ; Bayane Alyaoume, 5 janvier 2026. 23	23
Najeh Kharrez (Tunisie) ; « Hotspot » climatique : pourquoi la Méditerranée brûle-t-elle plus vite que le reste de la planète ? L'Echo Tunisien, 5 janvier 2026. 24	24
Mohammed Taфраouti (Maroc); Point de vue: la Méditerranée sous le prisme scientifique: des données précises... Et une réponse politique tardive; Al Bayane, 6 janvier 2026..... 27	27
Mohammed Taфраouti (Maroc); La Méditerranée comme point chaud de la biodiversité; Maroc Environnement, 6 janvier 2026. 28	28
Fousseni Togola (Mali) ; Mali : Bamako renforce la décentralisation environnementale ; Sahel Tribune, 7 janvier 2026. 30	30
Rivonala Razafison (Madagascar) ; Complexe interaction entre changement climatique, moustiques et écosystèmes ; Mongabay, 7 Janvier 2026..... 32	32
Lenah Bosibori (Kenya) ; Bare Hands, Hidden Dangers: How Embakasi's Recyclers Risk Their Lives to Survive ; Talk Africa, January 8, 2026. 39	39
Mohammed Taфраouti (Maroc); Atelier à Tunis sur la protection de la Méditerranée et la gestion durable des ressources marines : la Méditerranée comme point chaud de la biodiversité; Al Bayane, 8 janvier 2026. 44	44
Denis Kyalwahi (RDC) ; Le lac Kivu gravement pollué : le plastique envahit ses eaux et menace la vie à Bukavu ; Naturel CD, 9 janvier 2026. 45	45
Jenifer Gilla (Tanzania) ; What the US climate retreat means for vulnerable countries, experts warn ; Habitat Media, January 9, 2026. 48	48
Fousseni Togola (Mali) ; Climat : le retrait américain plonge la gouvernance mondiale dans la tourmente ; Sahel Tribune, 9 janvier 2026. 52	52

Lenah Bosibori (Kenya); Toxic waste flowing through Africa's rivers poses a growing health risk; Africa Science News, January 12, 2026.	55
Adrienne Engono (Cameroun) ; 24 milliards de FCFA perdus en 2024 à cause des perturbations climatiques dans la filière coton à l'Extrême-nord ; Sciences Watch Infos, 13 janvier 2026.....	59
Rabah Karali (Algérie) ; Plan national d'adaptation au changement climatique : clôture du programme national de formation couvrant 28 wilayas ; Ebourse, 14 janvier 2026.....	61
Adrienne Engono (Cameroun) ; Prévisions des risques climatiques : le Cameroun, désormais doté d'un instrument fiable ; Sciences Watch Infos, 15 janvier 2026.	62
Beatrice Philemon (Tanzania) ; Women-led businesses flourish in Kilwa District ; The Guardian, January 16, 2026.	64
Mohammed Taфраouti (Maroc) ; Haute mer et traité méditerranéen : de l'océan ouvert à la gouvernance maritime commune; Maroc Environnement, 16 janvier 2026.	66
Saida ZemZemi (Tunisie) ; Robin Degron, Haut fonctionnaire et Directeur de recherche à la Sorbonne, membre du Haut conseil du climat et de la biodiversité de la Métropole Nice-Côte d'Azur: » « La hausse des températures de l'eau pousse à la tropicalisation des espèces » ; Albia News, 17 janvier 2026.....	69
Adrienne Engono (Cameroun) ; Conservation : un plan de gestion pour sauver le parc national du Mont Cameroun ; Science Watch Infos, 19 janvier 2026.	72
Hamidou Traore (Burkina Faso) ; 2025 parmi les années les plus chaudes jamais enregistrées ; Afrique Durable, 20 janvier 2026.....	74
Hamidou Traore (Burkina Faso) ; L'intelligence artificielle peut-elle accélérer la transition climatique grâce au nucléaire ? Afrique Durable, 20 janvier 2026.....	77
Hamidou Traore (Burkina Faso) ; La planète vit désormais « au-delà de ses moyens » en eau, alerte un rapport de l'ONU ; Afrique durable, 21 janvier 2026.	80
Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; Sénégal : la technologie au service des agriculteurs ; Deutsche Presse-Agentur, 21 janvier 2026.....	83
Fousseni Togola (Mali) ; Mali : un projet de plus 3 milliards de F CFA pour renforcer la résilience hydrique à Kayes et Kati ; Sahel Tribune, 23 janvier 2026.....	85
Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; Sénégal : la technologie au service des agriculteurs ; Deutsche Presse-Agentur, 23 janvier 2026.....	87
Adrienne Engono (Cameroun) ; Conservation des grands singes : l'approche communautaire, salubre ; Sciences Watch Infos, 26 janvier 2026.	89
Eric Ojo (Nigeria) ; AfDB empowers 13 million African farmers with climate-smart tech ; PluBoard, January 26, 2026.....	91
Fousseni Togola (Mali) ; « Faillite hydrique mondiale » : La planète boit plus qu'elle ne peut produire ; Sahel Tribune, 26 janvier 2026.	94
Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; RDC : une poubelle intelligente pour lutter contre l'insalubrité ; Deutsche Presse-Agentur, 26 janvier 2026.....	96

Nadia Fourti (Tunisie) ; Après les récents changements météorologiques, la mer rejette des déchets plastiques datant de plus de 30 ans ; Mosaïque FM, 26 janvier 2026.	98
Nadia Fourti (Tunisie) ; Un message de la mer... » Vos déchets vous appartiennent ! Mosaïque FM, 26 janvier 2026.	99
Hamidou Traore (Burkina Faso) ; L'IA a consommé autant d'eau que l'industrie mondiale de l'eau embouteillée en 2025 ; Afrique Durable, 27 janvier 2026.	101
Hamidou Traore (Burkina Faso) ; Pour chaque dollar investi pour protéger la nature, 30 dollars sont dépensés pour la détruire ; Afrique Durable, 27 janvier 2026.	103
Beatrice Philemon (Tanzanie); Initiative seeks to attract pupils to science subjects ; The Guardian, 28 January 2026.....	106
Boris Ngounou (Cameroun) ; Bois camerounais : enquête sur les routes invisibles d'un pillage à ciel ouvert ; Environnementales, 29 janvier 2026.....	107
Fousseni Togola (Mali) ; Conflits armés : quand l'eau devient une arme de guerre, alerte le CICR depuis Dakar ; Sahel Tribune, 29 janvier 2026.	108
Carolyn Tomno (Kenya) ; Drone Insurance Fuels Africa's Blooming Flower Industry ; Kass Media, January 29, 2026.....	111
Ndiol Seck (Sénégal) ; Escale à Dakar de « Plastic Odyssey »: Revoilà le navire qui propose des solutions concrètes à la pollution plastique ; Le Soleil, 29 janvier 2026.....	119
Lenah Bosibori (Kenya) ; Fighting Hunger with the Sun: Inside Kenya's Solar Food Revolution ; Talk Africa, January 29, 2026.....	121
Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; Ethiopie : une start-up donne une seconde vie au papier usagé ; Deutsche Presse-Agentur, 30 janvier 2026.	128
Jenifer Gilla (Tanzania) ; Coastline retreat raises questions over enforcement of environmental laws ; Habitat Media, January 30, 2026.	130
Denis Kyalwahi (RDC) ; ONU Eau 2026 : l'eau replacée au cœur de l'agenda mondial lors de la réunion préparatoire de haut niveau à Dakar ; Naturel CD, 30 janvier 2026.....	134
Denise Kyalwahi (RDC) ; RDC : Reboiser avec le cacaoyer, une plante qui soigne la terre et nourrit les familles ; Naturel CD, 30 janvier 2026.	139



Marcia Moyana (South Africa) ; Coal's slow death in Mpumalanga ; Oxpeckers, January 2026.

Tag : -.

To access the article : <https://oxpeckers.org/2026/01/coal-slow-death/>

As jobs disappear from the coal belt, Middelburg's economy is buckling. Unpaid rates, collapsing businesses and stalled transition support are deepening the crisis.



Former glory shattered: Residents attend a community meeting in Steve Tshwete Local Municipality, where the economic fallout of Mpumalanga's contracting coal sector is increasingly visible. Once one of the country's top-performing municipalities, it is now struggling with falling rates payments, growing arrears and rising indigent support applications as retrenchments increase. Photo: Ihsaan Haffeejee



Debilitating debt: While close to 900 residents of the Steve Tshwete Local Municipality qualified for indigent support in the last year, hundreds of millions of rands are owed – by residents – to the municipality. Pictured here is an aerial view of Middelburg. Photo: Ihsaan Haffeejee

Steve Tshwete Local Municipality in Middelburg used to be one of South Africa's top municipalities, boasting an average 95% rates collection. Now it is bleeding revenue as Mpumalanga's coal sector contracts, and is struggling to pay its own service providers within the mandated 30 days.

The municipality's chief financial officer, Puselletso Milato, said as retrenchments accelerate and coal-related activity slows, the effects are showing up in falling rates payments and growing arrears.

In November 2025 residents owed the municipality more than R604-million – a fall of more than R200-million in just one year. Applications for indigent support have also increased, with 889 applicants qualifying between September 2024 and December 2025, Milato said.

Once sustained by mining-linked jobs, electricity sales and industry rates, the municipality is now struggling to collect payments as retrenchments ripple through households and businesses. The growing financial strain on one of Mpumalanga's most coal-dependent economic hubs offers an early warning of how coal-dependent towns across the province may be affected by South Africa's energy transition.

Five coal-fired power plants and 15 coal mines are expected to close by 2030, and another four plants and 23 mines by 2040. This will impact the livelihoods of 2.5-million people, most of them in Mpumalanga, according to 2024 research by the Southern African Institute of Mining and Metallurgy.



The JET Investment Plan has allocated R1.6-billion for pilot skills-development centres in several provinces, including Mpumalanga. Pictured here is Kriel power station in Mpumalanga. Photo: Ihsaan Haffjee

To watch the video : <https://youtu.be/OwE6-eL4s6k>

JET commitments

The job losses unfolding across the coal belt are occurring alongside major commitments by the government and international partners to support South Africa's Just Energy Transition (JET). However, workers, civic groups and municipal officials told #PowerTracker that support has yet to materialise at local level.

The JET Investment Plan has allocated nearly R2.7-billion for reskilling programmes nationwide, including R750-million earmarked for youth-focused initiatives in Mpumalanga and R5.6-billion for supporting coal workers. The plan also includes R1.6-billion for pilot skills-development centres in Mpumalanga, the Eastern Cape and the Northern Cape. Despite these commitments, retrenched workers and affected communities say they have seen little direct benefit.

Johannes Silas, director for development and strategic support at the municipality, warned that the cumulative impact of the downturn could hollow out the local economy. He said there is growing concern that, without effective intervention, Middelburg risks becoming a “ghost town”.

The municipality is attempting to diversify the local economy by integrating existing coal-linked activities with new industries, he added, but is struggling to ensure service delivery in the midst of municipal revenue decline.

“We fund most of our infrastructure projects in-house through payments from residents but if there is no money coming in, it becomes difficult to implement those projects,” Silas said.



Job losses: Michael Nkosi, responsible for economic development at Steve Tshwete Local Municipality, describes how mass retrenchments across Mpumalanga’s coal sector have rippled through the local economy. More than 4,000 jobs have been lost at major coal operations and their suppliers, hitting small businesses, informal traders and mining villages as unemployment among men rises to near parity with women in the once coal-reliant municipality. Photo: Ihsaan Haffejee

To watch the video : <https://youtu.be/drOgtHpe0Mo>

More than 4,000 jobs lost

The #PowerTracker investigation found that mass retrenchments across the sector have resulted in more than 4,000 job losses at major coal operations such as Seriti and Glencore, as well as their local suppliers.

Michael Nkosi, responsible for economic development at the municipality, said the slowdown has affected small and medium enterprises that service the mining sector, as well as informal traders operating in mining villages — including suppliers and street traders who depend on mining-related demand.

Unemployment among men in the municipality used to be lower than that among women, but now the rate is almost equal, Silas pointed out.

The layoffs across the coal sector over the past two years have resulted in the loss of almost 1,000 members at the National Union of Mineworkers (NUM), according to Tsheka Hlakudi, NUM regional secretary in Mpumalanga. “These are just the ones who were our members — other unions might have different numbers,” he said.

In 2023 and 2024 Seriti Resources retrenched more than 1,137 employees across its Middelburg Mine Services and Klipspruit operations, following earlier retrenchment processes in which the company had considered laying off around 600 workers at Klipspruit alone. Glencore also reduced its workforce, announcing plans in 2023 to retrench up to 214 employees at its iMpunzi coal mine.

According to NUM, further retrenchment processes under Section 189 of the Labour Relations Act are under way at other coal operations in the province, including Tugela, Isibonelo, and another mine retrenching 167 workers.

At the time of reporting, unions and municipal officials said additional retrenchments were anticipated at Goedehoop Tugela Mine, although the company had not confirmed whether those job cuts had been finalised.



Ghost station: Eskom's decommissioned Komati Power Station, shut down in 2022, is cited by unions as a symbol of unfulfilled retraining and reskilling promises, with job losses and deepening hardship extending beyond the plant to surrounding communities. Photo: Ihsaan Haffejee

Ghost power station

Hlakudi warned that the increasing casualisation of work – when retrenched employees are re-hired or appointed as temporary contract workers – is deepening poverty among former mine workers and contractors.

“An employee who was earning R50,000 a month could afford to pay for a house, a car and their children's school fees. Now their earnings have been changed from R50,000 to R10,000,” he said.

Hlakudi pointed to Eskom's Komati Power Station, which was decommissioned in October 2022, as an example of what he described as failed promises around retraining and reskilling. According to Eskom, approximately 360 contractors lost their jobs at Komati, while 185 workers remained on the books. The facility now employs 162 people, down from a peak workforce of almost 400.

“Komati was supposed to serve as a pilot station to show whether this transition would work or not, but the answer is that it’s not working,” Hlakudi said. “When they closed Komati, they said they were going to retrain and reskill our workers, but no one has been retrained as we speak now. It’s a ghost power station.”

He said the impact extends beyond the power station itself: “The community around that power station is suffering. The school around that power station is suffering.”

To watch the video : <https://youtu.be/o-qTrImRN-U>



Municipal money: Despite receiving voluntary separation packages during a 2023 retrenchment process, former employees of Seriti’s Klipspruit Colliery have mounting municipal debt. Photo: Ihsaan Haffejee

When the bills pile up

Behind the revenue figures are households struggling to survive without coal-linked income. Mariah Nkosi* (name withheld at her request), a former control room operator at Seriti’s Klipspruit Colliery, said she lost her job in July 2023 after 15 years at the mine.

She said workers were offered voluntary separation packages during the Section 189 retrenchment process. “Our employer used a strategy that would make them look good on

paper,” she said. “We were promised first preference if contract workers were rehired, but few people were re-employed.”

After using her retrenchment payout to settle her bond and other debts, Nkosi said she now owes up to R30,000 in municipal rates. “I owe the municipality because I had hoped that I would be employed by now, and I’ve unfortunately been handed over to their lawyers,” she said.

Simon Matekola, a retrenched former safety officer at Seriti’s New Largo and Pegasus mines, said his wife is now the sole breadwinner. He has taken Seriti to the Labour Court over his retrenchment.

“They don’t care about the wellbeing of employees and lack ubuntu [compassion],” Matekola said.



Waiting: The Big House informal settlement, just outside Eskom’s decommissioned Komati Power Station, where residents say promised Just Energy Transition jobs and reskilling support have yet to materialise. Photo: Ihsaan

Haffejee



Uncertain future: A coal mining operation in Mpumalanga, where workers and surrounding communities face mounting uncertainty as the sector contracts. While renewable energy investments and job commitments are expanding on paper, those affected by coal job losses say transition support and reskilling initiatives have yet to translate into equivalent employment on the ground. Photo: Ihsaan Haffejee

Where is the transition support?

Investment in renewable energy projects and employment is ramping up in the province, and 188 projects are currently recorded on the #PowerTracker digital tracking tool.

Seriti Green's Umbila Emoyeni wind farm is averaging more than 1,200 jobs during construction, with 54% of these positions filled by people from local communities, for instance.

Another 6,971 jobs are expected to be created through the the Renewable Energy Independent Power Producers Procurement Programme (REIPPPP) bid window 7, and the South African Renewable Energy Masterplan indicates that localising 70% of components and 90% of operations and maintenance in wind and solar value chains could deliver 36,500 new direct jobs by 2030 across the country.

But those affected by the job losses in the coal belt question whether these projects will provide equivalent employment, and point out that many of the renewable energy projects require a workforce with different skills. (#PowerTracker reported on the green skills gap here in 2023.)

Municipal officials acknowledged that transition-related projects are still at an early stage. Sifiso Mochitele, a coordinator in the executive unit for Steve Tshwete Local Municipality, said that while partnerships with training colleges and sector education authorities exist, many reskilling initiatives remain “at an infancy stage” and have yet to translate into large-scale employment opportunities.

Civic groups shared similar concerns. Themba Marabe, regional chairperson for the South African National Civic Organisation, said communities frequently hear about upskilling and transition programmes, but see little evidence of them being implemented on the ground.

“Most of these programmes target young people, and communities want to know how many people have actually been trained and where they are working,” he said.



Mohammed Tafraouti (Maroc) ; La Méditerranée au microscope scientifique: des données précises... Et une réponse politique retardée; Maroc Environnement, 2 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://marocenv.com/22655.html/2026/>



■ محمد التفراوتي

بعد البحر المتوسط حوضاً مائياً ضيقاً، يحيط به ثلاث قارات، لكنه يشكل في الوقت نفسه مرآة مكبرة لاختلالات كوكب الأرض بأكمله. تحول إلى نموذج مكثف للاستثمارات البيئية العالمية. فبين تغير المناخ، واستنزاف الموارد السمكية، وتدهور الموائل البحرية، وارتفاع مستوى سطح البحر، وتزايد الأنواع الغازية، يعيش المتوسط اليوم أعمق مرحلة من الضغط البيولوجي في تاريخه الحديث.

ويفضل مساحة المحدودة نسبياً، وانغلاقه الجغرافي وكثافة السكانية على سواحه، إضافة إلى تراكم الأنشطة البشرية، صار هذا البحر حالة دراسة فريدة لفهم الاتجاه الذي يسلكه العالم. كل تفصيل في هذا البحر يروي قصة أوسع. قصة مناخ يخرج عن السيطرة، وتدهور بيئي يتسارع، وموارد تختنق، وقرارات تتأخر رغم وفرة المعرفة العلمية.

وإذا كان العالم كله يقرع ناقوس الخطر بشأن مستقبل المحيطات، فإن الوضع المتوسطي يبدو أكثر إلحاحاً، بفعل هشاشة النظام البيئي، وضيق المساحة، وكثافة الاستغلال عبر قرون. إلى مدى عقود، تخضع الهشاشة العلمية للتخصصات تطور البيئة البحرية لهذا الحوض الذي كان يوصف يوماً بأنه مفرق طرق للحضارات، فأصبح اليوم مفرق طرق للأزمات.

وتشير أحدث التقديرات، التي بلغت مستوى غير مسبوق من الثقة، إلى أن البحر المتوسط يمر بمرحلة انتقالية حادة، تنضم بتغيرات سريعة في هيكله البيولوجي وموارده الأساسية. ومع ارتفاع المستمر في درجات حرارة المياه، تضيق نطاقات عيش العديد من الأنواع بينما تختفي أنظمة غريبة بيئته، مما يعطل توازنه البيولوجي بعمق.

ومع ذلك، فإن ما تنتجه المختبرات ومؤسسات البحث نادراً ما يتحول إلى قرارات. فما تزال الفجوة واسعة بين المعرفة العلمية ومراكز القرار السياسي، ويتفق هذا الاستغلال لراسي هشاشة وضع البحر المتوسط ويفضح أزماته. يتقدم العلم، لكن الالتزام السياسي يظل هشا. وتتراكم التقارير، لكن السياسات تتأخر. والمعارضة صارخة. فالبحر الذي يعد من أكثر بحار العالم دراسة، ظل في الوقت نفسه من أكثرها تعرضاً لضغوط كان يمكن تفاديها لو أن الإرادة السياسية سارت بوتيرة إنذارات التحم.

في قلب هذه الصورة المعقدة، يشكل عمل

الإرادة السياسية المشتركة تقاطع فيها المعرفة العلمية مع السياسات البيئية الفاعلة.

تشكل البيانات في هذا السياق العمود الفقري للبحر العلمي. فقد تلقت اللجان، خلال العام الماضي، أكثر من مائة وثمانية وثلاثين (138) تقريراً وطنياً، وهو ما أتاح تحديث قواعد البيانات وإنتاج تقييمات أكثر شمولاً. ومع ذلك، ما تزال بعض الفجوات قائمة. إذ تعاني بعض البلدان من محدودية قدرات المراقبة، مما يؤثر على دقة النماذج العلمية ومثانة التقييمات للوجهة إلى صانعي القرار.

ورغم هذا التفاوت، بدأت التحسينات الرقمية في أنظمة المتابعة تؤتي ثمارها. فقد جرى اعتماد منصات موحدة لإدارة البيانات، كما ساهمت أدوات التتبع الإلكترونية في تحسين جودة المعلومات وتسريع تحليلها. وقد مكّن هذا التطور من تشكيل صورة أدق لحالة الأرصد السمكية، وإن ظل تنفيذ هذه التقنيات متفاوتاً بين البلدان على المستوى الوطني.

إن الشرح الحقيقي ليس علمياً ولا تقنياً. إنه شرح في اتخاذ القرار. فما تزال التحديات السياسية والاقتصادية تقف حاجزاً أمام اعتماد خطط فعالة لإدارة المصيد. إذ تتضمن قرارات مثل تخفيض جهد الصيد أو إطالة فترات الراحة البيولوجية كلفة اجتماعية مباشرة، خصوصاً بالنسبة للمجتمعات الساحلية التي تعتمد على الصيد كمصدر رئيسي. وتزيد الفوارق الواسعة بين القدرات الوطنية من تعقيد التنسيق الإقليمي، وتفتيحه مستحي.

وتظهر الحجاب الدولية أن تاجيل القرارات غالباً ما يكون أكثر كلفة من اتخاذها في وقتها. فالنظم البيئية تتغير بسرعة، حيث تنهار، تحتاج عقوداً لتستعيد عافيتها. إن استطلاعات تلك الصلا، وحكم طبيعة البحر المتوسط شبه المغلقة، يصبح أكثر هشاشة تجاه أي تأخير إضافي. ومن هنا تبرز ضرورة تبني مقاربة شاملة تجمع بين حماية الأنظمة البيئية والحساسية، والتقييم المستمر للأثر للمخاطر، وتوسيع نماذج تقييم استراتيجيات الإدارة التي تسمح بمصداقية سناريوهات متعددة قبل اتخاذ قرارات حاسمة. وفي هذا الإطار، يتواصل العمل لتطوير شبكة من الخبراء للتخصص في تقييم الآثار المخفية على المصيد، بما يعكس إرثاً متزايداً بأن المستقبل لن يكون امتداداً بسيطاً للماضي، وأن أساليب الإدارة التقليدية لم تعد كافية. وبالتوازي، يعمد إشراك الصيادين في جمع

البيانات والمراقبة الميدانية. في محاولة لدمج المعرفة المحلية بالمعرفة العلمية، وهو نهج أثبت نجاعته في العديد من المناطق عبر العالم. ورغم هذه المبادرات الواعدة، يبقى سؤال قائماً. كيف تنتقل من المعرفة إلى القرار؟ كيف تتحول التقييمات العلمية إلى إجراءات ملموسة؟ تكمن الإجابة في تعزيز الشفافية، وتطوير القدرات الوطنية، وابتكار آليات تمويل مستدامة تساعد البلدان على تنفيذ الإدارة الرشيدة للمصيد. فالتعلم برسم الطريق، لكن الإرادة السياسية وحدها قادرة على تحويله إلى واقع ملموس.

وفي هذا السياق تحدثنا مع الدكتور محمد ملوي الأريسي، رئيس اللجنة العلمية للجنة العامة لمصايد البحر المتوسط (GFCM/PAO)، كي يقدم قراءة علمية معمقة لأحدث التقييمات، ويوضح ما تكشفه الأرقام وما يزال يتجاهل لضمان مستقبل الأرصد السمكية.

وتبين خلال الحديث حقيقة واضحة لكنها حاسمة هي أن البحر المتوسط يفت اليوم عند نقطة تحول. فبين نظام بيولوجي منهك ومعرفة علمية متزايدة صرامتها، وبقيتها، لم يعد السؤال: ماذا نعرف؟ بل أصبح: ماذا نعمل بما نعرفه؟ وإلى أي حد تستطيع الدول تحويل المعرفة إلى إرادة، لتحويل الإرادة إلى فعل مستدام يضمن ألا ينفذ هذا البحر ما تبقى من توازنه البيولوجي.

صوت الخبرة في مواجهة تحديات المتوسط

وقال الدكتور محمد إيريبي ملوي، رئيس اللجنة العلمية للجنة العامة لمصايد الأسماك في البحر المتوسط (GFCM/PAO)، أن التقدم العلمي للمحيط هذا العام يعد غير مسبوق، حيث تم تقييم 94 مخزوناً سمكياً، وهو ما يمثل «منحرفاً تاريخياً» في مراقبة الموارد البحرية بالمنطقة. وأوضح أن نسبة الاستغلال المفرط انخفضت من 78 في المائة سنة 2013 إلى 52 في المائة سنة 2023، وهو إنجاز يعكس إرادة دول المتوسط في إصلاح الوضع عبر خطط وإجراءات متعددة.

وأشار إلى أن هذا التحسن، رغم أهميته، لا ينبغي أن ينجح الواقع. إذ ما تزال أكثر من نصف المخزونات في وضع هش أو مفرط الاستغلال. وبين أن الاستدامة الحقيقية لم

تتحقق بعد، وأن المطلوب هو الوصول إلى مستوى استغلال متوازن يضمن بقاء الموارد للأجيال القادمة.

وأوضح أن الأنواع القاعية (الديرسالية) تبقى في صدارة الانشغالات، لأنها تعيش قرب القاع، ويتميز بدورات حياة طويلة وتوجد بطيء للتكاثر الحيوية. وقال إن حالة اللؤلؤ الأوروبي مثال واضح على هذه الهشاشة، حيث إن الضغط على الصيد ما يزال يتجاوز الحدود البيولوجية الآمنة رغم الجهود المبذولة. وأضاف أن الأنواع السطحية البلاغية (Pelagic fish) تظهر تفاوتاً في المؤشرات، إذ تسجل سمك «الأنشوجة» إشارات إيجابية خاصة في شرق المتوسط، بينما السردين وبعض وضعاً مقلقاً للغاية، خصوصاً في الأدياتيكي حيث تضعه المؤشرات البيولوجية على حافة الانهيار.

وتكر أن البيانات العلمية تمثل «العمود الفقري» لأي إدارة فعالة. مشيراً إلى أن الهيئة تلقت 138 تقريراً وطنياً، وأطلقت لوحات متابعة جديدة لتقييم جودة البيانات، فيما بدأت عدة دول في اعتماد الرقمنة عبر برامج مثل «Calipso». وهو عبارة عن منصة ويب مفتوحة المصدر تابعة لمنظمة الأمم المتحدة للغذاء والزراعة (الفاو)، مصممة لمساعدة سلطات الصيد الوطنية على إدارة بيانات الصيد، وجمع المعلومات عن الصيد، وحساب المؤشرات الإحصائية، وإنتاج تقارير إدارة الموارد بشكل دائم مشاة البحرية.

وشدد الدكتور ملوي على أن التفاوتات ما تزال قائمة، مؤكداً أنه «من دون بيانات دقيقة وموثوقة، لا يمكن اتخاذ قرارات صائبة». وبين أن بعض خطط الإدارة أظهرت نتائج مشجعة، خاصة في وسط المتوسط، غير أن غياب مؤشرات اجتماعية واقتصادية قوية يبقى نقطة ضعف أساسية. وأكد أن الاستخدام لا يمكن أن تكون بيولوجية فقط، بل يجب أن تراعي

أيضا واقع المجتمعات الساحلية وظروفها الاقتصادية.

وكشف المتحدث نفسه بخصوص المناطق البحرية الهشة (VMEs) أن التقدم المحقق «مهم لكنه غير كاف». خصوصاً في جنوب وشرق المتوسط حيث البيانات ناقصة. وأضاف أن اللجنة العلمية أوصت حظر الصيد عميق 800 متر، وهي فائدة بيئية اقتصادية هائلة.



الدكتور الأريسي الملوي

أجريت في أربعة مواقع. وأوضح أن تقييم الأنواع المهددة مثل المرجان الأحمر يتطلب منهجية خاصة قيد الإعداد، مع إطلاق برنامج بحثي مخصص لهذه الغصيلة الحساسة. وأضاف أن تقييمات الكوريفين اكتملت، والجهود تتركز الآن على توحيد إدارة الأساطيل التي تستخدم أجهزة تجميع الأسماك (FADs).

وأشار في عرضه الجغرافي أن الوضع يختلف حسب المناطق. في الغرب توجد أشواق شديدة الاستغلال وتحتاج إلى خطط صارمة. في الوسط الوضع أكثر استقراراً، في الشرق هناك تفاوتات كبيرة بين الدول، أما في الأدياتيكي فالسردين يتراجع بسرعة مقلقة. وقال إن التحيز للمناخ أصبح اليوم «عاملاً مباشراً» يؤثر على الإنتاجية والتوزيع وحتى سلوكيات بعض الأنواع، معلناً عن إطلاق شبكة خبراء مخصصة في العلاقة بين المناخ والمصيد، مع أول تجربة تطبيقية على مصايد الرنكة الصغيرة (sprat).

وصرح في ختام حديثه أن «العلم واضح»: الوضع خرج من دون قرارات شجاعة وسريعة. ستفقد واحدة من أغنى البحار بيولوجياً في العالم. البحر المتوسط لم يعد يملك رفاهية الانتظار... العمل يجب أن يبدأ الآن قبل فوات الأوان.



من اجتماعات اللجنة العلمية.

Maroc Hebdo

Marouane Kabbaj (Maroc) ; La Méditerranée en péril face aux effets du changement climatique et de la pression humaine ; Maroc Hebdo, 5 janvier 2026.

Tag : Convention de Barcelone, MedECC, PAM, Plan Bleu, PNUE.

Pour accéder à l'article : <https://www.maroc-hebdo.com/article/la-meditteranee-en-peril-face-aux-effets-du-changement-climatique-et-de-la-pression-humaine>



Julien Chambolle, Association Africa 21, Atelier Tunis 2025

Réchauffement accéléré, surpêche, pollution... le bassin méditerranéen fait face à une crise systémique. Réunis à l'Atelier de Tunis, des scientifiques ont appelé à une action coordonnée et immédiate pour préserver cet écosystème fragile dont dépendent plus de 515 millions d'âmes.

Alors que l'année 2026 s'ouvre sous le signe d'une incertitude climatique croissante, le diagnostic est sans appel : la Méditerranée a franchi un seuil critique. Publié fin 2025, le dernier rapport du Plan Bleu, intitulé « L'état de santé de la Méditerranée au travers de 10 indicateurs clefs », dresse un bilan alarmant. Sous la direction d'Antoine Lafitte (Directeur par intérim du Plan Bleu) et Samson Bellières, cette étude révèle qu'avec une population littorale de 515 millions d'habitants et une baisse de 13 % de la disponibilité en eau douce, le bassin n'est plus en phase de transition, mais en état de choc. C'est sur cette base scientifique alarmante que s'est ouvert l'atelier de Tunis sur la protection de la Méditerranée et la gestion raisonnée des

ressources marines, les 10, 11 et 12 décembre 2025, marquant l'urgence de transformer ces données en actions politiques immédiates.

Organisé par l'association Africa 21 (ONG basée à Genève) en partenariat avec le Programme d'Appui aux Médias en Tunisie (PAMT2), le Forum national de l'adaptation aux changements climatiques (Fnaac), la Fondation Friedrich Ebert (Friedrich-Ebert-Stiftung) et la Deutsche Welle Akademie (DW Akademie), ce rassemblement a réuni journalistes du Maghreb et experts de haut niveau dans un objectif précis : transformer le diagnostic scientifique en un récit médiatique capable d'impulser des politiques publiques durables.

Les chiffres présentés lors de l'atelier ont de quoi inquiéter. La Méditerranée se réchauffe 20 % plus vite que le reste de la planète, selon les Experts méditerranéens sur les changements climatiques et environnementaux (MedECC). Lors de sa présentation intitulée « Méditerranée en danger : l'alliance indispensable de sciences et médias », la chercheuse Monia El Bour, de l'Institut National des Sciences et Technologies de la Mer (INSTM), a souligné que l'on assiste actuellement à un basculement systémique.

Le rapport MAR1 (Premier rapport d'évaluation méditerranéen) du MedECC confirme que la température de surface de la mer a gagné près de 0,9 °C en moyenne depuis 1990. Récemment, des pointes à 30 °C ont été enregistrées sur les côtes tunisiennes, transformant le littoral en « couloir tropical ». Pour Dr El Bour, représentante également de la Commission Internationale pour l'Exploration Scientifique de la Méditerranée (CIESM), cette accélération fragilise les espèces benthiques et les herbiers de posidonie, véritables poumons de notre mer, qui subissent des mortalités massives.

Une menace invisible mais réelle

Au-delà du réchauffement, la santé chimique de la mer préoccupe les scientifiques. Nouredine Zaaboub, chercheur géologue à l'INSTM, a apporté un éclairage crucial sur la pollution marine et la sédimentologie. Ses travaux rappellent que la Méditerranée est l'une des zones les plus touchées par les polluants anthropiques. Les métaux lourds et les microplastiques s'accumulent dans les sédiments marins, entrant dans la chaîne alimentaire. Bien qu'invisible, cette menace est bien réelle.

Pour M. Zaaboub, la protection de la mer commence par une surveillance rigoureuse des rejets industriels et urbains. L'expert a insisté sur le fait que la dégradation de la qualité des fonds marins n'est pas seulement un problème environnemental, mais une menace directe pour la santé publique et la pérennité des ressources halieutiques. Sans une action coordonnée sur le traitement des déchets à la source, les efforts de conservation en mer resteront vains.

Pour mesurer l'ampleur du défi, les experts du Plan Bleu (Centre d'Activités Régional du Programme des Nations Unies pour l'Environnement / Plan d'Action pour la Méditerranée) ont présenté leur rapport intitulé « L'état de santé de la Méditerranée au travers de 10 indicateurs

clefs ». Dirigé par Antoine Lafitte et co-écrit par Samson Bellières et Eloïse Leguérinel, ce document dresse un portrait clinique sans complaisance.

La pression humaine est le premier facteur. Avec plus de 515 millions d'habitants et un flux touristique annuel de 220 millions de personnes (32 % du tourisme mondial), le littoral étouffe. Mais le point le plus critique reste l'accès à l'eau. Selon Antoine Lafitte, la disponibilité en eau douce par habitant a chuté de 13 % en trois décennies. Dans les pays du Sud, ce stress hydrique menace la stabilité sociale, rendant la gestion des ressources marines indissociable de la sécurité alimentaire.

Un pillage qui menace l'avenir

La question de la ressource marine ne peut être abordée sans parler de la pêche. Yassine Skandrani, expert en exploitation des ressources et conseiller auprès du Ministère de l'Agriculture, des Ressources Hydrauliques et de la Pêche de Tunisie, a dressé un bilan alarmant de la surpêche. Selon lui, la Méditerranée est l'une des mers les plus surexploitées au monde. Un pillage qui menace l'avenir de cette mer. L'expert a mis en exergue le déséquilibre croissant entre les capacités de pêche et la régénération naturelle des stocks. Il prône une gestion « raisonnée » et « basée sur la donnée scientifique », insistant sur la nécessité de protéger les zones de frayères et de respecter les repos biologiques. Pour cet expert, la survie de la pêche artisanale, pilier social de la Tunisie, dépend d'un courage politique capable d'imposer des quotas stricts et de lutter contre la pêche illégale, non déclarée et non réglementée (INN). C'est dans ce contexte de pénurie que le dessalement s'est imposé comme sujet de friction. L'expert Samson Bellières (Plan Bleu) a exposé le « paradoxe hydrique ». Si les 2 700 usines de dessalement du bassin offrent une bouffée d'oxygène immédiate, le coût environnemental est lourd. Pour chaque litre d'eau potable produit, quatre litres de saumure (eaux ultra-salées et chaudes) sont rejetés. Samson Bellières prévient : sans une dilution efficace et un couplage avec les énergies renouvelables, le dessalement pourrait devenir une « maladaptation », étouffant les fonds marins par hypersalinité. Le message est clair : le dessalement doit rester un « dernier recours » dans une stratégie de gestion de la demande.

L'atelier de Tunis a mis en lumière une fragmentation persistante de la gouvernance. Comme l'a rappelé Monia El Bour, les textes comme la Convention de Barcelone ne manquent pas, mais les politiques fonctionnent encore en « silos ». C'est ici qu'intervient le concept de Nexus Eau-Énergie-Alimentation-Écosystèmes (WEFE), promu par le MedECC. Cette approche systémique est la seule voie pour éviter que la solution d'un secteur (le dessalement) ne devienne le problème d'un autre (dégradation des pêches). La protection de la mer exige une vision transversale où la santé de l'écosystème est le socle de toute activité économique. L'apport d'Africa 21 a été de fournir un accès structuré à ces connaissances. En mobilisant les rapports du Plan Bleu, les analyses de l'INSTM et les expertises de terrain comme celle de Yassine Skandrani, l'association a outillé les journalistes pour devenir des médiateurs du changement. La priorité est claire : il faut passer du diagnostic à l'action. Cela passe par le renforcement des

Aires Marines Protégées (AMP), la lutte contre la pollution sédimentaire prônée par Nouredine Zaaboub, et une gestion halieutique responsable. Comme l'ont conclu les experts lors de cet atelier, la Méditerranée n'est plus seulement un paysage de vacances. C'est un système fragile dont la sauvegarde est désormais une question de survie collective pour les populations riveraines.



Najeh Kharrez (Tunisie) ; Face à l'érosion accélérée, l'heure du recul stratégique a sonné ! L'Echo Tunisien, 5 janvier 2026.

Tag : GIEC, UNOC 3.

Pour accéder à l'article : <https://lehotunisien.com/face-a-lerosion-acceleree-lheure-du-recul-strategique-a-sonne/>



Alors que les vagues viennent lécher des littoraux toujours plus vulnérables, une réalité géophysique implacable redessine silencieusement nos côtes. L'élévation mondiale du niveau de la mer, catalyseur principal de l'érosion et de la submersion, n'est plus une projection lointaine mais un phénomène mesurable, accéléré, aux conséquences déjà palpables de la Bretagne au Pacifique.

Le moteur incontesté : une mer qui gonfle

Les chiffres, issus des satellites et des marégraphes, sont sans appel. Selon le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC, 2023), le niveau moyen global de la mer a augmenté de 20 cm entre 1901 et 2018. Mais le rythme s'emballe : il monte désormais à la vitesse vertigineuse de 3,7 mm par an sur la période 2006-2018, contre 1,3 mm/an au siècle dernier. Cette accélération est directement liée au réchauffement climatique d'origine humaine, qui opère via deux mécanismes principaux : la dilatation thermique des océans (l'eau chaude prend plus de place) et la fonte accélérée des calottes glaciaires, notamment du Groenland et de l'Antarctique. Les projections pour l'avenir dépendent de nos émissions de gaz à effet de serre. Dans un scénario d'émissions modérées (SSP2-4.5), le GIEC estime une élévation probable de 44 à 76 cm d'ici 2100. Dans le pire scénario (SSP5-8.5), cette fourchette grimpe à 63 cm à 1,01 mètre. Et le phénomène se poursuivra bien au-delà de 2100, engagé pour des siècles.

De la hausse globale à l'érosion locale : un impact amplifié

Plus qu'une simple mesure linéaire, cette hausse du niveau marin opère comme un multiplicateur de menaces silencieuses, amplifiant chaque coup de boutoir de l'océan. Elle est la « vague de fond » qui redessine inexorablement nos littoraux : en élevant le point d'impact des vagues, elle accélère le recul des côtes, avec des pertes de terrain dépassant parfois 3 mètres par an sur des plages françaises comme à Soulac-sur-Mer. Elle transforme des projections globales en tragédies locales, condamnant déjà à des inondations quasi-permanentes des archipels entiers du Pacifique. Enfin, elle exacerbe la violence des tempêtes ; une étude parue dans Nature Climate Change révèle que la hausse du niveau marin a quintuplé la fréquence des submersions extrêmes dans le monde depuis les années 1960, rendant les « centennales » dévastatrices de plus en plus banales.

Des territoires en première ligne

La menace, pourtant globale, frappe avec une dureté profondément inégale. En première ligne, les petits États insulaires, comme Tuvalu ou les Maldives, voient leur existence même sommée de se justifier devant la marée montante. Les grands deltas du monde, du Gange-Brahmapoutre au Mékong, où se concentrent des centaines de millions d'habitants, cumulent le double fléau de la montée des eaux et de l'affaissement naturel des sols. Les côtes basses et sableuses, de la Nouvelle-Aquitaine à la Floride, sont grignotées mètre par mètre. Les mégapoles côtières, de Tokyo à Lagos en passant par New York, font face à un péril économique colossal, la Banque mondiale évaluée à 1 000 milliards de dollars par an d'ici 2050 le coût potentiel des dégâts liés aux inondations côtières, si rien n'est fait pour les protéger. L'océan ne noie pas seulement des terres, il expose les failles géographiques et sociales de notre monde.

Face à la menace : adaptation ou repli ?

Face à une mer inexorablement conquérante, l'humanité doit composer. La science le confirme : il est désormais impossible d'enrayer la montée des eaux à court terme. L'urgence est donc double, attaquer la racine du mal en réduisant radicalement nos émissions pour contenir le phénomène sur le siècle à venir, tout en accélérant, dans un même mouvement, une adaptation devenue vitale. Les territoires côtiers explorent ainsi une gamme d'options, du durcissement, solutions coûteuses et parfois fragiles à l'innovation, via l'architecture sur pilotis ou l'évolution des activités. Mais la stratégie la plus douloureuse et pourtant de plus en plus assumée est celle du recul : le « repli stratégique », comme en témoigne la politique française de « renouvellement du trait de côte », qui planifie déjà la relocalisation des biens et des populations.

Face à la méditerranée qui avance, l'heure des choix a sonné ! L'érosion côtière, amplifiée par la montée inexorable des eaux, n'est plus un imprévu naturel mais le symptôme tangible d'une transformation planétaire. Elle pose une question cruciale à nos sociétés : jusqu'où pouvons-nous, et devons-nous, nous battre contre la mer, et à quel coût financier, social et écologique ? Les données scientifiques, implacables, ne laissent plus de place au doute ni à l'atermolement.

Cet article a été produit dans le cadre d'un atelier organisé par Africa 21 et ses partenaires sur la Méditerranée et l'Objectif de développement durable n°14 de l'ONU 10, 11 et 12 décembre 2025 à Tunis, dans le cadre d'étudier l'état des lieux de la mise en œuvre de l'ODD 14 dans cette région, ainsi que l'impact concernant les résultats de l'UNOC 3.

بيان اليوم

Mohamed Tafraouti (Maroc) ; La mer méditerranée résiste à la pression du changement climatique alors que la réponse politique tarde à venir ; Bayane Alyaoume, 5 janvier 2026.

Tag : COP 30, MedECC.



البحر المتوسط يقاوم ضغط التغير المناخي في ظل استجابة سياسية متأخرة

البعيد. وعرضت خمسة مسارات أساسية للتكيف في المنطقة المتوسطية: المناخي، والاجتماعي، الاقتصادي، والطبيعي، والمؤسسي، والعلمي، مقدمة مثال سكة الأسد التي تحولت من غزو بيولوجي إلى فرصة بيئية واقتصادية محتملة. وفي ما يخص الإعلام، شددت على دوره في بناء سردية مشتركة تعكس التعقيد القائم في العلاقة بين الإنسان والبيئة، معتبرة أن الإعلام البشري فاعل استراتيجي في الحماية البيئية، وليس مجرد ناقل للمعلومة. واختتمت مداخلتها بتسليط الضوء على دور شبكة خبراء النخب المناخي في البحر المتوسط (MedECC) كإلية ربط بين العلم والسياسات العمومية، من خلال تقارير قائمة على منهجية صارمة، واختيار علمي دقيق للمؤلفين، ومراجعة مفتوحة وتبني شفافي للمصادر. وخلصت إلى أن التقدم الحقيقي لن يتحقق إلا حين تؤثر العلوم المستقلة، المتعددة التخصصات في القرار السياسي، لا أن تكون خاضعة له.

بين قوة المعطي وحدود التحويل إلى سياسة

يشار أن العرض العلمي للدكتورة منى البور أبرز تماشيا منهجيا لافتا، من حيث الربط بين السلاسل الزمنية طويلة الأمد، والبيانات الرصدية الدقيقة، والتحليل العابر للتخصصات، ما يمنح تشخيص وضعية البحر المتوسط مصداقية علمية عالية. غير أن هذا الغنى المعرفي يطرح، في المقابل، سؤالا مركزيا حول قدرة العلم على إحقاق واثار القرار العمومي في فضاء متوسطي يشتمل بتفاوتات سياسية واقتصادية ومؤسسية حادة. فبينما تؤكد المعطيات العلمية تسارع الاحتزار، وتنامي الغزو البيولوجي، وتزايد المخاطر المناخية القصوى، يظل تحويل هذه المعرفة إلى سياسات وقائية واستباقية رهنا بإرادة سياسية جماعية، وبالبيات حوكمة تتجاوز منطق التجزئة الوطنية والتخصصية. كما أن الدعوة إلى المقاربة العبر تخصصية، ورغم جاهزية المعطيات، تصطدم عمليا بضعف التنسيق بين البحث العلمي، والفاعلين المحليين، والمؤسسات الإعلامية، ما يحد من الأثر المجتمعي للمعرفة المنتجة. من هنا، لا تكمن المعضلة في نقص البيانات أو الأدوات العلمية، بل في الفجوة المستمرة بين المعرفة والعل، وهي فجوة لا يمكن ردها إلا بإعادة تموقع العلم في قلب القرار، وتبني الإعلام كشريك فاعلي، لا وسيط محايد، في معركة حماية المتوسط.

يشار أن هذه الورشة إنجزت في تونس في إطار مشاريع بحثية حكومية دولية (MedECC)، والمختدى الوطني للتكيف (PAMT) و (Africa 21) والمختدى الوطني للتكيف مع التغيرات المناخية في تونس، وبدعم من (Friedrich Ebert Stiftung) و (DW Akademie).



جانب من فعاليات الورشة

والتراثية والبيئات التحتية الساحلية. العلم التشاركي والمعرفة المحلية

و أبرزت المتحدثات أهمية العلم التشاركي والمعرفة البيئية المحلية (LEK)، مؤكدة أن إشراك المواطنين، ولا سيما الصيادين، يمثل مصدرا مهما للمعرفة العلمية، ويسهم في رصد التغيرات في تنوع الأسماك وتواترها. وقدمت مثلا ببرنامج البحث 'CIESM' حول الأنواع المهاجرة، الذي شمل تكوين الصيادين في الإسكندرية خلال ماي 2024، لتعزيز الصمود المجتمعي عبر التعليم العابر للتخصصات.

صحة المحيط وصحة الإنسان و مسارات التكيف والإعلام كفاعل بيئي

وتوقفت الدكتورة منى عند العلاقة الوثيقة بين صحة المحيط وصحة الإنسان، مشيرة إلى أن التلوث البحري، خاصة الجسيمات البلاستيكية الدقيقة، يتفاعل مع الكائنات الحية الدقيقة ويدخل في الدورات البيوجيوكيميائية، بما يؤثر على السلاسل الغذائية وصحة الإنسان على المدى

اطلس اللجنة الدولية للاستكشاف العلمي للبحر المتوسط (CIESM) التي توفر سلاسل زمنية تمتد لأكثر من 18 سنة.

الابتكار الرقمي والذكاء الاصطناعي

وفي محور الابتكار، قدمت منصة التحليل العلمي للبيانات البيئية (PRISM) التابعة للجنة الدولية للاستكشاف العلمي للبحر المتوسط (CIESM)، كإداة متقدمة للتحليل الخفائي ثلاثي الأبعاد، تتيح استكشاف ومشاركة البيانات الجغرافية المفضة بالاعتماد على الذكاء الاصطناعي، ضمن فضاء علمي آمن ومتقو، مع الإعلان عن استقبال بيانات دولية قيد التحقق ابتداء من سنة 2026.

مخاطر مستقبلية متصاعدة

وحذرت المتدخلة من أن تواتر وشدة الأحداث المناخية القصوى المنصفة كحادث "موتيرة"، قد يرتفع بنسبة تتراوح بين 10 في المائة و30 في المائة بحلول منتصف القرن الحادي والعشرين، مما يشكل تهديدا مباشرا للمواقع الطبيعية

وقدمت عرضا مفصلا لبرامج الرصد العلمي، من بينها استخدام مجسات HO (BO Water) لرصد حرارة المياه على أعماق مختلفة، وبرنامجي (T-MedNET) و (HYDROCHANGES) للذين يوفران سلاسل زمنية طويلة الأمد لرصد تغير حرارة المياه السطحية والعميقة، إضافة إلى برنامج (Tropical Signals) المخصص لرصد الإشارات الاستوائية في المتوسط.

مؤشرات مثقلة.. احتلار، نفوق جماعي، وغزو بيولوجي

وأشارت إلى أن هذه المعطيات العلمية كشفت عن تسنؤ متزايد في درجات حرارة سطح البحر، استنادا إلى بيانات (MeteoFrance)، وتسجيل أحداث نفوق جماعي للكائنات البحرية (MME) موثقة في الأدبيات العلمية، نتيجة الإجهاد الحراري. كما نبهت إلى الانتشار المقلق للأنواع غبر المحلية، حيث تم تسجيل 986 نوعا غريبا، ما يجعل المتوسط من بين أكثر المناطق تعرضا لغزو البيولوجي عالميا، مستعرضة دور

محمد التفراوتي

خلال ورشة عمل علمية احتضنتها تونس حول حماية البحر المتوسط والإدارة المستدامة للموارد البحرية، قدمت الدكتورة منى البور عرضا مرجعيا رسم الإطار العام لوضعية المتوسط، من خلال ربط تطور السياسات البيئية العالمية منذ قمة الأرض بريو دي جانيرو (1992)، وصولا إلى ألق مؤتمرات المناخ الحالية، في ألق قمة المناخ (COP30).

وأكدت المتدخلة أن مفهوم التنمية المستدامة، رغم ترسيخه كإلق كوني، ظل ضعيف الإدماج في السياسات العمومية، بسبب تجزؤ الحوكمة البيئية وتشتت المقاريات القطاعية، ما انعكس سلبا على النظم البيئية الهشة، وفي مقدمتها حوض البحر المتوسط.

ضوءة ديموغرافية وسياحية غير مسبوقة، وأبرزت الدكتور، مدعوة بمعطيات رقمية دقيقة، أن المتوسط يشتم نحو 515 مليون نسمة، يعيش قرابة ثلثهم على السواحل، إضافة إلى استقبله حوالي 220 مليون سائح سنويا، أي ما يعادل 32 في المائة من السياحة العالمية. هذا الثقل الديموغرافي والسياحي يضاعف الضغط على الموارد الطبيعية والبيئات التحتية الساحلية، ويؤدي من هشاشة النظم البيئية. وتطرق المتدخلة إلى مختلف أشكال التدهور البيئي، من استنزاف الموارد المائية وحرق الغابات، إلى التلوث البحري، وتكثيف الأنشطة الفلاحية مقابل هجر الأراضي، والتوسع العمراني المتسارع، فضلا عن تنامي البنيات التحتية السكنية والنقل، في سياق إلقبي يتسم بالضغوطات سياسية غير مسبوقة. كما شددت على التأثيرات المتسارعة لتغير المناخ، وما وصفته بظاهرة "استوائية" مناخ البحر المتوسط.

المتوسط كنظام بيئي، اجتماعي معقد

في هذا السياق، دعت الدكتورة منى إلى التفكير بشكل مختلف، معتبرة أن البحر المتوسط ليس مجرد فضاء طبيعي، بل نظام بيئي، اجتماعي شديد التعقيد، لا يمكن فهمه أو تدبيره إلا عبر مقاربة شمولية عابرة للتخصصات، تجمع بين العلوم الطبيعية، والعلوم الاجتماعية والإنسانية، والمعارف البيئية المحلية.

(CIESM) .. قرن من الاستكشاف العلمي المستقل

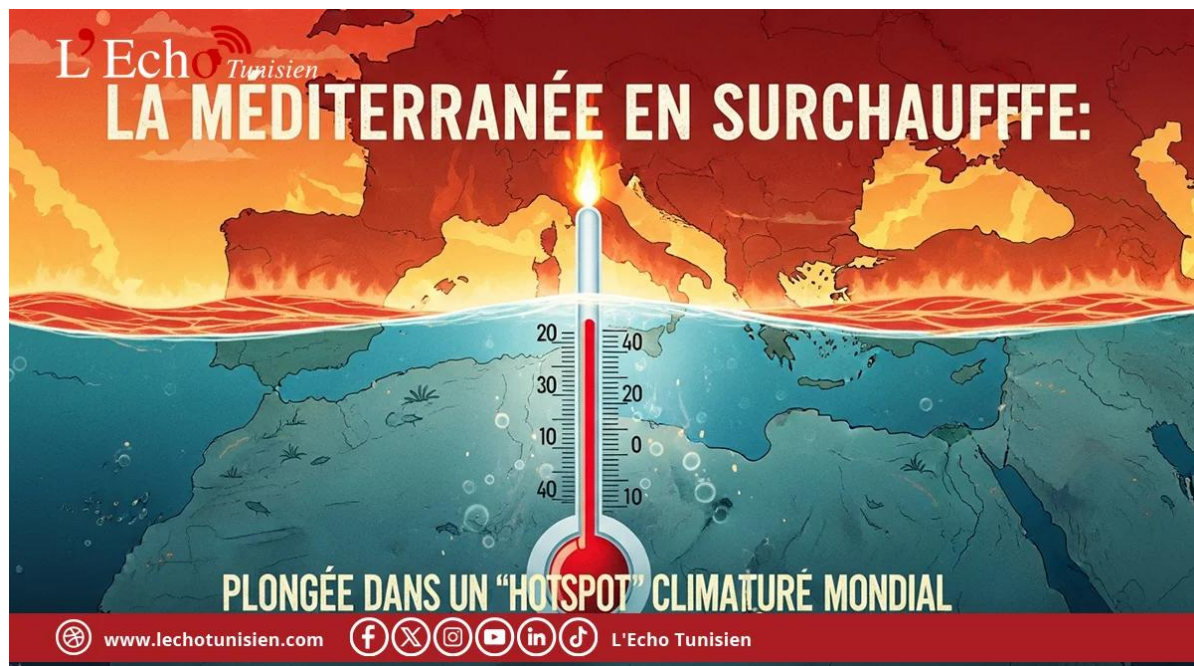
واستعرضت المتدخلة الدور المحوري للجنة الدولية للاستكشاف العلمي للبحر المتوسط (CIESM)، باعتبارها منظمة حكومية دولية للبحر العلمي البحري منذ 1912، تدافع عن استقلالية البعير العلمي وتضمن مصادقية المعرفة لفائدة المجتمع وصناع القرار.

L'Echo Tunisien

Najeh Kharrez (Tunisie) ; « Hotspot » climatique : pourquoi la Méditerranée brûle-t-elle plus vite que le reste de la planète ? L'Echo Tunisien, 5 janvier 2026.

Tag : GIEC, MedECC, Union Européenne, UNOC 3.

Pour accéder à l'article : <https://lecho tunisien.com/hotspot-climatique-pourquoi-la-mediterranee-brule-t-elle-plus-vite-que-le-reste-de-la-planete/>



Symbole universel de la « dolce vita », la Méditerranée est en train de basculer. Elle se transforme en un « hotspot » climatique où le réchauffement s'emballe, bien au-delà de la moyenne mondiale. Ce laboratoire à ciel ouvert de la crise écologique n'est pas une fatalité locale : ses chiffres et ses mécanismes offrent un avertissement sans équivoque sur l'emballement en cours.

Des chiffres qui brûlent : un réchauffement accéléré

Selon le réseau méditerranéen d'experts sur les changements climatiques et environnementaux (MedECC), mandaté par l'Union pour la Méditerranée, la région s'est déjà réchauffée d'environ 1,5°C depuis l'ère préindustrielle, dépassant la moyenne mondiale (environ +1,1°C). Pire, le rythme s'accélère : +0,4°C par décennie depuis les années 1980, soit près de 20% plus vite que la moyenne globale. Les projections, basées sur le scénario « intermédiaire » (RCP4.5) du GIEC, annoncent une hausse supplémentaire pouvant atteindre 2,2°C d'ici 2040-2050 si rien ne change. En été, les vagues de chaleur pourraient être de 2 à 5°C plus chaudes qu'aujourd'hui.

Les trois cercles vicieux qui surchauffent la Méditerranée

Cette vulnérabilité exacerbée n'est pas le fruit du hasard. Elle résulte d'une combinaison de facteurs géographiques et physiques qui créent un cercle vicieux.

La vulnérabilité climatique exceptionnelle de la Méditerranée s'explique par un concours de facteurs physiques et atmosphériques qui s'auto-entretiennent. D'abord, sa configuration de mer quasi fermée, avec un renouvellement des eaux extrêmement lent (près d'un siècle), limite ses échanges thermiques avec l'océan Atlantique et favorise l'accumulation de chaleur. Ensuite, le réchauffement initial induit une baisse des précipitations, asséchant les sols et réduisant la couverture végétale. Ces surfaces plus sombres ont un albédo plus faible : elles réfléchissent moins l'énergie solaire et en absorbent davantage, amplifiant le réchauffement continental. Ce phénomène est aggravé par la persistance de systèmes de haute pression, comme l'anticyclone subtropical, qui, en se renforçant sous l'effet du changement climatique, bloquent les perturbations et maintiennent un temps sec et très ensoleillé. Enfin, de manière paradoxale, l'amélioration de la qualité de l'air en Europe, avec la réduction des émissions d'aérosols (comme le soufre), a levé un léger « parasol » atmosphérique qui réfléchissait une partie du rayonnement solaire, laissant ainsi plus de chaleur atteindre la surface.

Des conséquences en cascade : bien plus qu'une question de degrés

Cette accélération du réchauffement dépasse largement le cadre des statistiques pour se manifester par une cascade d'impacts dévastateurs et interdépendants. La montée du niveau de la mer, de l'ordre de 3 à 6 cm par décennie, grignote inexorablement les côtes basses et menace les grands deltas densément peuplés comme ceux du Nil, du Rhône ou du Pô. Dans l'eau même, l'absorption accrue de CO₂ provoque une acidification qui, conjuguée à la perte d'oxygène et aux vagues de chaleur marines répétées, étouffe les écosystèmes et ravage les nurseries essentielles que sont les herbiers de posidonie et les récifs coralliens. Sur terre, les sécheresses prolongées avec des baisses de débit fluvial atteignant jusqu'à -40 % dans le sud transforment les forêts en poudrières propices aux méga feux et accélèrent la désertification, réduisant les surfaces arables. Ces bouleversements écologiques frappent de plein fouet les piliers socio-économiques de la région : l'agriculture, assoiffée et vulnérable, le tourisme, tributaire d'un climat clément et d'un littoral préservé, et la pêche, dont les ressources s'effondrent, précipitant l'ensemble du bassin dans une crise aux multiples facettes.

L'avertissement méditerranéen : comprendre pour survivre

La Méditerranée fonctionne comme un laboratoire à ciel ouvert du changement climatique. Ce qui s'y joue ajourne présage de ce qui pourrait frapper d'autres régions du monde demain. Comprendre les mécanismes de cette amplification n'est pas seulement une question académique. C'est un impératif pour adapter urgemment les politiques de gestion de l'eau, de l'agriculture, du tourisme et de la protection des côtes. La mer qui a vu naître nos civilisations nous envoie un message clair : le temps de l'action concertée, scientifique et politique, à

l'échelle de tout le bassin, est plus que jamais venu. L'avenir de ses 500 millions de riverains en dépend.

Cet article a été produit dans le cadre d'un atelier organisé par Africa 21 et ses partenaires sur la Méditerranée et l'Objectif de développement durable n°14 de l'ONU 10, 11 et 12 décembre 2025 à Tunis, dans le cadre d'étudier l'état des lieux de la mise en œuvre de l'ODD 14 dans cette région, ainsi que l'impact concernant les résultats de l'UNOC 3.



Mohammed Tafraouti (Maroc); Point de vue: la Méditerranée sous le prisme scientifique: des données précises... Et une réponse politique tardive; Al Bayane, 6 janvier 2026.

Tag : COP 30, Sommet de la Terre.

■ Par Mohammed Tafraouti

Aujourd'hui, la mer Méditerranée constitue un véritable laboratoire vivant des interactions entre environnement, société et politique. Les pressions liées au changement climatique s'y croisent avec des défis démographiques, touristiques et économiques sans précédent. Porteuse d'un héritage civilisationnel millénaire et d'un poids géopolitique majeur, la Méditerranée se trouve désormais sous le regard attentif de la communauté scientifique, en raison de la fragilité croissante de ses écosystèmes et de l'intensification des risques qui menacent sa durabilité.

Cependant, à la richesse des connaissances produites par la recherche scientifique répond une lenteur manifeste de la réaction politique, soulevant une interrogation fondamentale quant à la capacité des décideurs à traduire des données précises et étayées en politiques préventives et anticipatives.

Dans ce contexte, l'importance des approches transdisciplinaires apparaît avec évidence. Celles-ci, en articulant sciences naturelles, sciences sociales et humaines, et en intégrant les savoirs locaux, constituent la seule voie possible pour appréhender la complexité de la Méditerranée en tant que système socio-écologique. Parallèlement, le rôle du journalisme environnemental s'affirme comme stratégique dans la construction d'un récit partagé, capable de mobiliser l'opinion publique et d'inciter les institutions à assumer pleinement leurs responsabilités.

C'est dans cette perspective que s'inscrit l'intervention de l'experte tunisienne la docteure Mona El Bour, présentée lors d'un colloque scientifique tenu à Tunis, plaçant la Méditerranée sous le prisme scientifique et mettant en lumière des données rigoureuses sur son état actuel, face à une réponse politique qui demeure, à ce jour, en décalage avec l'ampleur des enjeux.

La mer Méditerranée entre la pression du changement climatique et le pari de la science transdisciplinaire

Lors d'un atelier scientifique organisé en Tunisie sur la protection de la mer Méditerranée et la gestion durable des ressources marines, la docteure Mona El Bour a présenté une contribution de référence dressant un état des lieux global de la Méditerranée. Son analyse s'est appuyée sur une mise en perspective de l'évolution des politiques environnementales mondiales depuis le Sommet de la Terre de Rio de Janeiro (1992) jusqu'aux dernières conférences climatiques, à l'horizon de la COP30.

Elle a souligné que le concept de développement durable, bien qu'érigé en horizon universel, demeure faiblement intégré dans les politiques publiques, en raison de la fragmentation de la gouvernance environnementale et de la

dispersion des approches sectorielles, affectant particulièrement les écosystèmes fragiles, au premier rang desquels figure le bassin méditerranéen.

Des pressions démographiques et touristiques sans précédent

La Méditerranée abrite environ 515 millions d'habitants, dont près d'un tiers vit sur les zones côtières, et accueille quelque 220 millions de touristes par an, soit près de 32 % du tourisme mondial. Ce poids démographique et touristique accentue la pression sur les ressources naturelles et les infrastructures littorales, fragilisant davantage les équilibres écologiques.

Une multiplicité de formes de dégradation environnementale

Surexploitation des ressources en eau, incendies de forêt, pollution marine, intensification agricole parallèlement à l'abandon des terres, urbanisation accélérée et développement des infrastructures de transport s'inscrivent dans un contexte régional marqué par des instabilités politiques inédites. À ces facteurs s'ajoutent les effets accélérés du changement climatique et la « tropicalisation » du climat méditerranéen.

La Méditerranée comme système socio-écologique complexe

La docteure Mona El Bour a appelé à « penser autrement », considérant la Méditerranée non comme un simple espace naturel, mais comme un système socio-écologique d'une extrême complexité, ne pouvant être compris et géré qu'à travers une approche globale et transdisciplinaire associant sciences naturelles, sciences humaines et sociales, et savoirs écologiques locaux.

La CIESM : un siècle d'exploration scientifique indépendante

Fondée en 1912, la Commission internationale pour l'exploration scientifique de la mer Méditerranée (CIESM) joue un rôle central dans la production d'une science marine indépendante, garante de la crédibilité des connaissances mises au service de la société et des décideurs.

Ses programmes de suivi incluent l'utilisation des capteurs HOBOWater Pro V2, les dispositifs T-MedNET et HYDROCHANGES, ainsi que le programme Tropical Signals, fournissant des séries temporelles de long terme sur l'évolution thermique des eaux méditerranéennes.

Abiologiques

Les données scientifiques font état d'une augmentation anormale des températures de surface, corroborée par les données de MétéoFrance, et d'épisodes documentés de mortalité massive d'organismes marins (MME) liés au stress thermique.

Par ailleurs, 986 espèces exotiques ont été recensées, faisant de la Méditerranée l'une des régions les plus touchées



par les invasions biologiques à l'échelle mondiale.

Innovation numérique et intelligence artificielle

La plateforme PRISM de la CIESM illustre le potentiel de l'intelligence artificielle au service de la recherche marine, à travers une visualisation tridimensionnelle interactive des données géographiques complexes, dans un environnement scientifique sécurisé et ouvert, avec l'intégration prévue de données internationales à partir de 2026.

Des risques futurs en nette augmentation
Les événements climatiques extrêmes, dits « centennaux », pourraient voir leur fréquence et leur intensité augmenter de 10 à 30 % d'ici le milieu du XXI^e siècle, menaçant directement les sites naturels, patrimoniaux et les infrastructures côtières.

Science participative, santé et rôle des médias

L'implication des citoyens, notamment des pêcheurs, à travers la science participative et les connaissances écologiques locales (LEK), constitue un levier essentiel pour renforcer la résilience des communautés.

La pollution marine, en particulier les microplastiques, affecte directement les chaînes alimentaires et la santé humaine, confirmant le lien indissociable entre santé de l'océan et santé des sociétés.

Cinq trajectoires d'adaptation, climatique, socio-économique, écologique, institutionnelle et scientifique, ont été

identifiées, illustrées par le cas du poisson-lion, passé du statut d'espèce invasive à celui d'opportunité potentielle. Les médias environnementaux sont appelés à jouer un rôle stratégique dans la construction d'un récit commun, dépassant la simple transmission de l'information.

Entre la force des données et les limites de leur traduction en politiques publiques

La force de cette contribution réside dans sa cohérence méthodologique, fondée sur l'articulation entre données de long terme, observations de haute précision et analyses transdisciplinaires.

Toutefois, la question centrale demeure celle de la capacité de la science à pénétrer les sphères décisionnelles dans un espace méditerranéen marqué par de profondes inégalités.

La problématique n'est donc pas l'insuffisance des données, mais la fracture persistante entre savoir et action. Combler cette fracture suppose de replacer la science au cœur de la décision politique et de consacrer les médias comme partenaires critiques, et non comme intermédiaires neutres, dans la sauvegarde de la Méditerranée.

Il est à noter que cet atelier a été réalisé en Tunisie dans le cadre des projets du Réseau des journalistes, en partenariat avec Africa 21, PAMT² et le Forum national sur l'adaptation aux changements climatiques en Tunisie, avec le soutien de la Friedrich Ebert Stiftung et de la DW Akademie.



Mohammed Tafraouti (Maroc); La Méditerranée comme point chaud de la biodiversité; Maroc Environnement, 6 janvier 2026.

Tag : SPA/RAC, UNEP/MAP.

Pour accéder à l'article : <https://marocenv.com/22688.html/2026/>



آفاق بيئية: محمد التفراوتي

في لحظة تاريخية تتقاطع فيها الأزمات البيئية مع التحولات الجيوسياسية والاقتصادية، يبرز البحر المتوسط كأحد أكثر الفضاءات البحرية تعقيدا وحساسية في العالم. فهو بحر شبه مغلق، محدود التجدد، شديد الارتباط بالأنشطة البشرية، وفي الوقت نفسه يشكل خزاناً استثنائياً للتنوع البيولوجي. هذه المفارقة كانت في صلب ورشة العمل التي احتضنتها تونس حول حماية البحر المتوسط والإدارة الرشيدة للموارد البحرية، المنظمة في إطار مشاريع "شبكة الإعلاميين" (Réseau) des journalistes التابعة لجمعية Africa21، والتي استهدفت تعزيز فهم الإعلاميين المغاربة والمتوسطيين للقضايا البيئية البحرية.

ضمن هذا السياق، قدم الدكتور ياسين رمزي الصغير، المسؤول بالمركز الإقليمي للأنشطة المتعلقة بالمناطق الخاصة الحماية (SPA/RAC) التابع لبرنامج الأمم المتحدة للبيئة/خطة عمل المتوسط (UNEP/MAP)، مداخلة مرجعية اتسمت بالدقة العلمية، وازعة المشاركين أمام صورة متكاملة لوضعية المتوسط، من حيث الغنى البيولوجي، وحجم الضغوط، وأطر الحماية، وحدود الفعالية، والتحديات المستقبلية.

استهل الدكتور رمزي عرضه بتأكيد حقيقة علمية مركزية، مفادها أن البحر المتوسط، رغم أنه لا يمثل سوى حوالي 0.3 في المائة من الحجم الإجمالي لمياه المحيطات، يحتضن ما يقارب 18 في المائة من الأنواع البحرية المعروفة عالمياً. هذا المعطى وحده كاف لتصنيف المتوسط ضمن النقاط الساخنة للتنوع البيولوجي على الصعيد العالمي، ليس فقط من حيث عدد الأنواع، بل أيضاً من حيث نسبة الأنواع المستوطنة التي لا توجد في أي مكان آخر. غير أن هذا الغنى الاستثنائي، كما أوضح المتدخل، يواجه اليوم تراجعاً حاداً ومتسارعاً. فالتنوع البيولوجي في المتوسط يشهد انحداراً موثقاً علمياً، تظهر انعكاساته في فقدان خدمات النظم البيئية التي يعتمد عليها الإنسان، سواء من حيث الأمن الغذائي المرتبط بالثروة السمكية، أو الحماية الطبيعية للسواحل من التعرية والفيضانات، أو الدور الحيوي للنظم البحرية في تنقية المياه وعزل الكربون. وأبرز الدكتور رمزي أن هذا التراجع يقاس باختفاء الأنواع، و أيضاً بتدهور الموائل، وهو ما يجعل استعادة التوازن أكثر تعقيداً.

وفي هذا السياق، توقف عند مثال مروج البوسيدونيا (Posidonia oceanica)، التي تعد من أهم الموائل البحرية في المتوسط، مشيراً إلى أن هذه المروج فقدت ما يقارب 30 في المائة من مساحتها خلال الخمسين سنة الأخيرة. كما أشار إلى أن حوالي 78 في المائة من مواطن الأراضي الرطبة في حوض المتوسط قد اختفت منذ سنة 1970، وهو ما يعكس حجم الضغط المتراكم على النظم الساحلية.

البحر المتوسط تحت ضغط متعدد الأبعاد

وانتقل الدكتور ياسين رمزي بعد ذلك إلى توصيف المتوسط باعتباره بحراً يعيش تحت ضغط متعدد الأبعاد، حيث لا يمكن اختزال الأزمة في عامل واحد. فالتغير المناخي، وارتفاع حرارة المياه، وتحمض البحار، والتوسع العمراني والسياحي غير المنضبط، والصيد الجائر، والتلوث القادم من اليابسة، وكثافة الملاحة البحرية، والأنشطة النفطية والغازية، كلها عوامل تتداخل وتتعاقد، لتنتج وضعية بيئية هشة. وأكد أن خطورة هذه الضغوط تكمن في تفاعلها، وليس فقط في وجودها، ما يجعل المتوسط نموذجاً مصغراً للتحديات البيئية العالمية.

وفي معرض حديثه عن الاستجابة المؤسسية لهذه التحديات، قدم المتدخل عرضاً مفصلاً للإطار القانوني والإقليمي الذي يحكم حماية المتوسط، مبرزاً الدور المحوري لاتفاقية برشلونة، التي تم اعتمادها سنة 1976، قبل أن يتم توسيع نطاقها سنة 1995 لتشمل حماية البيئة البحرية والساحلية والتنوع البيولوجي. وأوضح أن هذه الاتفاقية، المدعومة بسبعة بروتوكولات، تشكل اليوم العمود الفقري للحكومة البيئية في المتوسط، باعتبارها الإطار القانوني الإقليمي الوحيد الملزم للدول المطلة على هذا البحر.

و شدد على دور برنامج الأمم المتحدة للبيئة/خطة عمل المتوسط (UNEP/MAP) في تنزيل التزامات الدول الأطراف، من خلال برامج عمل دورية ومراكز إقليمية متخصصة. وفي هذا السياق، حظي المركز الإقليمي للأنشطة المتعلقة بالمناطق الخاصة الحماية (SPA/RAC)، الذي تحتضنه تونس منذ سنة 1985، باهتمام خاص، باعتباره الذراع التقني والعلمي المكلف بمواكبة الدول في تنفيذ بروتوكول حماية التنوع البيولوجي، وإنشاء وتدبير المناطق البحرية والساحلية المحمية.

وتناول الدكتور رمزي بتفصيل ملحق بروتوكول ASP/DB، مبرزاً أهميتها العملية، سواء من خلال المعايير المشتركة لاختيار المناطق البحرية ذات الأهمية المتوسطية، أو من خلال القوائم المحدثة للأنواع المهددة بالانقراض، أو تلك التي يخضع استغلالها للتنظيم. وأوضح أن تحديث هذه القوائم، الذي تم في ديسمبر 2025، يعكس تطور المعرفة العلمية، لكنه يبرز أيضاً الحاجة المستمرة إلى تحسين الرصد وجمع المعطيات.

ومن بين المحاور التي حظيت بنقاش معمق في العرض، برزت قضية الأنواع غير الأصلية والغازية، التي وصفها الدكتور رمزي بأنها من أخطر التحديات الصامتة التي تواجه المتوسط. فقد تم تسجيل حوالي ألف نوع غير أصلي في هذا البحر، استقر عدد كبير منها بشكل دائم، فيما تم تصنيف أكثر من مائة نوع كأنواع غازية ذات تأثيرات سلبية مؤكدة. وأوضح أن هذه الأنواع تدخل المتوسط عبر عدة مسارات، من بينها قناة السويس، والملاحة البحرية، والتجارة، وتربية الأحياء المائية.

وأكد المتدخل أن تأثير هذه الأنواع لا يقتصر على المنافسة البيولوجية مع الأنواع المحلية، بل يمتد إلى إحداث تحولات عميقة في سلاسل الغذاء، وإلى انعكاسات اقتصادية مباشرة، خصوصاً في قطاع الصيد البحري. واستشهد بتجربة تونس، حيث أدى انتشار أنواع وافدة من القشريات إلى تراجع القيمة التجارية للمصطادات، رغم استقرار أو حتى ارتفاع الكميات المصطادة، وهو ما يبرز الفارق بين الوفرة البيولوجية والقيمة الاقتصادية.

كما لم يغفل العرض الإشارة إلى المخاطر الصحية المرتبطة ببعض الأنواع غير الأصلية، مثل قناديل البحر السامة، التي أصبحت تشكل تهديداً موسمياً للسباحة الساحلية وللصحة العامة، مع ما يرافق ذلك من كلفة اقتصادية واجتماعية.

المناطق البحرية المحمية بين الإعلان والفعالية

وفي انتقاله إلى موضوع المناطق البحرية المحمية، قدم الدكتور ياسين رمزي قراءة دقيقة للوضع الراهن في المتوسط، موضحاً أن نسبة المناطق المصنفة رسمياً كمناطق محمية بلغت حوالي 8.3 في المائة، غير أن هذا الرقم يخفي تفاوتات كبيرة بين الدول، كما يخفي إشكالية أكبر تتعلق بفعالية الحماية. فالمساحات التي تمنع فيها أنشطة الصيد كلياً لا تزال محدودة للغاية، ما يطرح تساؤلات حول قدرة هذه المناطق على تحقيق أهدافها البيئية على المدى الطويل.

وأكد المتدخل أن التحدي الحقيقي لا يكمن في إعلان مناطق محمية جديدة، بل في ضمان حكامتها الفعلية، من حيث توفر الموارد البشرية والتقنية، واحترام القوانين، وإشراك المجتمعات المحلية، وملئمة الحماية مع الأنشطة الاقتصادية المستدامة.

وفي هذا الإطار، توقف الدكتور رمزي عند المقاربة الإيكوسيتيمية التي يعتمدها برنامج الأمم المتحدة للبيئة في المتوسط، والتي تقوم على رؤية تعتبر البحر المتوسط نظاماً متكاملًا، لا يمكن إدارة مكوناته بشكل مجزأ. وبين أن هذه المقاربة تترجم عملياً عبر برنامج الرصد والتقييم المتكامل (IMAP)، الذي يعتمد على مجموعة من الأهداف البيئية والمؤشرات العلمية لقياس التقدم نحو تحقيق الحالة البيئية الجيدة. كما استعرض نتائج تقارير جودة المتوسط (MED QSR)، مبرزاً ما أظهرته من تقدم محدود في بعض المجالات، مثل وضعية بعض الثدييات البحرية والسلاحف، مقابل استمرار التدهور في موائل أخرى، خصوصاً الموائل القاعية المتأثرة بالصيد الجائر والتوسع الساحلي. وأشار إلى أن نقص المعطيات في بعض دول الجنوب والشرق لا يزال يشكل عائقاً أمام تقييم شامل ودقيق للوضعية البيئية.

وفي ختام مداخلة، شدد الدكتور ياسين رمزي الصغير على أن حماية البحر المتوسط ليست مسؤولية تقنية محصورة في الخبراء والمؤسسات، بل هي مشروع جماعي يتطلب التزام الدول، والفاعلين الاقتصاديين، والمجتمع المدني، والإعلام. وهنا تبرز أهمية الدور الذي يمكن أن يضطلع به الإعلاميون، في نقل المعطيات، وفي تفسيرها، ووضعها في سياقها، وربطها بحياة الناس اليومية.

يشار أن المداخلة العلمية التي قدمها الدكتور ياسين رمزي الصغير وضعت الإعلاميين المشاركين في هذه الورشة أمام مسؤولية مضاعفة، بالنظر إلى ما حملته من معطيات علمية دقيقة، وتحليل مؤسسي، وتشخيص واقعي لوضعية البحر المتوسط. فالتحدي اليوم لا يكمن في نقص المعلومات، بقدر ما يتمثل في القدرة على استيعاب تعقيد القضية البيئية، وتبسيطها دون إخلال بمضمونها، وتحويل حماية المتوسط من موضوع تقني نخوي إلى قضية رأي عام. ذلك أن الإعلام الواعي يشكل أحد الشروط الأساسية لبناء علاقة جديدة بين الإنسان والبحر، علاقة تقوم على المعرفة، والمسؤولية، والاستدامة، حفاظا على هذا الإرث الطبيعي المشترك للأجيال القادمة.

يشار أن هذه الورشة نظمت في تونس في إطار مشاريع Réseau des journalistes، وقد قدمت بشراكة مع جمعية PAMT² Programme d'Appui aux Médias Tunisiensg، Africa 21، والمنتدى الوطني للتكيف مع التغيرات المناخية في تونس، وبدعم من مؤسسة فريدريش إيبيرت (Friedrich Ebert Stiftung) وأكاديمية دويتشه فيله (DW Akademie).

SAHEL  TRIBUNE.COM

Actualité et information en continu

Fousseni Togola (Mali) ; Mali : Bamako renforce la décentralisation environnementale ; Sahel Tribune, 7 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://saheltribune.com/mali-bamako-renforce-la-decentralisation-environnementale/>



Le gouvernement malien adopte deux décrets transférant aux collectivités territoriales la gestion de l'assainissement, des forêts et de la faune.

Réuni en session ordinaire le 7 janvier 2026 sous la présidence du général d'armée Assimi Goïta, le Conseil des ministres a franchi une nouvelle étape dans la mise en œuvre de la décentralisation au Mali. Deux décrets majeurs ont été adoptés sur proposition du ministre de l'Environnement, de l'Assainissement et du Développement durable, Doumbia Mariam Tangara.

Le premier fixe le détail des compétences transférées de l'État aux collectivités territoriales en matière d'assainissement et de lutte contre les pollutions et nuisances. Le second concerne la gestion des ressources forestières et fauniques. Ces textes s'inscrivent dans la continuité de la réforme territoriale initiée depuis 2023 et visent à rendre plus efficace la gouvernance locale de l'environnement.

Une réforme structurelle de la gouvernance territoriale

L'adoption de ces deux décrets découle directement de la loi n°2023-002 du 13 mars 2023, qui a modifié la loi fondamentale sur l'organisation administrative du territoire de 2012. Cette réforme a supprimé le niveau de collectivité territoriale appelé « cercle », redistribuant ainsi les compétences entre les communes, les régions et le district de Bamako.

Avec cette nouvelle architecture, l'État entend rapprocher les politiques publiques environnementales des citoyens, tout en clarifiant les responsabilités des différents niveaux de gouvernance locale. Les services centraux et déconcentrés du ministère de l'Environnement seront désormais chargés d'un rôle d'appui-conseil auprès des collectivités territoriales, afin de garantir la cohérence nationale de l'action environnementale.

Assainissement, forêts, faune : des compétences transférées mais encadrées

Les décrets adoptés précisent la nature des missions désormais confiées aux communes et aux régions. Elles incluent la gestion des déchets, la lutte contre les pollutions, la protection des ressources naturelles, la reforestation et la préservation de la faune. Ces domaines, jusque-là largement centralisés, deviennent des leviers essentiels de développement local et de gouvernance environnementale participative.

L'enjeu est double : renforcer la responsabilisation des collectivités tout en assurant une meilleure efficacité dans la gestion durable des ressources naturelles. Dans un contexte de changement climatique et de pressions croissantes sur les écosystèmes, cette approche vise aussi à prévenir les conflits liés à l'exploitation des ressources.

Une décentralisation au cœur de la refondation nationale

Ces décisions s'inscrivent dans la philosophie politique du président de la Transition, le général Assimi Goïta, qui prône une gouvernance plus ancrée dans les réalités locales. La décentralisation est considérée par Bamako comme un pilier de la refondation nationale, au même titre que la souveraineté politique et la réforme institutionnelle.

En donnant plus d'autonomie aux collectivités pour gérer leur environnement, l'exécutif malien mise sur la proximité, la redevabilité et la participation citoyenne pour faire face aux défis écologiques et sociaux. Cette évolution confirme la volonté des autorités de doter les territoires d'un rôle accru dans la construction du Mali Kura, le « Mali nouveau » voulu par la Transition.

Avec l'adoption de ces deux décrets, le Mali entre dans une nouvelle phase de sa décentralisation. Le transfert des compétences environnementales et forestières aux collectivités territoriales incarne la volonté politique de rapprocher l'État des citoyens et d'ancrer la gouvernance du développement durable dans les réalités locales.



Rivonala Razafison (Madagascar) ; Complexe interaction entre changement climatique, moustiques et écosystèmes ; Mongabay, 7 Janvier 2026.

Tag : OMS.

Pour accéder à l'article : <https://fr.mongabay.com/2026/01/complexe-interaction-entre-changement-climatique-moustiques-et-ecosystemes/>

- Une nette diminution des zones propices à la transmission du paludisme serait survenue en Afrique en 2025.
- Pour les pays comme Madagascar, des études complètes sur les distributions des moustiques ont été menées dans les années 1960 pour servir de références aux études ultérieures. Mais le manque de financement oblige à se contenter de l'écologie ponctuelle motivée par les urgences du moment.
- Par-delà le changement climatique et l'écologie, la surveillance des gîtes larvaires en milieu urbain aide à mieux affiner les stratégies de lutte anti-vectorielle.
- Les moustiques sont des éléments de la biodiversité, et le changement dans les distributions de leurs populations crée des déséquilibres écologiques importants.



ANTANANARIVO, Madagascar — L’interaction entre le changement climatique, les moustiques et les écosystèmes attire davantage d’attention dans le cadre de l’approche One Health. D’après une étude menée par une équipe de chercheurs internationale et publiée chez Science en mai 2024, une diminution nette des zones propices à la transmission du paludisme se serait produite en Afrique en 2025.

Tenant compte des estimations basées sur les précipitations et les régimes hydrologiques sur le continent, la même étude met l’accent sur la grande sensibilité de la transmission de cette maladie vectorielle aux futures émissions de gaz à effet de serre et de différents schémas de transmission plus complexes, car d’autres facteurs entrent en jeu. Des scientifiques aussi gardent un œil attentif sur d’autres maladies vectorielles en lien avec le changement climatique et le milieu naturel.

Le 4 décembre 2025, l’Organisation mondiale de la santé (OMS) a signalé que la maladie a, en 2024, tué environ 610 000 personnes, et que des enfants en Afrique sub-saharienne ont représenté la grosse partie des victimes. Par la même occasion, l’agence onusienne a prévenu contre les risques dus à la résistance accrue aux médicaments, à l’effet du changement climatique sur la transmission du paludisme et à la coupe budgétaire affectant la lutte mondiale suite à la décision prise en janvier 2025, par l’administration américaine, ayant cessé sa contribution financière aux activités de l’OMS. En 2024, le contrôle de la maladie a englouti un investissement total de 3,9 milliards USD, loin de l’objectif de plus de 9 milliards USD.

D’après le rapport annuel de l’OMS sur le paludisme, présenté en décembre 2025, le nombre de cas enregistrés une année plus tôt a été de quelque 282 millions, légèrement en hausse par rapport à l’année précédente, où environ 273 millions de cas l’ont été. La lutte contre le paludisme s’est ralentie au cours de la dernière décennie après un vaste progrès au début des années 2000.

Une recrudescence des cas a en 2024 marqué particulièrement trois pays, à savoir l’Ethiopie, Madagascar et le Yémen. Le rétrécissement probable des zones de transmission annoncé par la

recherche évoquée plus haut devrait donc avoir un effet réducteur de la prévalence du paludisme à l'avenir.

La tendance actuelle est à l'augmentation du nombre de jours avec des vagues de chaleur extrême, à la lumière de récentes données climatiques sur une période de douze mois – de mai 2024 à mai 2025 – compilées et revues par Climate Central, Red Cross Red Crescent Climate Centre et World Weather Attribution. Selon ces organisations, le changement climatique a doublé le nombre de jours à chaleur extrême dans 195 pays et territoires en comparaison à la situation d'un monde sans changement climatique. L'année 2025 a ainsi démarré avec le mois de janvier, le plus chaud jamais connu.

Les auteurs de l'étude affirment que les vagues de chaleur s'assemblent avec des événements extrêmes à l'instar des sécheresses et la rareté des ressources en eau, entre autres. Ceci semble corroborer les prévisions en lien avec la réduction des zones de transmission du paludisme en Afrique. « J'étais au Kenya en 2010. Des chercheurs ont alors déjà anticipé les changements ponctuels de distribution des vecteurs dans quelques pays, y compris Madagascar, dus au changement global », a indiqué, à Mongabay, Dr Herisolo Razafindralava, entomologiste à l'université d'Antananarivo.

Pour les pays comme Madagascar, des études complètes sur les distributions des moustiques sont faites dans les années 1960 pour servir de références aux études ultérieures. L'étude réalisée en 2024 doit pousser les chercheurs africains à entreprendre des travaux de vérification sur le terrain. Mais le manque de financement les oblige à se contenter de l'écologie ponctuelle motivée par les urgences du moment. « Les distributions ont déjà été établies au préalable. Les études ultérieures ont le mérite de les réactualiser », a affirmé le scientifique malgache.

Quant à la Grande île en particulier, les régions sur son versant occidental seraient, avec le réchauffement climatique, beaucoup plus humides que celles de l'Est. En toute logique, cette tendance provoquerait des migrations des moustiques à l'Ouest. « Les dynamiques ainsi enclenchées créeraient une zone de mixage au centre, suggérant une certaine intensification de la transmission vectorielle. A juste titre, la biologie des moustiques dépend de la température et de l'humidité ambiantes », a expliqué le chercheur.

Influence du changement des écosystèmes

En général, le développement des moustiques dépend plutôt des eaux stagnantes et des milieux lenticques, c'est-à-dire des milieux aquatiques caractérisés par un faible mouvement de l'eau. Les zones proches des flaques d'eau, des étangs, des marécages, des lacs, des rivières très lentes..., formant des gîtes permanents, sont propices à la prolifération de ces bestioles.

Les pluviométries créent des gîtes temporaires, des réservoirs potentiels durant la saison des pluies. « Même les empreintes des sabots des zébus laissées dans le sol durant une semaine en temps pluvieux peuvent déjà devenir des gîtes temporaires pour les moustiques. Deux générations ou émergences de moustiques ont lieu en une semaine », affirme Dr Razafindralava.

Par contre, certaines espèces de moustiques en Afrique vivent dans des forêts galeries. Pour elles, la disponibilité de l'eau constitue un facteur déterminant sur la dynamique de leurs populations et, par ricochet, la transmission des maladies.

Il existe en effet des moustiques zoophiles (attirés par les animaux), anthropophiles (attirés par les humains), endophiles (à l'intérieur de la maison) et exophiles (à l'extérieur de la maison). Du point de vue de l'entomologie médicale, l'indice d'affinité des moustiques pour les humains fait d'eux des vecteurs primaires ou secondaires. Plusieurs indices entrent donc en jeu dans l'analyse épidémiologique d'un site, selon le milieu.

Le changement dans les écosystèmes influence également la dynamique de la population des moustiques et la transmission des agents pathogènes. Le district chaud et humide d'Ikongo, dans le Sud-Est malgache, a connu une flambée de paludisme au premier semestre de 2025. L'occurrence ayant affecté des milliers d'habitants a coûté la vie à près de 250 individus. Il a alors fallu des interventions urgentes pour sauver des vies.

Après analyse, la déforestation s'est avérée élevée dans la zone. Elle a créé un déséquilibre écologique, ce qui a été parmi les facteurs déterminants pour le cas d'Ikongo. Puisque l'habitat des prédateurs des moustiques est détruit, il est normal que la population de ces vecteurs connaisse une excroissance au détriment de la santé publique. « Les coléoptères aquatiques aident à maîtriser et à stabiliser la population des moustiques. Ces derniers sont leurs proies favorites. Mais la déforestation a perturbé l'équilibre écologique au niveau local », a confié, à Mongabay, Dr Tolotra Ranarilalantiana, également entomologiste à l'université d'Antananarivo, spécialiste des insectes aquatiques.

Selon le scientifique, les données entomologiques sur l'Ikongo, une zone difficile d'accès et faiblement explorée, sont quasi absentes. « Les entomologistes sont descendus là-bas après la flambée de paludisme pour étudier la diversité des anophèles présents sur le site », a affirmé Dr Ranarilalantiana. Le fait montre que l'entomologie devrait être préventive. En théorie, c'est à elle de fournir d'abord tous les indicateurs indispensables à la lutte anti-vectorielle.

La diminution nette des zones propices à la transmission du paludisme, avec le changement climatique, annoncée en 2024 par des chercheurs internationaux, dont il est question plus haut, est une bonne chose. Mais la surveillance des larves de moustiques en milieu urbain aussi aide à résoudre le problème de santé publique causé par ces vecteurs. La discussion déborde alors le cadre de la lutte contre le paludisme.



Les températures et les pluviométries jouent sur les populations des moustiques qui se développent dans les gîtes temporaires et permanents, suivant les saisons. Ici une photo prise à Ambohimandroso Antanifotsy Antsirabe, sur les hautes terres centrales de Madagascar, le 27 décembre 2025. Image de Rivonala Razafison.

Stratégies de lutte

D'habitude, les stratégies de lutte se concentrent en grande partie sur la lutte contre les adultes, surtout les femelles des moustiques transmetteurs des agents pathogènes. D'après Dr Tovo Andrianjafy, également entomologiste à l'université d'Antananarivo, peu d'informations sont disponibles sur les populations larvaires surtout en milieu urbain.

En 2022-2023, cet universitaire a étudié l'urbanisation et le potentiel risque de transmission des maladies transmises en observant environ 3 200 gîtes larvaires dans la ville d'Antananarivo, avec huit espèces de moustiques trouvées. Selon le résultat, le pic d'abondance intervient à la fin de la saison des pluies en avril. Un autre pic inattendu s'observe en septembre, théoriquement en pleine saison sèche.

En d'autres termes, les gîtes temporaires jouent le rôle de réservoirs durant la saison sèche. La connaissance de cette réalité fournit une information capitale permettant de connaître la distribution spatio-temporelle des moustiques et d'identifier les moustiques associés à l'urbanisation.

« L'importance de la surveillance larvaire est qu'on peut prévenir l'entrée des espèces invasives et le principal vecteur du paludisme en milieu urbain. Dans le cadre de la lutte anti-vectorielle, cela constitue des données ou des informations cruciales dans la prise de décision », a dit le

chercheur lors de la première édition des « Journées scientifiques sur l’entomologie au service du développement durable : agriculture, santé et conservation », organisées à Antananarivo, du 12 au 13 décembre 2025.



Le paysage naturel dans le district d’Ikongo, où une flambée de paludisme a tué 250 personnes en 2025. Image de Dr Tolotra Ranarilalantiana fournie par Rivonala Razafison.

Si les zones de transmission du paludisme en Afrique avec le changement climatique se rétrécissent, ce phénomène fait entrevoir des déséquilibres écologiques importants frisant une grande perte pour l’humanité à l’avenir. Cette diminution équivaut à une disparition progressive des moustiques dans d’autres régions. Or, ces bestioles, en tant qu’éléments de la biodiversité, jouent des rôles vitaux pour d’autres espèces, rien que pour la chaîne alimentaire et les écosystèmes.

Les chercheurs ont beau concentrer leur investigation sur le paludisme et ses vecteurs. Mais leur conclusion serait aussi valable pour d’autres espèces de moustiques. Le monde compte approximativement 3 600 espèces de moustiques, dont 275 à Madagascar avec 138 espèces endémiques. Ces insectes sont aussi d’excellents agents polinisateurs et leurs larves sont des purificateurs naturels d’eaux, par leur capacité à éliminer des substances nuisibles en milieux aquatiques.

Diminution des zones de transmission du paludisme ou non, le développement de la science participative, par l’éducation communautaire, offre une opportunité de surveillance de cette maladie par les gens ordinaires. Depuis deux décennies, l’agence américaine d’exploration

spatiale NASA œuvre dans ce sens dans 127 pays, dont Madagascar, à travers Globe Malaria Project.

L'approche consiste en la surveillance entomologique au moyen des dispositifs technologiques, fonctionnant avec des appareils mobiles, permettant la prise de photos et le partage des renseignements communiqués à l'agence américaine, pour y être analysés à des fins pratiques. Elle implique donc des acteurs à des niveaux différents, sans être nécessairement des scientifiques reconnus comme tels.

« La science citoyenne est une science participative. D'après nos enquêtes, 80 % des gens [à Madagascar] affirment que la consommation de mangues provoque le paludisme », a indiqué Pr Lala Sahondra Rafaraso, entomologiste à l'université d'Antananarivo et responsable de Globe Malaria Project, à Madagascar, lors des Journées scientifiques sur l'entomologie, en décembre 2025. A la longue, l'embarquement des néophytes, dans cet univers devenu plus complexe que jamais, pourrait susciter des améliorations.



Lenah Bosibori (Kenya) ; Bare Hands, Hidden Dangers: How Embakasi's Recyclers Risk Their Lives to Survive ; Talk Africa, January 8, 2026.

Tag : Bamako Convention, Basel Convention.

To access the article : <https://www.talkafrica.co.ke/bare-hands-hidden-dangers-how-embakasis-recyclers-risk-their-lives-to-survive/>



Nairobi, Kenya: Kenya is a signatory to the Bamako Convention, an African treaty that bans the import of hazardous waste and obligates governments to protect communities and workers from toxic exposure. But in Pipeline estate, a densely populated neighborhood in Embakasi on Nairobi's eastern edge, that promise remains largely theoretical.

It is early Monday morning, and as the sun rises, large crowds of residents stream through narrow streets, rushing to work, school, and daily errands. Within minutes, the estate comes alive with noise and movement. Inside the tall residential buildings, however, another reality unfolds, one that exposes the gap between international commitments and everyday life.

Most buildings in Pipeline lack designated waste-sorting areas or secure collection points. Instead, two or three large plastic drums sit along corridors or at entrances, collecting all forms of household waste mixed together.

The drums frequently overflow with food remains, plastics, broken glass, alcohol bottles, used needles, batteries, and chemical containers, materials that should never share the same bin. When it rains, the smell of rotting waste fills the air, attracting flies and rodents, with rats running freely through corridors.

This is the environment where waste collectors like Joseph Kariuki work every day.

Working in the Shadows of Danger

During a recent visit to Pipeline, Kariuki, a recycler who collects waste from more than 10 residential buildings in the estate, transfers trash from basement drums onto his hand-pulled cart, covered with a blue mosquito net to prevent spillage. A young man approaches carrying a sack of empty alcohol bottles and empties it onto the cart.

Each time Kariuki reaches into a drum, he never knows what he will find hidden beneath the garbage. “I come across all kinds of waste,” he says. “Some of it is very dangerous, but I don’t have any protective gear to keep myself safe.”



Waste collection drums placed at the entrances of residential buildings in Pipeline estate, Embakasi, often overflow, exposing residents and informal recyclers many of whom handle the waste with bare hands to serious health and safety risks. Photo | Lenah Bosibori

He regularly encounters used syringes, broken glass, sharp metal pieces, and chemical containers, items that should be handled separately under Kenyan law. “These things can injure or infect someone very easily,” he adds.

According to a Sustainable Packaging report, Nairobi City County generates between 2,400 and 3,500 tonnes of solid waste every day. Much of it ends up in informal dumpsites as the county struggles with waste collection, segregation, and enforcement.

Experts warn that hazardous materials, including batteries, electronic components, and chemical residues, often enter the country legally or illegally through ports, but once inside Kenya, weak oversight allows them to seep into ordinary household waste streams like those seen in Pipeline.

A Job Taken Out of Necessity

Kariuki, a father of three, moved to Nairobi in 2015 after being promised a job by a friend. When he arrived, the employer asked for academic certificates that he did not have. With no alternatives, he turned to waste collection.

“I have done this job for almost ten years,” he says. “Not because I like it, but because I don’t have another option. My children need to eat.”

His experience mirrors that of thousands of informal waste workers across Nairobi and other cities who are exposed daily to hazardous waste with little protection and no safety training.

According to Kenya’s Directorate of Occupational Safety and Health Services (DOSHS), waste handlers are among the workers most exposed to occupational injuries, particularly cuts from sharp objects and exposure to toxic substances. Most informal collectors, however, are not registered, meaning injuries often go unreported.

Kariuki is hired only to collect waste and receives a share of the day’s earnings. He has no formal contract and no assurance of compensation if injured on the job. “My work is to collect waste from buildings, and at the end of the day, I get paid,” he says. “But there is nothing that would protect me if I get hurt.”

Where Policy Falls Apart

Pipeline estate illustrates a broader regulatory failure. Hazardous waste, which is legally required to be segregated and handled separately, routinely ends up mixed with household waste and handled by unprotected workers inside residential buildings.

Enforcement reports from the National Environment Management Authority (NEMA) repeatedly point to the same challenges: poor waste segregation, illegal dumping, and weak compliance with hazardous waste regulations.

For decades, African countries have faced the dumping of hazardous waste, often disguised as recycling materials or second-hand goods. The global Basel Convention was established to regulate the cross-border movement of hazardous waste, but African states found it insufficient in preventing toxic dumping on the continent.

That frustration gave rise to the Bamako Convention.

A Convention Born from Crisis

“The Bamako Convention was born out of Africa’s lived experience,” says Griffins Ochieng, Executive Director of the Centre for Environment Justice and Development (CEJAD). “Despite the Basel Convention, hazardous waste continued to be dumped in Africa.”

Several incidents exposed the weaknesses of global controls, including the toxic waste dumping in Côte d’Ivoire in 2006, which caused widespread illness and environmental damage.

“These cases made it clear Africa needed its own convention, one that was stricter and more protective,” Ochieng says.

Adopted in Bamako, Mali, the convention bans the import of hazardous waste into Africa and strengthens requirements for prior informed consent. Kenya has ratified the convention, making its provisions binding under national law.

“Once a country ratifies the convention, it must meet its obligations,” Ochieng explains. “That includes controlling hazardous waste from entry into the country to its final disposal and protecting the people who handle it.”

Laws on Paper, Risks on the Ground

In Kenya, hazardous waste is regulated by NEMA under the Environmental Management and Coordination Act (EMCA) of 1999, while household waste management is handled by county governments.

In 2024, Kenya enacted the Sustainable Waste Management Act, focusing largely on municipal waste. Hazardous waste remains regulated under EMCA.

“This split system weakens enforcement,” Ochieng says. “Hazardous waste slips into municipal waste streams and ends up in places like Pipeline.”

The Bamako Convention explicitly requires countries to protect communities and workers from exposure to hazardous waste. Yet in Pipeline, collectors handle toxic materials without gloves, masks, or training.

“These wastes contain heavy metals like lead and mercury, as well as other toxic chemicals,” Ochieng says. “They can cause breathing problems, nerve damage, and long-term health effects.”

According to the Ministry of Health, prolonged exposure to such substances increases the risk of chronic illness, particularly among people living or working near dumpsites.

In 2024, Kenya introduced Extended Producer Responsibility (EPR) regulations, requiring companies to take responsibility for their products throughout their life cycle.

“This is especially important for electronic waste,” Ochieng says. “E-waste contains hazardous materials.”

Producer Responsibility Organizations have been established to manage e-waste, but enforcement remains uneven. Experts argue that since Kenya does not manufacture most hazardous materials, strict controls at ports of entry and better tracking of waste handlers are essential.

Civil society groups say meaningful enforcement is possible when government agencies, the media, and communities work together, but warn that without political will, conventions and laws will remain words on paper.

Back in Pipeline, Kariuki finishes his rounds without gloves or a mask, pushing his cart toward the next building. For him, the Bamako Convention exists only in policy documents while its failure is carried daily in his hands.

AL BAYANE

Mohammed Tafraouti (Maroc); Atelier à Tunis sur la protection de la Méditerranée et la gestion durable des ressources marines : la Méditerranée comme point chaud de la biodiversité; Al Bayane, 8 janvier 2026.

Tag : PNUE/PAM, SPA/RAC.

■ Par Mohammed Tafraouti

À un moment historique où les crises environnementales se croisent avec les mutations géopolitiques et économiques, la mer Méditerranée apparaît comme l'un des espaces marins les plus complexes et sensibles au monde. Mer semi-fermée, à renouvellement limité, fortement liée aux activités humaines, elle constitue en même temps un réservoir exceptionnel de biodiversité. Cette contradiction a été au cœur de l'atelier organisé à Tunis sur la protection de la Méditerranée et la gestion durable des ressources marines, dans le cadre des projets du Réseau des journalistes de l'association Africa21, visant à renforcer la compréhension des journalistes maghrébins et méditerranéens des enjeux environnementaux marins.



Dans ce contexte, le Dr Yassine Ramzi Sghaier, responsable au Centre régional des activités pour les aires spécialement protégées (SPA/RAC) relevant du Programme des Nations Unies pour l'environnement/Plan d'action pour la Méditerranée (PNUE/PAM), a présenté une intervention de référence, marquée par l'exhaustivité et la rigueur scientifique, offrant aux participants une vision intégrée de la situation méditerranéenne en termes de richesse biologique, de pressions, de cadres de protection, de limites d'efficacité et de défis futurs.

Le Dr Ramzi a ouvert son exposé en rappelant une vérité scientifique centrale: bien que la Méditerranée ne représente qu'environ 0,3 % du volume total des océans, elle abrite près de 18 % des espèces marines connues dans le monde. Ce seul chiffre suffit à classer la Méditerranée parmi les points chauds mondiaux de la biodiversité, non seulement par le nombre d'espèces, mais aussi par la proportion d'espèces endémiques qui n'existent nulle part ailleurs. Cependant, cette richesse exceptionnelle connaît aujourd'hui un déclin rapide et marqué. La biodiversité méditerranéenne est scientifiquement documentée comme en régression, avec des répercussions sur les services écosystémiques indispensables à l'homme: sécurité alimentaire liée aux ressources halieutiques, protection naturelle des côtes contre l'érosion et les inondations, rôle vital des systèmes marins dans la purification des eaux et le stockage du carbone. À titre d'exemple, il a évoqué les herbiers de posidonie (*Posidonia oceanica*), habitat marin majeur en Méditerranée, dont près de 30 % de la superficie ont disparu au cours des cinquante dernières années. De même, environ 78 % des zones humides méditerranéennes ont disparu depuis 1970, illustrant l'ampleur des pressions accumulées sur les écosystèmes côtiers.

Le Dr Ramzi a ensuite décrit la Méditerranée comme une mer sous pression multidimensionnelle, où la crise ne peut être réduite à un seul facteur. Changement climatique, réchauffement des eaux, acidification des mers, urbanisation et tourisme incontrôlés, surpêche, pollution terrestre, densité du trafic maritime, activités pétrolières et gazières: autant de facteurs qui s'entrecroisent et s'amplifient, produisant une situation écologique fragile. La gravité réside dans l'interaction de ces pressions, faisant de la Méditerranée un microcosme des défis environnementaux mondiaux. Sur le plan institutionnel, il a détaillé le cadre juridique et régional régissant la protection de la Méditerranée, mettant en avant le rôle central de la Convention de Barcelone, adoptée en 1976 et élargie en 1995 pour inclure la protection de l'environnement marin et côtier ainsi que de la biodiversité. Soutenue par sept protocoles, cette convention constitue aujourd'hui l'ossature de la gouvernance environnementale méditerranéenne, en tant que seul cadre juridique régional contraignant pour les États riverains. Il a insisté sur le rôle du PNUE/PAM dans la mise en œuvre des engagements des États parties, à travers des programmes périodiques et des centres régionaux spécialisés. Le SPA/RAC, hébergé par la Tunisie depuis 1985, bénéficie d'une attention particulière en tant que bras technique et scientifique chargé d'accompagner les pays dans l'application du protocole sur la biodiversité et la création et gestion des aires marines et côtières protégées.

Le Dr Ramzi a également détaillé les annexes du protocole ASP/DB, soulignant leur importance pratique, qu'il s'agisse des critères communs de sélection des zones marines d'importance méditerranéenne ou des listes actualisées des espèces menacées d'extinction ou soumises à régulation. La mise à jour de ces listes en décembre 2025 reflète l'évolution des connaissances scientifiques, mais souligne aussi la nécessité constante d'améliorer la surveillance et la collecte de données.

Parmi les thèmes débattus, la question des espèces non indigènes et invasives a été qualifiée par lui de l'un des défis silencieux les plus graves pour la Méditerranée. Environ mille espèces non indigènes y ont été recensées, dont un grand nombre se sont établies durablement, et plus de cent ont été classées comme invasives aux effets négatifs avérés. Ces espèces pénètrent par divers vecteurs: canal de Suez, navigation maritime, commerce, aquaculture.

Leur impact dépasse la simple compétition biologique avec les espèces locales, provoquant des bouleversements profonds dans les chaînes alimentaires et des répercussions économiques directes, notamment dans la pêche. En Tunisie, la prolifération de crustacés exotiques a entraîné une baisse de la valeur commerciale des captures, malgré des volumes stables ou en hausse, illustrant l'écart entre abondance biologique et valeur économique. Il a aussi mentionné les risques sanitaires liés à certaines espèces non indigènes, comme les méduses toxiques, devenues une menace saisonnière pour



le tourisme côtier et la santé publique, avec des coûts économiques et sociaux notables.

Concernant les aires marines protégées, il a précisé que celles-ci couvrent environ 8,3 % de la Méditerranée, mais ce chiffre masque de fortes disparités entre pays et surtout une efficacité limitée. Les zones où la pêche est totalement interdite restent très restreintes, soulevant des interrogations sur la capacité de ces aires à atteindre leurs objectifs écologiques à long terme. Le véritable défi ne réside pas dans la proclamation de nouvelles aires protégées, mais dans leur gouvernance effective: ressources humaines et techniques, respect des lois, implication des communautés locales, compatibilité avec des activités économiques durables.

Il a mis en avant l'approche écosystémique adoptée par le PNUE/PAM, qui considère la Méditerranée comme un système intégré, non gérable par fragments. Cette approche se traduit par le programme de surveillance et d'évaluation intégrée (IMAP), basé sur des objectifs environnementaux et des indicateurs scientifiques pour mesurer les progrès vers un bon état écologique. Les rapports MED QSR montrent des avancées limitées dans certains domaines, comme la situation de certains mammifères marins et tortues, mais un déclin persistant dans d'autres habitats, notamment les fonds



marins affectés par le chalutage et l'expansion côtière. Le manque de données dans certains pays du Sud et de l'Est demeure un obstacle à une évaluation globale et précise.

En conclusion, le Dr Yassine Ramzi Sghaier a souligné que la protection de la Méditerranée n'est pas une responsabilité technique réservée aux experts et institutions, mais un projet collectif nécessitant l'engagement des États, des acteurs économiques, de la société civile et des médias. Le rôle des journalistes est crucial pour transmettre, interpréter et contextualiser les données, en les reliant à la vie quotidienne des populations.

Cette intervention scientifique a placé les journalistes participants devant une responsabilité accrue, en raison des données précises, de l'analyse institutionnelle et du diagnostic réaliste présentés. Le défi n'est pas le manque d'information, mais la capacité à saisir la complexité de l'enjeu environnemental, à la simplifier sans la dénaturer et à transformer la protection de la Méditerranée d'un sujet technique élitiste en une cause d'opinion publique. Un média conscient constitue l'une des conditions essentielles pour bâtir une nouvelle relation entre l'homme et la mer, fondée sur la connaissance, la responsabilité et la durabilité, afin de préserver ce patrimoine naturel commun pour les générations futures.

Cet atelier a été organisé à Tunis dans le cadre des projets du Réseau des journalistes, en partenariat avec Africa21, le PAMT? (Programme d'Appui aux Médias Tunisiens), le Forum national sur l'adaptation aux changements climatiques en Tunisie, avec le soutien de la Fondation Friedrich Ebert (Friedrich Ebert Stiftung) et de la DW Akademie.



Denis Kyalwahi (RDC) ; Le lac Kivu gravement pollué : le plastique envahit ses eaux et menace la vie à Bukavu ; Naturel CD, 9 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://naturelcd.net/2026/01/09/le-lac-kivu-gravement-pollue-le-plastique-envahit-ses-eaux-et-menace-la-vie-a-bukavu/>



Le lac Kivu, véritable poumon écologique et source de subsistance pour des milliers d’habitants de Bukavu, est aujourd’hui confronté à une pollution alarmante. Au port Emmanuel, situé en plein centre-ville, les eaux du lac offrent un spectacle désolant : bouteilles en plastique, sachets, emballages et autres déchets flottent à la surface, transformant progressivement ce site stratégique en dépotoir à ciel ouvert. Cette pollution visible n’est que la face émergée d’un problème plus profond lié à la mauvaise gestion des déchets urbains et à l’incivisme de certains usagers.

Selon les témoignages des riverains, l’absence de systèmes efficaces de collecte et de traitement des déchets favorise leur déversement direct dans le lac Kivu. « Notre lac est en train de mourir sous nos yeux », déplore un habitant, dénonçant le silence et l’inaction des autorités locales. Autrefois symbole de richesse naturelle, le lac Kivu est désormais asphyxié par le plastique, mettant en péril son rôle écologique et économique.



La no biodiversité du lac Kivu en péril

La pollution plastique constitue une menace sérieuse pour la biodiversité aquatique du lac Kivu. Les déchets qui s'accumulent entravent la circulation de l'eau, détruisent les habitats naturels et provoquent la mort de nombreuses espèces. Des pêcheurs affirment observer une diminution progressive de certaines espèces de poissons, conséquence directe de l'ingestion de plastiques et de microplastiques, appelés nurdles, issus de la dégradation des déchets plastiques.

« Les poissons que nous consommons ne sont plus sains », s'inquiète un pêcheur du littoral. En effet, ces particules plastiques pénètrent la chaîne alimentaire, affectant non seulement la faune aquatique mais aussi les populations humaines qui dépendent du lac Kivu pour leur alimentation quotidienne.

Au-delà de l'environnement, la pollution du lac Kivu représente un risque majeur pour la santé publique. La décomposition des plastiques libère des substances toxiques dans l'eau, favorisant l'apparition de maladies hydriques et alimentaires. Plusieurs habitants de Bukavu craignent désormais de consommer l'eau et les produits halieutiques du lac, qu'ils qualifient d'« eau empoisonnée ».

Face à cette situation critique, les citoyens réclament des actions urgentes : nettoyage régulier des rives, responsabilisation des usagers des ports, mise en place de poubelles adaptées et application stricte des sanctions contre les pollueurs. « On nous laisse mourir à petit feu », lance Emmanuel, jeune activiste pour le climat révolté.



Mobilisation citoyenne pour sauver le lac Kivu

Malgré l'ampleur du problème, des initiatives locales tentent de freiner la pollution du lac Kivu. Cette semaine, de nombreux jeunes de Bukavu ont pris part à une vaste opération de nettoyage du littoral au niveau du marché Bondeko. L'activité, rapportée par Watoto News en novembre 2025, visait à promouvoir la gestion durable des déchets plastiques et l'économie circulaire. Principalement composés de jeunes engagés pour la protection de l'environnement, les participants ont collecté les déchets plastiques accumulés sur les rives du lac. Un tri rigoureux a été réalisé en trois catégories : déchets recyclables, biodégradables et non biodégradables, afin de renforcer les bonnes pratiques environnementales. Au total, 40 kg de déchets plastiques ont été ramassés. Ces déchets ont ensuite été remis à Kijana Innovation Green, une organisation locale spécialisée dans la valorisation des plastiques, notamment à travers la fabrication de pavés écologiques. Pour plusieurs participants, cette action constituait à la fois un acte citoyen fort et une application concrète des compétences acquises dans le cadre du programme Z_Sustainability Lab.

Un appel à une action durable

Cette initiative, organisée par Kijana Innovation Green en partenariat avec Leave No Trace Bukavu – Planet Hope, démontre qu'une mobilisation collective est possible pour lutter contre la pollution du lac Kivu. Comme le souligne Faustin Nyebone :

« Dans le lac Kivu, oui, il y a des nurdles au bord du lac, issus de la désintégration des plastiques.
»

Un constat qui renforce l'urgence d'agir. Sauver le lac Kivu n'est plus une option, mais une nécessité vitale pour préserver l'environnement, la santé publique et l'avenir des générations futures.



Jenifer Gilla (Tanzania) ; What the US climate retreat means for vulnerable countries, experts warn ; Habitat Media, January 9, 2026.

Tag : European Commission, GCF, IPCC, IRENA, UNFCCC.

To access the article : <https://habitatmedia.co.tz/what-the-us-climate-retreat-means-for-vulnerable-countries-experts-warn/>



Dar es Salaam. The United States' decision to withdraw from key international climate institutions has sparked global concern.

Climate leaders and experts warn the move will weaken efforts to address climate change loss and damage at a time when vulnerable countries are already grappling with devastating impacts.

On January 7, 2025, President Donald Trump signed a presidential memorandum directing the withdrawal of the US from 66 international bodies and departments.

These include the Intergovernmental Panel on Climate Change (IPCC), the United Nations Framework Convention on Climate Change (UNFCCC), the International Solar Alliance, and the International Renewable Energy Agency (IRENA).

A day later, Washington announced its exit from the Green Climate Fund (GCF), the UN's main financing mechanism to support climate action in developing countries.

The move effectively distances the world's largest historical greenhouse gas emitter from the global architecture designed to tackle climate change, including mechanisms meant to address loss and damage, the irreversible harm caused by climate impacts that cannot be adapted to.

Reacting to the decision, UN Climate Change Executive Secretary Simon Stiell described it as a "colossal own goal" that would ultimately harm the US economy and living standards.

"While all other nations are stepping forward together, this latest step back from global leadership, climate cooperation and science can only harm the US economy, jobs and living standards, as wildfires, floods, mega-storms and droughts get rapidly worse," Mr Stiell said.

"It will leave the US less secure and less prosperous."



Loss and damage has emerged as a central issue in global climate negotiations, particularly for developing countries that contribute least to global emissions but bear the brunt of climate impacts.

In Africa, climate-induced floods, prolonged droughts, heatwaves and rising sea levels are already destroying livelihoods, infrastructure and ecosystems, placing enormous strain on public finances and communities.

The UNFCCC obliges wealthy industrialised nations to cut emissions, report transparently on their climate actions, and provide financial support to poorer countries to mitigate and adapt to climate change.

Climate finance, including through the GCF, is also critical for responding to loss and damage, especially where adaptation limits have been exceeded.

However, US Treasury Secretary Scott Bessent announced that Washington would immediately withdraw from the GCF and its governing board, effectively surrendering its influence over how climate finance is governed and deployed.

Climate finance experts say the decision undermines both global solidarity and practical solutions.

Joe Thwaites, International Climate Finance Director at the Natural Resources Defense Council (NRDC), said that while the US had already signalled it would not make new contributions to the GCF, the withdrawal carries deeper implications.

“One of the effects of leaving the UNFCCC is that the US is no longer eligible to hold board seats on the GCF or other UNFCCC climate funds, giving up any say over how these funds operate and how already paid-in US funding is deployed,” Mr Thwaites said, calling it a dereliction of responsibility to both vulnerable countries and American taxpayers.

European leaders were among the most vocal critics. European Commission Executive Vice President Teresa Ribera said the move showed a disregard for human suffering linked to climate disasters.

“The White House doesn’t care about the environment, health or the suffering of people. Peace, justice, cooperation or prosperity are not among its priorities,” she said in a social media post.

African climate advocates warned that retreating from multilateral climate agreements risks undermining efforts to respond to escalating loss and damage.

Mohamed Adow, founder and director of Power Shift Africa, said the decision sends the wrong signal at a critical moment.

“Retreating from international climate agreements when the impacts of the climate crisis are biting harder than ever undermines global solidarity,” he said.

“Political posturing cannot alter the physics of greenhouse gas accumulation, and no amount of rhetoric can extinguish wildfires, hold back floods or stop a hurricane.”

Climate policy expert Joab Okanda said the US withdrawal does not diminish the urgency of climate action, but it does weaken multilateral cooperation.

“These institutions are not only about environmental outcomes; they are central arenas where economic, industrial and geopolitical interests are negotiated,” Mr Okanda said.

“For Africa and the rest of the world, this moment reinforces the importance of staying engaged and leading within platforms such as the UNFCCC and the IPCC, especially as loss and damage becomes a defining development challenge.”

The withdrawal also extends to scientific bodies. The US has pulled out of the IPCC, despite American scientists having played a central role in shaping global climate science for decades.

Still, the US Academic Alliance for the IPCC said more than 70 US-based experts currently serving the panel will continue contributing in their personal capacities.

“The IPCC’s findings have shaped science-based policy from global agreements to local resilience plans,” the alliance said, stressing that continued scientific engagement remains vital.

Global energy leaders also expressed concern. IRENA Director-General Francesco La Camera said renewable energy is no longer just a climate solution but a cornerstone of economic competitiveness.

“Renewable energy is smart economics and will be the decisive factor in the competitiveness of economies,” he said, warning that withdrawing from international cooperation risks leaving the US behind as clean energy accelerates elsewhere.

Analysts note that as climate impacts intensify, loss and damage finance is becoming a central demand of developing countries. The US withdrawal, they argue, risks weakening trust and slowing progress at a time when climate-related destruction from floods in East Africa to wildfires and storms elsewhere is already exacting a heavy human and economic toll.

As countries continue negotiations under the UN system, many see the moment as a test of global resolve: whether the world can strengthen collective action on loss and damage even as some major players step away from the table.



Actualité et information en continu

Fousseni Togola (Mali) ; Climat : le retrait américain plonge la gouvernance mondiale dans la tourmente ; Sahel Tribune, 9 janvier 2026.

Tag : Banque Mondiale, CCNUCC, CNUCLD, FVC, GIEC, IRENA, PNUE, USAID.

Pour accéder à l'article : <https://saheltribune.com/climat-le-retrait-americain-plonge-la-gouvernance-mondiale-dans-la-tourmente/>



La décision du locataire de la Maison Blanche de boucler la porte à 66 organisations internationales, dont plusieurs piliers de la coopération climatique, fragilise encore davantage la lutte mondiale contre le réchauffement. Cette décision, annoncée le 7 janvier 2026, marque un recul dangereux pour les engagements environnementaux globaux et inquiète les pays africains, en première ligne face aux effets du dérèglement climatique.

Le décret exécutif signé par Donald Trump ordonne le retrait des États-Unis de 66 organisations internationales, dont 31 liées à l'ONU. Cette décision a eu l'effet d'un séisme diplomatique. Parmi les institutions concernées figurent des acteurs essentiels de la gouvernance environnementale mondiale, comme la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC), le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), ou encore l'Agence internationale pour les énergies renouvelables (IRENA).

Dans un discours depuis la Maison Blanche, le locataire de la Maison Blanche a justifié sa décision au nom de la doctrine « America First » (l'Amérique d'abord). Donald Trump affirme vouloir « protéger les contribuables américains » et « rompre avec les organisations inefficaces et politisées ». Une position qui rompt avec les engagements pris par l'administration Biden, revenue dans l'Accord de Paris en 2021 après un premier retrait décidé... déjà par Trump en 2017.

Cette volte-face confirme le désengagement structurel de Washington vis-à-vis des politiques climatiques globales, et ce, au moment où la planète enregistre les températures les plus élevées jamais enregistrées.

Un coup dur pour le financement climatique

La décision américaine n'a pas qu'une portée symbolique. Elle frappe directement le financement international de la transition écologique.

Les États-Unis figuraient parmi les plus importants contributeurs au Fonds vert pour le climat, au Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) ou encore à la Convention sur la désertification (CNULD). Leur retrait laisse un vide financier estimé à plus de 2,3 milliards de dollars par an.

Cette rupture menace les programmes de résilience déjà fragiles, notamment en Afrique, où le soutien technique et financier des États-Unis représentait un levier crucial pour l'adaptation agricole, la gestion de l'eau et la prévention des catastrophes naturelles. Sans les États-Unis, le financement climatique international devient une fiction. Les pays du Sud risquent de payer le prix fort du repli américain.

Le vide laissé par Washington pourrait donc offrir une opportunité pour la Chine, la Russie ou même l'Inde de renforcer leur influence dans le secteur climatique.

L'Afrique, victime collatérale du désengagement

Sur le continent africain, c'est l'inquiétude et l'amertume. Dans le Sahel, les pays déjà fragilisés par la désertification, les migrations climatiques et la raréfaction des ressources doit redouter un effet domino sur les aides internationales.

Le désengagement des États-Unis risque d'affaiblir les capacités d'adaptation des pays africains. Car si les grandes puissances se retirent, les plus vulnérables seront abandonnés. Dans les zones côtières, de Dakar à Dar es Salaam, la montée des eaux et l'érosion marine exigent des investissements colossaux. Or, les États-Unis soutenaient plusieurs programmes via la Banque mondiale et l'Agence américaine pour le développement international (USAID), désormais suspendus ou incertains.

L'après-Trump : la planète à la croisée des chemins

La communauté internationale doit se préparer surtout à un effet d'entraînement politique. Le retrait américain pourrait encourager d'autres pays à revoir leurs engagements climatiques, notamment parmi les grands producteurs d'hydrocarbures. L'humanité ne peut pas se permettre un retour en arrière. Car sans la coopération mondiale, la bataille contre le changement climatique sera perdue d'avance.

Le risque est aussi moral. En se retirant des négociations climatiques, Washington sape la crédibilité des accords internationaux et renforce le sentiment d'injustice climatique ressenti par les pays du Sud. Ces derniers, responsables de moins de 4 % des émissions mondiales, subissent pourtant les impacts les plus lourds.

Le retrait américain plonge donc la gouvernance mondiale du climat dans une zone d'incertitude. Alors que l'Accord de Paris fête ses dix ans, l'un de ses architectes principaux se retire du jeu. Une décision qui menace l'équilibre déjà précaire entre pays développés et émergents.

Le monde est à la croisée des chemins : soit il poursuit sa marche vers une planète durable, soit il recule dans une ère d'égoïsmes climatiques.

Dans les capitales africaines, cette décision américaine relance le débat sur la souveraineté environnementale. À l'image de la Confédération des États du Sahel, qui plaide pour une gestion endogène des ressources naturelles, plusieurs gouvernements envisagent désormais des modèles d'adaptation autonomes, moins dépendants de l'aide internationale.

Mais pour beaucoup, la rupture américaine constitue un précédent dangereux. Si la première puissance mondiale peut tourner le dos à la planète, qui portera encore la flamme du multilatéralisme climatique ?



Lenah Bosibori (Kenya); Toxic waste flowing through Africa's rivers poses a growing health risk; Africa Science News, January 12, 2026.

Tag : Bamako Convention.

To access the article : <https://africasciencenews.org/toxic-waste-flowing-through-africas-rivers-poses-a-growing-health-risk/>



Hazardous waste is no longer a distant environmental concern. Across Africa, it has become part of everyday life flowing through polluted rivers, contaminating lakes and public swimming pools, and seeping into farms, informal settlements and industrial zones. Yet despite its growing impact on public health, toxic waste remains poorly understood, weakly regulated and rarely reported.

This concern took centre stage on Wednesday at the United States International University–Africa (USIU-Africa) during Africa’s first dialogue on the Bamako Convention’s Regional Clearing-House Mechanism (CHM), held under the theme *Strengthening hazardous waste reporting and coordination*.

Speaking during the discussion, Kaside Omondi, a platform developer with the Bamako Convention’s Regional Clearing-House Mechanism (RCHM), said waste dumped into the Nairobi River continues its journey long after it leaves the city.

“What happens to waste once it leaves Nairobi? We assume it disappears, but it doesn’t,” Omondi said. “Waste from homes, businesses and industries is carried downstream, collecting pollutants before eventually emptying into the Indian Ocean.”

The forum brought together government officials, environmental experts, academics, journalists and students, all warning that hazardous waste released into inland waterways does not simply disappear but travels, crossing borders and threatening communities far beyond its source

He further warned that pollution entering rivers does not stop at national boundaries. “Waste flowing into Lake Victoria, for example, affects neighboring countries such as Uganda and Tanzania, while pollutants that reach the ocean spread widely, threatening coastal ecosystems and communities across the region,” said Omondi.

At the centre of the discussions was the Bamako Convention, Africa’s strongest legal response to the dumping of hazardous and radioactive waste. Adopted in 1991, the treaty bans the import of toxic waste into Africa and emphasizes preventing pollution at the source before it enters inland waterways.

However, participants noted that weak enforcement and limited public awareness continue to undermine its effectiveness.

“Environmental journalism is a major gap in our newsrooms,” said Prof Ruth Owino, an assistant professor of corporate communication. “Only one university in the region offers specialized training in environmental journalism. That should worry us.”

Echoing this concern, Prof Geoffrey Serede Sikolia, Dean of the School of Communication, Cinematic and Creative Arts at USIU-Africa, warned that environmental reporting remains one of East Africa’s weakest beats.

“Without proper training, journalists struggle to interpret scientific data, environmental treaties and health studies,” he said. “As a result, toxic waste stories are often ignored or oversimplified.”

He pointed to electronic waste as a striking example. As wealthier countries upgrade technology, discarded devices filled with toxic materials are shipped to Africa. “We became the end of the global chain,” he said. “Once waste reaches Africa, it goes no further.”

The challenge, he added, is compounded by changing media consumption habits, as audiences increasingly turn to digital platforms and social media for information. “People already know what will be on the 9pm news,” he said. “They want information instantly.”

This shift, he argued, demands that journalists master digital tools, data and multimedia storytelling without sacrificing accuracy or depth. “Journalists are now brands,” he said. “The question is: what audience do you reach, and what truth do you tell them?”

Students at the forum brought the issue closer to everyday experience. Nathan Balua, an international relations student at USIU-Africa and a professional swimmer, spoke about the impact of pollution on water bodies used for recreation.

“Harmful chemicals from industries, farms and fuel spills end up in rivers, lakes and even public swimming pools,” he said. “When chemicals mix in water, they create serious health risks.”

Balua explained that hazardous waste comes in many forms—toxic, flammable, reactive and infectious materials. Factories discharge solvents, acids and metal waste into rivers, often untreated. Agricultural pesticides and herbicides slowly poison soil and waterways, while oil spills contaminate land and water.

Mining is another major contributor. Acidic runoff from mines carries heavy metals such as mercury, lead and cadmium into rivers and groundwater.

“These substances accumulate in the body over time, causing birth defects, organ damage and chronic illnesses,” Balua said. “You may not feel the effects immediately, but the damage lasts for years.”

Everyday spaces are also affected. Public swimming pools rely on chlorine to keep water clean, but when chlorine reacts with urine, it forms harmful gases that irritate the eyes, skin and lungs especially in crowded or poorly ventilated pools.

Rivers and lakes, relied upon for drinking water, fishing and bathing, are increasingly polluted by sewage, fuel spills and plastic waste. Over time, plastics break down into microplastics—tiny particles now found in human blood, urine and other bodily fluids.

Studies cited at the forum show troubling trends. Since the 1960s, testosterone levels in men have steadily declined, a change, researchers partly link to exposure to chemicals and microplastics, raising concerns about fertility and long-term reproductive health.

Participants also highlighted estrogen-like chemicals found in perfumes, cosmetics, detergents, treated clothing and contraceptives. These substances disrupt hormones and can suppress testosterone levels in men, contributing to infertility. Some are also released into water systems through industrial waste.

The health risks linked to hazardous waste are wide-ranging. They include skin cancer from polluted water, kidney and liver damage, respiratory complications, weakened immunity and developmental disorders in children. Despite this, public awareness remains low and enforcement weak.

Speakers urged African governments to move beyond policy promises to action, calling for stronger enforcement, improved waste monitoring systems, reduced chemical use in public spaces and sustained public education.

As hazardous waste continues to flow quietly through Africa's rivers and communities, the message from the forum was clear: without informed citizens, accountable institutions and strong environmental reporting, toxic pollution will remain a silent but growing threat to public health.



Adrienne Engono (Cameroun) ; 24 milliards de FCFA perdus en 2024 à cause des perturbations climatiques dans la filière coton à l'Extrême-nord ; Sciences Watch Infos, 13 janvier 2026.

Tag : FAO, GIZ.

Pour accéder à l'article : <https://scienceswatchinfos.net/p/24-milliards-de-fcfa-perdus-en-2024-a-cause-des-perturbations-climatiques-dans-la-filiere-coton-a-l-extreme-nord>

Le Directeur général de l'ONACC, Joseph A. Amougou, a dressé le bilan de 2025 et les perspectives pour 2026, à l'issue du 20^e conseil d'administration, le 30 décembre dernier à Yaoundé.



Entre 2016 et 2018, l'Observatoire national sur les changements climatiques (ONACC) n'avait pas de budget. En 2025, le Chef de l'Etat a accordé des fonds supplémentaires pour un certain nombre d'activités. La 20^e session du conseil d'administration, tenu le 30 décembre 2025, met le point avec un rapport sur tout ce qui a été fait en 2025. Alors, parler des perspectives en 2026, c'est se pencher sur des projets de performance, avec un budget d'environ un milliard 975 millions de FCFA.

Rappelons qu'en 2025, l'ONACC a eu un budget d'à peu près 1 milliard 972 millions L'argent a été utilisé pour 04 grands axes que sont, la production des services climatologiques (bulletins

d'alerte décennaires, bulletins saisonniers. Il y a 04 saisons mais nous produisons les bulletins pour les 05 zones agro-écologiques du pays donc en réalité ça fait 20 bulletins saisonniers) -la production de calendriers agricoles (quatre par zone, ce qui fait une vingtaine au total) -pour les pôles agricoles nous fournissons des calendriers spécifiques sur tout le territoire. Concernant toujours la production des bulletins saisonniers, des bulletins d'alerte, des calendriers agricoles avec l'appui de certains partenaires comme la FAO, la GIZ et autres, nous avons produit des informations pour des mairies dans la zone soudano-sahélienne (le Nord et l'Extrême-Nord) spécifique au secteur agricole.

Avec les grandes inondations de 2024 à Yagoua, par exemple, l'ONACC a entrepris le travail d'analyse et de spécialisation des zones à risque : risque d'éboulement de terrain, risque d'inondation, risque de sécheresse dans les grandes agglomérations du Cameroun. Ce travail a été fait pour Douala, Kribi, Bafoussam. Avec l'appui du Chef de l'État, ce travail a été entamé pour Yagoua, Maroua, Maga, Kaïkaï, Tiko. Toujours sur le plan de la production des informations relatives au climat et à notre économie on a fait une analyse de l'impact des changements climatiques dans le secteur rural sur les zones agroécologiques du pays. Des estimations faites par nos études parlent de 700 milliards de perte. Nous ne sommes pas très loin de 1/7 du budget du Cameroun et certaines des études faites par l'ONACC sur une culture particulière dans la zone soudano – sahéenne, le coton, rien que pour la région de l'Extrême-Nord notre estimation indique environs 13 milliards de perte et ceci a été confirmé par les rapports de la Société camerounaise de coton (SODECOTON) qui va indiquer qu'en 2024, elle a perdu 24 milliards de FCFA pour l'année 2024 à cause des perturbations climatiques pour le Septentrion.

Concernant le suivi de l'empreinte carbone de notre pays un grand travail a été mené avec l'évaluation des émissions des gaz à effet de serre. Le bilan carbone s'est appesanti sur le secteur des déchets de l'énergie et des procédés industriels. Toujours dans le même sens, il y a un travail en cours, certains résultats sont déjà là sur l'évaluation du capital naturel d'un certain nombre de nos régions. Nous y retrouvons également certaines villes du Sud comme Djoum.

Quant à la communication et la sensibilisation, avec l'appui du Président de la République, nous avons sensibilisé sur les enjeux, les intérêts, l'importance, la prise en charge des changements climatiques dans un programme de développement. Parlant de la coopération, sur le plan local, l'ONACC a signé des accords avec la SODECOTON et la Cameroon Development Corporation (CDC), entre autres, pour la résilience de ces acteurs aux changements climatiques. Également avec des entités comme le Port autonome de Douala, l'ONACC suit réellement les informations climatiques grâce aux partenaires internationaux comme la FAO, la GIZ. Mais actuellement avec la GIZ, nous avons une initiative pour la mise en place d'un système d'alerte nationale. Avec l'Agence Spatiale chinoise, un accord a été signé pour la mise à disposition de l'ONACC des images et informations avec des résolutions très fines (beaucoup de précision dans la prédiction des risques).

Rabah Karali (Algérie) ; Plan national d'adaptation au changement climatique : clôture du programme national de formation couvrant 28 wilayas ; Ebourse, 14 janvier 2026.

Tag : PNUD.

Plan national d'adaptation au changement climatique Clôture du programme national de formation couvrant 28 wilayas

La formation sur l'adaptation au changement climatique, lancée par le ministère de l'Environnement et de la Qualité de la vie qui faut-il le rappeler est dispensée par l'Institut national de formation environnementale, s'est achevée le jeudi 8 janvier 2026. Intitulée « Renforcer les capacités des acteurs locaux pour intégrer l'adaptation au changement climatique dans les plans locaux », cette formation s'inscrivait dans un programme national de formation couvrant 28 wilayas. Elle a bénéficié d'une large participation de représentants des administrations publiques, des collectivités territoriales, des organisations de la société civile et des acteurs économiques. Plus en détail, il a été question de discussions qui ont porté sur les principaux défis posés par le changement climatique et son impact sur les régions, ainsi que sur la présentation et l'analyse de mécanismes pratiques visant à renforcer l'intégration de l'adaptation au changement climatique dans les programmes et plans de développement locaux. Cette intégration contribue au développement durable et au renforcement de la résilience régionale. Aussi, dans ce même contexte la ministre de l'Environnement et de la Qualité de la vie, Mme Kawtha Kriko a effectué hier, une visite de travail au siège de l'Office météorologique national, en présence d'un groupe d'experts et de membres du Comité national du climat. Cette sortie a été programmée dans le cadre de la coordination sectorielle visant à soutenir et à autonomiser les différentes parties prenantes afin de contribuer au succès du Plan national d'adaptation au changement climatique, notamment par l'intégration de la dimension

climatique dans les plans de développement de wilaya, et conformément aux efforts stratégiques déployés par l'Office National de la Météorologie dans ce domaine. Selon les responsables du ministère, cela a permis de découvrir les missions du Bureau et son rôle essentiel dans le suivi et l'analyse des changements climatiques, l'élaboration de prévisions météorologiques et climatiques, ainsi que la production d'indicateurs et données de prévisions qui constituent un pilier fondamental pour l'élaboration de politiques nationales dans ce domaine sur des bases scientifiques. La visite comprenait également un examen des efforts déployés dans le domaine du développement des systèmes d'alerte précoce, en tant que mécanisme stratégique visant à renforcer la prévention des risques naturels liés aux changements climatiques et à en réduire les effets.

Quid du Plan national d'adaptation au changement climatique

Aussi, pour en revenir aux lignes directrices du Plan national d'adaptation au changement climatique, celui-ci a été lancé officiellement en juin 2025 par l'ex- ministre de l'Environnement, Mme Nadjiba. Ce plan vise à mettre en place un dispositif de planification performant afin de renforcer la résilience de l'Algérie face aux défis environnementaux actuels et futurs. Lors de son intervention, Mme Djilali a affirmé que ce plan reflète une volonté politique affirmée de protéger le pays et les citoyens contre les risques liés au climat. Elle a précisé qu'il constitue un outil stratégique d'aide à la décision, permettant l'élaboration de plans d'adaptation sectoriels et locaux, tout en instaurant un mécanisme de suivi et

d'évaluation pour mesurer l'impact des projets liés au climat à l'échelle nationale. De son côté, le ministre de l'Hydraulique a souligné que les changements climatiques ont mis en évidence les limites des anciens modèles de prévision, devenus inadaptés aux nouvelles réalités climatiques. Il a insisté sur la nécessité d'adopter des modèles actualisés reposant sur des solutions durables, notamment le dessalement de l'eau de mer, la réutilisation des eaux usées traitées et l'assurance d'un équilibre régional dans l'accès à l'eau. Du reste, il faut souligner que le Plan national d'adaptation est issu d'un projet de coopération entre l'Algérie et le PNUD, financé par le Fonds vert pour le climat à hauteur de 2,6 millions de dollars. Il vise à concrétiser les engagements internationaux de l'Algérie, notamment ceux relatifs à la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques et à la Convention sur la diversité biologique, à travers des politiques nationales opérationnelles.

Ce plan ambitionne également de renforcer la gouvernance et la coordination institutionnelle, de constituer une base de données pour développer des solutions d'adaptation à fort impact, d'encourager l'implication du secteur privé et de mobiliser des financements pour accroître la résilience nationale. En marge de cette présentation, une session de formation a été organisée au profit des journalistes, portant sur le rôle des médias dans la sensibilisation aux enjeux climatiques et les techniques de communication efficace. Cependant, il est important de mettre à contribution les médias qui d'ailleurs constituent un acteur clé dans la lutte contre les effets des changements climatiques.

Rabah Karali



Adrienne Engono (Cameroun) ; Prévisions des risques climatiques : le Cameroun, désormais doté d'un instrument fiable ; Sciences Watch Infos, 15 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://scienceswatchinfos.net/p/previsions-des-risques-climatiques-le-cameroun-desormais-dote-d-un-instrument-fiable>

La validation de la plateforme scientifique, mise sur pied par l'Observatoire national sur les changements climatiques et ses partenaires, a eu lieu le 14 janvier à Mbalmayo, suivie de la formation de quelques utilisateurs.



Un outil d'orientation des décisions sectorielles, c'est ainsi que Paul Ghislain Poum, chef, en charge des travaux de modélisation climatique à l'Observatoire national sur les changements climatiques (ONACC), qualifie la plateforme de suivi des risques de catastrophes climatique, validée le 14 janvier dernier au cours d'un atelier tenu à Mbalmayo. La validation a été suivie d'une formation des utilisateurs. Ces deux activités ont été précédées par un test réussi, avec une marge d'erreur inférieure à 5, a admis Isidore Séraphin Ngongo, chef du service de

modélisation et ses applications industrielles à l'Ecole nationale supérieure Polytechnique de Yaoundé.

Pour ce dernier qui est par ailleurs, Directeur adjoint à la Direction des infrastructures de la planification et du développement au rectorat de l'université de Yaoundé I, la plateforme est le résultat d'un travail scientifique pertinent qui permet une prise de décision des nos autorités et même du commun des mortels. La plateforme sera disponible pour des utilisateurs différents. Du paysan au décideur en passant par des scientifiques. « L'intérêt de cet outil c'est d'aider nos décideurs à connaître où se trouve la bonne information, par exemple, sur le climat. Nous avons, par exemple, des régions à risque, ils auront l'information à temps et pourront décider », a indiqué Isidore Séraphin Ngongo, participant à l'atelier de Mbalmayo où étaient aussi présents des représentants des collectivités territoriales décentralisées qui ont déjà été affectées par des catastrophes climatiques.

Dans son rôle, l'Observatoire national sur les changements climatiques produit déjà des alertes sur les risques que peuvent entraîner les événements climatiques extrêmes (fortes chaleurs, pluviométrie abondante, etc.). Mais la prise de décisions pour l'anticipation des impacts ne lui incombe pas. « Nous proposons des informations utiles sur la base desquelles d'autres acteurs peuvent prendre des décisions », a précisé le Directeur général adjoint (DGA) de l'ONACC, Forghab Patrick Mbomba, qui a présidé l'atelier de Mbalmayo, en lieu et place du Directeur général, Joseph A. Amougou, empêché. Le DGA a rappelé que : « la plateforme validée servira à la transformation des données scientifiques et opérationnelles en informations exploitables ; la plateforme va permettre de suivre jour après jour l'information sur le climat. Avec des indicateurs tels que les couleurs qui vont renseigner sur les dangers ou non dans une zone », a dit Forghab Patrick Mbomba.

Il faut rappeler que les événements catastrophiques et climatiques (glissements de terrains, inondations) enregistrés au Cameroun ces derniers temps ont bel et bien été annoncés à l'avance par l'ONACC, dans les bulletins de prévisions météorologiques produits tous les dix jours par ses soins. Les bilans de ces incidents auraient été moins lourds si des décisions conséquentes avaient suivies la publication de l'information.

The Guardian www.ippmedia.com

Beatrice Philemon (Tanzania) ; Women-led businesses flourish in Kilwa District ; The Guardian, January 16, 2026.

Tag : -.

To access the article : <https://www.ippmedia.com/the-guardian/business/read/women-led-businesses-flourish-in-kilwa-district-2026-01-16-142338>



Seaweed farmers in Kilwa

Women's participation in annual village meetings to discuss development priorities and budgets in Miguruwe Village, Kilwa District, Lindi Region, is yielding tangible gains in business, agriculture and education.

Through active engagement in the meetings, women are now able to articulate their priorities, with village leaders increasingly listening to and supporting their proposals—an outcome that was rare in the past. Miguruwe Ward Executive Officer Mariam Mkalipa said that greater awareness of women's rights and responsibilities has empowered women to access loans from various sources, including the Kilwa District Council.

She noted that nine women's groups are currently benefiting from loans and are engaged in business and farming activities. "We are now able to take loans after understanding our rights

and becoming self-aware. Before the educational intervention, community members used to threaten us, saying that if we took loans we would be imprisoned,” she said.

She added that fear has since disappeared and that women are now in their fourth consecutive year of accessing district loans. Women are also benefiting more directly from agricultural activities and are now fully aware of income generated from crop sales. According to Mkalipa, transparency has improved following reforms by the Agricultural Marketing Cooperative Society, which posts farmers’ names and bank account details on public notice boards after crop sales.

“Nowadays, men no longer hide proceeds from crop sales as they did in the past, because everyone can see who sold crops and how much was earned,” she explained. Before receiving education on women’s rights, she said, women farmed but rarely benefited financially. In many cases, sales proceeds were deposited into accounts owned by men, leaving women unaware of how much income their labour generated.

“That has changed. Today, we know our rights. We sell our crops, run businesses and benefit directly,” she said. The transformation has been supported by the Kilwa Local Rights Programme, funded by ActionAid Kilwa, which provides education on women’s rights, leadership and social accountability.

Prior to the programme, women rarely attended village meetings and were often informed of decisions after they had already been made. Cultural norms discouraged them from participating, with men frequently insisting they remain at home.

Mkalipa said women’s participation has also led to improvements in education infrastructure. Miguruwe Primary School has secured funding for the construction of seven new classrooms from the village budget after women raised concerns about dilapidated learning facilities during village meetings.

“We presented the issue to village leaders after identifying the poor condition of classrooms, and they allocated funds for new construction,” she said. Under the programme, women across Kilwa District have received training on women’s rights, self-awareness, access to finance, responsibilities, and monitoring village development projects. The training has also addressed gender-based violence against women and girls.

“As women in Miguruwe Village, we are pleased to see positive changes in our community. Cases of early marriage and teenage pregnancy have declined significantly,” she said.

She attributed the progress to the Kilwa Local Rights Programme, which has transformed women’s mindsets and enabled them to participate actively in village general meetings and decision-making processes.

Additionally, through skills gained from the New Hope for Women in Kilwa Platform, in collaboration with ActionAid Kilwa, women are now able to advise village leaders and ward councilors on how to implement development projects effectively. Women have also become

more knowledgeable about accessing agricultural extension services and are increasingly confident in demanding and securing their rights.



Mohammed Tafraouti (Maroc) ; Haute mer et traité méditerranéen : de l'océan ouvert à la gouvernance maritime commune; Maroc Environnement, 16 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://marocenv.com/22717.html/2026/>



Worachat Sodsri in Unsplash©

آفاق بيئية: محمد التفراوتي

في 17 يناير 2026، دخلت معاهدة أعالي البحار حيز التنفيذ، فاتحة صفحة جديدة في تاريخ حوكمة المحيطات، ومعلنة انتقال المجتمع الدولي من مرحلة الوعي المتأخر بأزمة المحيطات إلى زمن الفعل القانوني والمؤسساتي. هذا الاتفاق، المعروف رسمياً باسم اتفاقية حفظ التنوع البيولوجي البحري في المناطق الواقعة خارج حدود الولاية الوطنية (BBNJ)، يمثل نص قانوني جديد، و يعكس تحولا عميقا في تصور الإنسانية للمحيط بوصفه إرثا مشتركا للبشرية لا مجال لاستباحته أو استنزافه دون ضوابط.

المحيط المفتوح... نصف الكوكب بلا حارس

تشكل أعالي البحار ما يقارب نصف مساحة كوكب الأرض، وتمتد خارج سيادة الدول، لتحتضن نظاما بيئيا شديدة التعقيد والتنوع. من العوالق المجهرية التي تشكل قاعدة السلسلة الغذائية، إلى الحيتان العملاقة، ومن الجبال البحرية العميقة إلى الممرات الكبرى لهجرة الكائنات البحرية. ورغم هذه الأهمية الحيوية، ظلت هذه المساحات لعقود طويلة خارج أي إطار حماية فعال، عرضة للصيد الجائر، والتلوث، والضغوط المتزايدة لتعدين أعماق البحار.

ويضع دخول معاهدة أعالي البحار حيز التنفيذ حدا لهذا الفراغ القانوني، ويؤسس لأول مرة نظاما قانونيا دوليا ملزما لحماية التنوع البيولوجي في هذه المناطق، وضمان الاستخدام المستدام لمواردها، وتقاسم منافعتها بشكل عادل بين الدول، خصوصا الدول النامية.

انتصار للتعددية في زمن الاضطراب

يكتسب هذا الحدث دلالة سياسية وأخلاقية خاصة في سياق دولي يتسم بتراجع الثقة في التعددية، وتصاعد النزعات الأحادية. فقد استغرق التوصل إلى نص الاتفاق أكثر من عقدين من المفاوضات الشاقة، وتوج في مارس 2023، قبل أن يكتمل النصاب القانوني لدخوله حيز التنفيذ في سبتمبر 2025، بوصول عدد المصادقة إلى ستين دولة.

وفي هذا السياق، تقرأ المعاهدة باعتبارها نصا رمزيا للتعاون الدولي، ودليلا على أن القضايا الكونية، كأزمة المناخ وفقدان التنوع البيولوجي، لا يمكن معالجتها إلا عبر حلول جماعية. فهي تذكير بأن المحيط لا يعترف بالحدود السياسية، وأن مصير الدول مترابط بعمق عبر هذا الفضاء الأزرق المشترك.

من النص إلى الأثر: أدوات التغيير

وتمنح معاهدة أعالي البحار، مع دخولها حيز التنفيذ، إطارا عمليا غير مسبوق لترجمة الالتزامات الدولية إلى إجراءات ملموسة على أرض الواقع. فهي تفتح المجال لأول مرة أمام المجتمع الدولي لإنشاء مناطق بحرية محمية في أعالي البحار، بما يسمح بحماية النظم البيئية الحساسة والممرات الحيوية لهجرة الكائنات البحرية في مساحات ظلت لعقود بعيدة عن أي شكل من أشكال الحماية. كما ترسي المعاهدة التزامات واضحة تفرض على الدول ضمان الاستخدام المستدام للموارد البحرية، من خلال إخضاع الأنشطة المزمع تنفيذها لتقييمات دقيقة للأثر البيئي، وتعزيز مبدأ الشفافية عبر الإخطار العلني بهذه الأنشطة. وفي موازاة ذلك، تؤكد الاتفاقية على أهمية بناء القدرات ونقل التكنولوجيا، باعتبارهما شرطين أساسيين لتحقيق عدالة بيئية حقيقية، تمكن الدول النامية من المشاركة الفاعلة في حماية أعالي البحار والاستفادة المنصفة من مواردها، لا سيما الموارد الجينية البحرية. وبهذا التصور المتكامل، تتحول المعاهدة من مجرد وثيقة قانونية إلى أداة تشغيلية قادرة على دعم الأهداف العالمية للتنوع البيولوجي والمناخ، وعلى رأسها الالتزام بحماية 30 في المائة من المحيطات بحلول عام 2030.

التحدي الحقيقي: التنفيذ

غير أن القيمة الحقيقية للمعاهدة لن تقاس بتاريخ دخولها حيز التنفيذ، بل بمدى التزام الدول بتطبيقها. فالمسار المقبل يتطلب بناء مؤسسات فعالة، وانهقاد أول مؤتمر للأطراف (CoP1) خلال عام، وتحديد مواقع ذات أولوية للحماية، وإطلاق أولى المناطق البحرية المحمية في أعالي البحار. كما أن توسيع قاعدة العضوية يظل شرطاً أساسياً لنجاح الاتفاق. فكلما ازداد عدد الدول الأطراف، تعززت شرعيته وفعاليتها، وتقلصت فرص الالتفاف عليه في الهيئات الدولية المعنية بالصيد والشحن واستغلال المعادن.

ورغم الطابع العالمي لمعاهدة أعالي البحار، فإن آثارها لا تتوقف عند المحيطات المفتوحة فحسب، بل تمتد لتشمل أحواضاً بحرية شبه مغلقة ذات حساسية إيكولوجية عالية، وفي مقدمتها البحر المتوسط. فعلى الرغم من أن هذا البحر لا يصنف من حيث المبدأ ضمن أعالي البحار، بحكم تقارب سواحله وتشابك الولايات الساحلية المطلقة عليه، فإن دخول المعاهدة حيز التنفيذ يحمل دلالات مباشرة لهذا الفضاء البحري المعقد. فالمتوسط، الذي لا تتجاوز مساحته 1 في المائة من مجموع محيطات العالم، يحتضن قرابة 10 في المائة من تنوعها البيولوجي، في وقت يبرز فيه تحت ضغوط غير مسبقة ناجمة عن الصيد المفرط، والتلوث البلاستيكي، والضجيج تحت المائي، وتداعيات التغير المناخي. وفي هذا السياق، تبرز المعاهدة كمرجع معياري جديد قادر على إعادة تشكيل أنماط الحوكمة البحرية في المتوسط، ولا سيما في المناطق الواقعة خارج الولاية الوطنية الجزئية، وفي الممرات البحرية المفتوحة التي تعتمد عليها الأنواع المهاجرة، بما يعزز مقارنة أكثر تكاملاً لحماية النظم البيئية البحرية العابرة للحدود.

كما أن الآليات التي تركزها الاتفاقية، من تقييم الأثر البيئي، وبناء القدرات، وتبادل المعطيات العلمية، وتقاسم المنافع، توفر نموذجاً قابلاً للاستلهام والتكيف داخل الإطار المتوسطي، خصوصاً في ظل التفاوت الكبير في الإمكانيات التقنية والمؤسسية بين ضفتيه الشمالية والجنوبية. فنجاح المعاهدة في أعالي البحار قد يمنح دفعة جديدة لتعزيز التعاون الإقليمي في المتوسط، وتكاملها مع اتفاقيات قائمة مثل برشلونة وبروتوكولاتها، بما يتيح الانتقال من حماية مجزأة إلى رؤية إيكولوجية شاملة، تعترف بوحدة النظام البحري وترابط مصيره مع أعالي البحار والمحيطات المفتوحة.

و لا تبدو معاهدة أعالي البحار حدثاً بعيداً عن المتوسط، بل فرصة تاريخية لإعادة التفكير في موقعه داخل الحوكمة العالمية للمحيطات، ولتحويله من بحر مثقل بالضغوط إلى مختبر إقليمي لحلول مبتكرة في حماية التنوع البيولوجي البحري، واستدامة الموارد، وتعزيز العدالة البيئية بين الشمال والجنوب.

لحظة مفصلية لمستقبل الكوكب

إن دخول معاهدة أعالي البحار حيز التنفيذ بداية اختبار تاريخي. هل يستطيع العالم تحويل هذا الإنجاز القانوني إلى حماية ملموسة للنظم البيئية البحرية؟ وهل تنجح الإنسانية في إعادة تعريف علاقتها بالمحيط من منطلق الاستغلال إلى منطق الوصاية والمسؤولية؟

في منتصف هذا العقد الحاسم، تبدو الرسالة واضحة. حماية أعالي البحار ليست ترفاً بيئياً، بل شرطاً لبقاء التوازن المناخي، وضمان الأمن الغذائي، وصون مستقبل الأجيال القادمة. ومع هذه المعاهدة، باتت لدى العالم الأدوات، ويبقى الرهان على الإرادة.



Saida ZemZemi (Tunisie) ; Robin Degron, Haut fonctionnaire et Directeur de recherche à la Sorbonne, membre du Haut conseil du climat et de la biodiversité de la Métropole Nice-Côte d’Azur: » « La hausse des températures de l’eau pousse à la tropicalisation des espèces » ; Albia News, 17 janvier 2026.

Tag : CC/RAC, Convention de Barcelone, COP 24, MedECC, PAP/RAC, Plan Bleu, PNUE, SPA/RAC, UE.

Pour accéder à l’article : <https://albiaanews.com/robin-degron-haut-fonctionnaire-et-directeur-de-recherche-a-la-sorbonne-membre-du-haut-conseil-du-climat-et-de-la-biodiversite-de-la-metropole-nice-cote-dazur-la-hausse-des-temperatu/>



Dans cet entretien, Robin Degron, Haut fonctionnaire et Directeur de recherche à la Sorbonne, membre du Haut conseil du climat et de la biodiversité de la Métropole Nice-Côte d’Azur, nous expose les risques encourus et plus que jamais par la Mer Méditerranée face aux changements climatiques croissants qu’elle subit et les plans d’action entrepris et à entreprendre en sa faveur.

QUESTIONS

Selon le dernier rapport du MedECC , novembre 2024, la Méditerranée est l’une des régions les plus vulnérables aux changements climatiques, si vous analysez – vous ces risques et quelles sont les conséquences sur la biodiversité, le littoral à l’horizon 2050?

Les dérèglements climatiques sont polymorphes. En Méditerranée, qui est en effet une région très exposée avec une augmentation de la température de l'air et de l'eau de l'ordre de +20% de plus que la moyenne mondiale.

On retrouve :

1/ Les canicules et nuits tropicales insupportables sans climatisation dès les mois de mai et juin et jusqu'en septembre.

2/ Des pluies torrentielles en automne-hiver avec de lourds bilans de pertes humaines (ex. Valencia en 2024, les côtes libyennes en 2023).

3/ La montée des eaux avec des dynamiques de submersion parfois aggravées par les tempêtes, mais qui dépendent de la géomorphologie, du type de rivage (cf. différence entre la Camargue et le delta du Po ou du Nil, par rapport à des côtes rocheuses en Adriatique par exemple).

Le dernier rapport du MedeCC insiste en particulier là-dessus mais ce n'est qu'un facteur de déstabilisation parmi d'autres hélas.

Sur la biodiversité en particulier, c'est la hausse des températures de l'eau qui pousse à la tropicalisation des espèces avec la mortalité de la flore endogène à la Grande Bleue et l'exode des espèces animales qui partent vers l'Atlantique par le détroit de Gibraltar. Cette substitution est déjà très marquée en Méditerranée orientale où les pêcheurs commencent à profiter du crabe bleu qui provient de l'océan indien. Mais on perd aussi des espèces locales et il va falloir inexorablement s'adapter à cette nouvelle donne écologique.

Quels sont les travaux de l'association Plan Bleu pour soutenir la Méditerranée?

Au sein du Plan d'action pour la Méditerranée du PNUE, le Plan Bleu mène plutôt des réflexions prospectives et stratégiques fondées sur son Observatoire de la Méditerranée. Il a été la cheville ouvrière de la nouvelle stratégie méditerranéenne de développement durable SMDD 2026-2035 validée par la COP24 de la Convention de Barcelone qui s'est tenue au Caire à la fin de 2025.

Sur un autre plan plus opérationnel, d'autres centres d'activités oeuvrent, de façon opérationnelle, pour l'environnement en Méditerranée comme le SPA RAC à Tunisie sur la Biodiversité, le PAP RAC à Split sur l'aménagement du littoral, le SCP RAC à Barcelone sur l'économie circulaire (cf. Enjeu de la pollution aux plastiques) ou encore le tout Nouveau Centre dédié aux changements climatiques (CC RAC) d'Istanbul.

C'est un travail d'équipe et qui doit beaucoup, sur le terrain, à l'action des autorités locales et de la société civile, spécialement en Tunisie où elle est très active et féminisée.

Dans le dernier rapport du Plan Bleu « Med 2050 », quel avenir pour la Méditerranée »? six scénarios ont été proposés, pourriez vous nous l'expliquer ?

Le rapport a précédé la définition de la SMDD 2026-2035. Il dit en substance que le réchauffement climatique va s'imposer et qu'il va falloir s'y adapter très rapidement. C'est tout l'objet de la nouvelle SMDD. Plusieurs scénarios sont proposés mais, globalement, la question est de savoir qui portera la réaction méditerranéenne : l'ONU, l'UE, les Etats, les collectivités territoriales, la société civile? . Sans doute tous ces acteurs.

Pourriez vous nous donner un aperçu général sur votre nouvel ouvrage : « Une alerte pour la Méditerranée » ?

Les changements environnementaux et en particulier ceux climatiques que connaît la Grande Bleue ne sont pas que des problèmes écologiques mais aussi sanitaires et de sécurité civile. Il faut faire prendre conscience à tous les Méditerranéen.ne.s que c'est de leur survie dont il est question. Cela devrait d'autant plus mobiliser, urgemment, les pouvoirs publics.



Adrienne Engono (Cameroun) ; Conservation : un plan de gestion pour sauver le parc national du Mont Cameroun ; Science Watch Infos, 19 janvier 2026.

Tag : Sommet de la Terre.

Pour accéder à l'article : <https://scienceswatchinfos.net/p/conservation-un-plan-de-gestion-pour-sauver-le-parc-national-du-mont-cameroun>



La guerre dans la partie anglophone du Cameroun (régions du Nord et Sud-Ouest) n'épargne pas le secteur de la conservation de la biodiversité. Créé par le décret n° 2009/2272/PM du 18 décembre 2009, le parc national du Mont Cameroun, d'une superficie de 58 178 hectares, situé dans la région du Sud-Ouest, connaît des défis qui se sont amplifiés du fait de l'insécurité. « Les déplacements des populations à cause de la guerre font peser une menace sur le parc national du Mont Cameroun parce que ces déplacés coupent la forêt pour construire des habitations. Nous disons merci pour ce plan de gestion qui va aider à la renforcer la conservation de cet espace. Nos enfants et leurs descendances pourront aussi découvrir sa richesse. C'est un espace

où l'on trouve des éléphants, des panthères, des gorilles, etc. », a déclaré le Chef supérieur Bakwere de Buea, sa Majesté Esuka Endeley.

« Le parc a été créé pour la conservation des espèces animales et végétales et de leurs habitats, la protection des forêts de montagne, la contribution à l'amélioration du bien-être socio-économique des communautés locales et la promotion de sources potentielles de revenus grâce à l'écotourisme », a reconnu Joseph Nyongwe, le Secrétaire général du ministère des Forêts et de la Faune (Minfof), représentant du ministre Jules Doret Ndongo, empêché. Le Mont Cameroun, encore appelé « Char des dieux », d'une altitude de 4090 mètres, est situé au cœur de ce parc «Ce refuge du Pléistocène se caractérise par un remarquable gradient altitudinal de végétation, allant des forêts de plaine au niveau de la mer aux savanes et prairies sommitales, en passant par les forêts. Le parc national du Mont Cameroun se distingue par son exceptionnelle biodiversité et la richesse de son patrimoine culturel. À ce titre, il mérite une attention particulière et une gestion durable afin de préserver cet écosystème, à la fois d'une grande richesse écologique et d'une importance capitale », a indiqué le Secrétaire général du Minfof. Et celui-ci d'ajouter : « Le Cameroun abrite l'une des biodiversités les plus riches d'Afrique centrale, et le parc national du Mont Cameroun constitue l'un de ses plus précieux réservoirs de ressources naturelles. Ce massif exceptionnel est doté d'une biodiversité unique, de paysages spectaculaires et de ressources naturelles vitales, notamment des bassins versants et des espèces de plantes médicinales. Il représente également un corridor écologique stratégique, reliant les forêts côtières atlantiques aux écosystèmes montagnards d'Afrique centrale. En ce qui concerne la faune sauvage, la région abrite des éléphants, des chimpanzés et de nombreuses espèces d'oiseaux, dont plusieurs espèces endémiques. »

Des validations au niveau local

« Suite au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro de 1992, le Cameroun s'est engagé dans un processus ambitieux de gestion durable de ses ressources naturelles. À cet égard, il convient de rappeler que l'article 23 de la loi n° 2024/008 du 24 juillet 2024 stipule que « les forêts permanentes doivent couvrir au moins 30 % du territoire national et refléter la diversité biologique et écologique du pays ». Le Cameroun dispose d'un vaste réseau de conservation comprenant 22 parcs nationaux terrestres et marins, 6 sanctuaires de faune sauvage, 5 réserves fauniques, 3 jardins zoologiques, 26 zones de chasse gérées par les communautés et 46 zones de chasse », a rappelé Joseph Nyongwe.

La validation nationale du plan d'aménagement et de gestion du parc national du mont Cameroun a fait suite à des validations au niveau local, comme l'a indiqué Liliane Lionie Nadia Nhiomog, sous-directeur des aires protégées au Minfof.

"Le Gouvernement du Cameroun a toujours démontré son ferme engagement à associer toutes les parties prenantes à la gestion des ressources forestières et fauniques, comme en témoigne votre présence ici aujourd'hui. L'expérience a montré que la gestion de ces zones implique de concilier les objectifs de conservation de la biodiversité et les priorités de développement socio-

économique. Pour relever ce défi, un cadre de planification et de réglementation a été mis en place afin d'orienter et d'harmoniser les actions de toutes les parties prenantes opérant au sein des Aires Protégées", a indiqué le représentant du Minfop. "À cet égard, le paragraphe 2 de l'article 27 de la loi forestière relève que chaque forêt permanente est dotée, selon le cas, d'un plan de gestion ou d'un plan de gestion simplifié ». Selon lui, le plan de gestion constitue donc le principal outil guidant le Conservateur et les autres parties prenantes dans la réalisation des objectifs fixés. Le processus a bénéficié du soutien technique et financier du Programme de gestion durable des ressources naturelles de la région Sud-Ouest (PSMNR-SWR), avec le soutien financier de la coopération allemande.



Hamidou Traore (Burkina Faso) ; 2025 parmi les années les plus chaudes jamais enregistrées ; Afrique Durable, 20 janvier 2026.

Tag : OMM.

Pour accéder à l'article : <https://afridurable.net/2025-parmi-les-annees-les-plus-chaudes-jamais-enregistrees/>



La planète poursuit sa course vers des records de chaleur toujours plus alarmants. En dépit de la présence en 2025 d'un phénomène climatique naturel généralement associé à un léger refroidissement global, l'année figure parmi les trois plus chaudes jamais enregistrées à l'échelle mondiale.

Ces nouveaux constats scientifiques, publiés mercredi 14 janvier 2026, par l'Organisation météorologique mondiale (OMM), confirment une tendance désormais bien établie : une décennie entière de températures extrêmes, alimentée par l'accumulation continue des gaz à effet de serre dans l'atmosphère.

Selon l'agence onusienne, un épisode de type La Niña, connu pour atténuer temporairement le réchauffement planétaire, a bien été observé au début et à la fin de l'année. Mais son impact est resté largement insuffisant pour enrayer la dynamique du réchauffement d'origine humaine.

« L'année 2025 a commencé et s'est achevée sous l'influence d'un refroidissement lié à La Niña. Elle n'en demeure pas moins l'une des plus chaudes jamais enregistrées à l'échelle mondiale, en raison de l'accumulation persistante des gaz à effet de serre dans notre atmosphère », a souligné Celeste Saulo, secrétaire générale de l'OMM, dans un communiqué.

Un seuil de 1,5 °C dangereusement proche

Cette trajectoire thermique rapproche le monde du seuil critique de +1,5 °C par rapport à l'ère préindustrielle (1850-1900), fixé par l'accord de Paris comme limite à ne pas franchir afin d'éviter les impacts les plus dévastateurs du dérèglement climatique.

L'analyse de huit ensembles de données internationales réalisée par l'OMM indique que la température moyenne mondiale en 2025 a dépassé de 1,44 °C celle de la période préindustrielle. Deux bases de données classent l'année au deuxième rang des plus chaudes jamais observées, tandis que six autres la placent en troisième position.

Les années 2023, 2024 et 2025 composent désormais le trio le plus chaud jamais enregistré. Sur ces trois années, l'augmentation thermique moyenne atteint +1,48 °C par rapport à l'ère préindustrielle. Plus largement, les onze années comprises entre 2015 et 2025 sont les plus chaudes jamais recensées dans l'ensemble des séries de données disponibles.

La température moyenne mondiale en 2025 est estimée à 15,08 °C. « Les températures élevées sur les continents comme dans les océans ont favorisé la multiplication d'événements météorologiques extrêmes, vagues de chaleur, précipitations intenses, cyclones tropicaux plus violents, ce qui souligne l'urgence de renforcer les systèmes d'alerte précoce », a ajouté Mme Saulo.

Les océans, principaux réservoirs de la chaleur excédentaire

Le réchauffement climatique ne se limite pas à la surface terrestre. Les océans, véritables amortisseurs thermiques de la planète, ont eux aussi atteint des niveaux de chaleur sans précédent en 2025, selon une étude publiée dans la revue *Advances in Atmospheric Sciences*.

Environ 90 % de l'excès de chaleur généré par le réchauffement climatique est absorbé par l'océan, ce qui en fait un indicateur central de l'évolution du climat mondial.

Entre 2024 et 2025, la quantité de chaleur stockée dans les 2 000 premiers mètres de l'océan a augmenté d'environ 23 ± 8 zettajoules, d'après une étude dirigée par Lijing Cheng, de l'Académie chinoise des sciences, soit l'équivalent de près de 200 fois la production mondiale d'électricité de 2024.

À l'échelle régionale, près d'un tiers de la surface océanique mondiale a connu l'une des trois années les plus chaudes jamais observées depuis 1958, tandis que 57 % figure parmi les cinq plus chaudes. Les régions les plus affectées incluent l'Atlantique tropical et austral, la Méditerranée, le nord de l'océan Indien et l'ensemble des océans de l'hémisphère Sud, esquissant une carte quasi globale du réchauffement marin.

Afrique Durable

Hamidou Traore (Burkina Faso) ; L'intelligence artificielle peut-elle accélérer la transition climatique grâce au nucléaire ? Afrique Durable, 20 janvier 2026.

Tag : AIE, AIEA.

Pour accéder à l'article : <https://afridurable.net/lintelligence-artificielle-peut-elle-accelerer-la-transition-climatique-grace-au-nucleaire/>



Photo NOAA/OAR/Great Lakes Environmental Research Laboratory Une centrale nucléaire dans l'Etat du Michigan, aux Etats-Unis.

L'essor fulgurant de l'intelligence artificielle (IA) bouleverse les équilibres énergétiques mondiaux et pose une question centrale pour le climat : comment répondre à une explosion de la demande en électricité sans aggraver la crise climatique ? Pour de nombreux experts, l'énergie nucléaire apparaît désormais comme un levier incontournable d'une transition énergétique compatible avec les objectifs de neutralité carbone.

La consommation mondiale d'électricité augmente à un rythme inédit. D'ici 2035, elle devrait croître de plus de 10 000 térawattheures, soit l'équivalent de la consommation actuelle de l'ensemble des pays développés. Cette dynamique est largement alimentée par l'IA, dont le fonctionnement repose sur des centres de données extrêmement énergivores : un centre de taille moyenne consomme autant d'électricité qu'environ 100 000 foyers.

Selon l'Agence internationale de l'énergie (AIE), la demande énergétique des centres de données a bondi de plus de 75 % entre 2023 et 2024 et pourrait représenter plus de 20 % de la croissance de la demande électrique dans les économies développées d'ici 2030. Sans une

source d'énergie bas carbone fiable, cette tendance risque d'alourdir considérablement l'empreinte carbone du numérique.

Une pression environnementale croissante

Aux États-Unis, la consommation électrique liée à l'IA devrait, avant la fin de la décennie, dépasser celle cumulée de secteurs industriels très énergivores comme l'aluminium, l'acier, le ciment ou la chimie. Chaque requête, chaque calcul, chaque recommandation algorithmique a un coût énergétique, et donc climatique.

Face à cet enjeu, responsables politiques, entreprises technologiques et acteurs du nucléaire se sont réunis au siège de l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) à Vienne pour réfléchir à des solutions conciliant innovation numérique et protection du climat. L'objectif est clair : alimenter la révolution de l'IA avec une électricité propre, continue et décarbonée.

« Pour limiter le réchauffement climatique, nous avons besoin d'une énergie disponible 24h/24, sans émissions de CO₂ », explique Manuel Greisinger, spécialiste IA chez Google. « Les énergies renouvelables comme l'éolien et le solaire sont essentielles, mais leur intermittence ne suffit pas à couvrir seuls les besoins colossaux de l'IA. Le nucléaire devient alors un pilier central d'un mix énergétique bas carbone. »

Le nucléaire comme allié climatique de l'IA

Pour Rafael Grossi, directeur général de l'AIEA, l'énergie nucléaire possède des atouts environnementaux uniques : faibles émissions de gaz à effet de serre, production continue, forte densité énergétique, stabilité des réseaux et capacité à être déployée à grande échelle. Autant de critères indispensables pour soutenir une économie numérique tout en respectant les engagements climatiques.

Le secteur nucléaire connaît ainsi un regain d'optimisme. Soixante-et-onze réacteurs sont actuellement en construction dans le monde, en complément des 441 déjà en fonctionnement. Les grandes entreprises technologiques se sont engagées à soutenir l'objectif de tripler la capacité nucléaire mondiale d'ici 2050, afin de sécuriser une électricité décarbonée pour leurs infrastructures numériques.

Microsoft, par exemple, a signé un contrat de long terme ayant permis le redémarrage d'un réacteur à Three Mile Island, illustrant une volonté croissante de recycler des installations existantes plutôt que de recourir aux énergies fossiles.

Une dynamique mondiale portée par le climat

En Europe, où les centres de données se multiplient, des pays comme la France et le Royaume-Uni renforcent leurs programmes nucléaires, tandis que des États émergents comme la Pologne y voient un moyen de réduire leur dépendance au charbon. La Chine et la Russie investissent

simultanément dans l'IA et le nucléaire, cherchant à conjuguer souveraineté technologique et réduction des émissions.

Le Japon modernise ses infrastructures énergétiques et numériques, et les Émirats arabes unis misent sur le nucléaire pour devenir un pôle régional de l'IA tout en limitant leur empreinte carbone.

Les petits réacteurs modulaires : une option plus durable ?

Pour répondre rapidement aux besoins énergétiques tout en limitant l'impact environnemental, les petits réacteurs modulaires (SMR) suscitent un intérêt croissant. Leur emprise au sol réduite, leurs systèmes de sécurité renforcés et leur capacité à être installés à proximité des centres de données permettent de réduire les pertes d'énergie liées au transport et de soulager des réseaux électriques déjà sous tension.

Bien qu'encore en phase de développement, ces réacteurs pourraient jouer un rôle clé dans une transition énergétique sobre en carbone. Google a déjà conclu un accord pour s'approvisionner en électricité issue de SMR, une première mondiale, avec une mise en service envisagée autour de 2030.

Vers un système énergétique compatible avec les limites planétaires

Qu'il s'agisse de prolonger la durée de vie de centrales existantes, de développer de nouveaux réacteurs, d'explorer l'énergie solaire spatiale ou de déployer des petits réacteurs modulaires, toutes ces initiatives convergent vers un même objectif : fournir à l'IA une énergie abondante sans compromettre le climat.

À l'heure où le numérique façonne les sociétés futures, le défi n'est plus seulement technologique, mais écologique : construire un système énergétique capable de soutenir l'innovation tout en respectant les limites planétaires.

Afrique Durable

Hamidou Traore (Burkina Faso) ; La planète vit désormais « au-delà de ses moyens » en eau, alerte un rapport de l'ONU ; Afrique durable, 21 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://afridurable.net/la-planete-vit-desormais-au-dela-de-ses-moyens-en-eau-alerte-un-rapport-de-lonu/>



UNCCD/Mwangi Kirubi Des ossements d'éléphants gisent près d'un point d'eau asséché, dans le comté de Turkana, dans le nord du Kenya.

Prendre une douche, boire au robinet, arroser un champ. Dans une large partie du monde, ces gestes quotidiens reposent désormais sur une ressource qui ne se renouvelle plus : l'eau. Un nouveau rapport de l'ONU décrit ce basculement et affirme que la planète est entrée dans une « ère de faillite hydrique mondiale ».

Le diagnostic est brutal et revendiqué comme tel. « Ce n'est pas pour tuer l'espoir, mais pour encourager l'action », a expliqué mardi Kaveh Madani, le directeur de l'Institut universitaire des

Nations Unies pour l'eau, l'environnement et la santé, l'agence à l'origine de l'étude. « Nous devons reconnaître honnêtement l'échec d'aujourd'hui pour rendre possible le demain ».

Sortir du vocabulaire de la crise

Depuis des décennies, scientifiques et responsables politiques alertent sur une « crise mondiale de l'eau ». Un terme devenu, selon le rapport, trompeur. « Le mot "crise" suggère quelque chose de temporaire : un choc, une urgence, puis un retour à la normale. Or, dans de nombreux bassins, l'ancien normal a déjà disparu », a insisté M. Madani, qui était l'invité du point de presse quotidien de l'ONU, à New York.

Le rapport forge donc un concept nouveau : la faillite hydrique. Elle désigne un état post-crise durable, où l'usage et la pollution de l'eau ont dépassé les apports renouvelables, et où le capital naturel – nappes, zones humides, sols, rivières, glaciers – est endommagé de manière irréversible ou à un coût prohibitif.

Une planète qui a liquidé ses « économies »

À l'image d'un bilan comptable, l'humanité a non seulement consommé son « revenu hydrologique », mais aussi entamé ses « économies ». Plus de la moitié des grands lacs mondiaux ont décliné depuis les années 1990, 70 % des grands aquifères affichent une baisse de long terme, et 410 millions d'hectares de zones humides ont disparu depuis 1970, pour une perte annuelle estimée à 5 100 milliards de dollars de services écosystémiques.

« Dans de nombreux endroits, ces "économies" ne se reconstituent pas à l'échelle d'une vie humaine », a prévenu M. Madani. « Ce rapport n'est pas un avertissement sur un futur que nous pourrions encore éviter partout. C'est le diagnostic d'un monde où, dans beaucoup de bassins, le retour en arrière n'est plus possible ».



UNOCHA/Nitsebiho Asrat Une femme de la région d'Afar en Éthiopie porte une bouteille d'eau collectée dans sa ville.

Une faillite qui circule

La faillite hydrique n'est ni uniforme ni universelle. Elle se mesure bassin par bassin. Mais suffisamment de systèmes critiques ont basculé pour transformer le paysage du risque mondial, via les marchés alimentaires, les chaînes d'approvisionnement, les migrations ou les dépendances géopolitiques.

Près de trois quarts de l'humanité vivent dans des pays qualifié de « précaire » d'un point de vue hydrique, plus de 4 milliards de personnes subissent une pénurie sévère au moins un mois par an, et la moitié de la production alimentaire mondiale provient de régions où le stockage total de l'eau décline ou devient instable.

De la gestion de crise à la gestion de faillite

Face à cette réalité, le rapport appelle à abandonner la gestion de crise – faite de réponses d'urgence et de promesses intenables – au profit d'une gestion de faillite.

« En finance, la faillite n'est pas la fin de l'action. C'est le début d'un plan structuré : on arrête l'hémorragie, on protège les services essentiels, on restructure des droits devenus intenables », a résumé M. Madani. « En matière d'eau, la logique est la même ».

Cela implique, notamment, de dire la vérité sur les pertes irréversibles, de protéger ce qui reste du capital naturel, et de décorrélér la croissance économique de l'augmentation continue des prélèvements d'eau.

Une question de justice et de sécurité

Loin d'un débat technique, la faillite hydrique est aussi une question de justice sociale et de sécurité. Les coûts de la surexploitation pèsent d'abord sur les petits agriculteurs, les peuples autochtones et les populations urbaines pauvres, tandis que les bénéfices ont souvent été captés par les acteurs les plus puissants.

« Si nous continuons à traiter ces échecs comme des crises temporaires, nous approfondirons les dégâts écologiques et alimenterons les conflits sociaux », a averti le directeur de l'institut onusien.

Une fenêtre politique étroite

Les prochaines conférences de l'ONU sur l'eau, en 2026 et 2028, la fin de la Décennie de l'eau et l'échéance 2030 des objectifs de développement durable constituent, selon le rapport, une fenêtre critique pour « réinitialiser l'agenda mondial de l'eau ».

« Notre message n'est pas le désespoir, mais la clarté », a conclu Kaveh Madani. « Plus tôt nous regarderons le vrai bilan en face, plus nous aurons d'options. Plus nous attendrons, plus le déficit deviendra irréversible ».



Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; Sénégal : la technologie au service des agriculteurs ; Deutsche Presse-Agentur, 21 janvier 2026.

Tag : -.



Abdoul Moussa, concepteur de la première moto électrique « Made in Niger ». Crédit photo: Abdoul Moussa/Photo privée autorisée/dpa

Elle est fabriquée à partir de matériaux sélectionnés pour leur facilité de maintenance locale et leur adaptation au climat sahélien.

À 25 ans, le Nigérien Abdoul Magidou Moussa incarne l'un des visages émergents de l'innovation africaine grâce à la conception de la première moto électrique « Made in Niger », un véhicule léger pensé pour répondre aux réalités locales tout en visant le marché mondial. Son ambition est de proposer une mobilité propre et accessible, de réduire la dépendance aux importations, de favoriser l'industrialisation locale et de créer des emplois qualifiés pour les jeunes.

Équipée d'une batterie lui conférant une autonomie d'environ 50 km, pour une vitesse comprise entre 25 et 100 km/h, cette moto a été fabriquée à partir de matériaux sélectionnés pour leur robustesse, leur facilité de maintenance locale et leur adaptation au climat sahélien, selon son concepteur.

Concevoir en Afrique pour l'Afrique

« Ce projet a débuté en 2020 à partir d'une expérience personnelle : la fabrication d'une trottinette électrique artisanale qui me permettait de parcourir plus de 25 km par jour pour me rendre à mes études, tout en réduisant mes coûts de transport. Cette expérience m'a convaincu que la mobilité électrique est une nécessité pour l'Afrique », explique AbdoulMagidou Moussa dans un entretien accordé à la dpa.

« J'ai lancé ce projet par conviction. Je constatais une forte dépendance aux technologies importées, souvent coûteuses, inadaptées et peu durables. J'ai voulu prouver qu'il est possible de concevoir en Afrique, pour l'Afrique, avec une vision mondiale », ajoute-t-il.

Ingénieur en électromécanique des systèmes automatisés, le jeune Nigérien est aujourd'hui à la tête de MAJ-CREATIVITY, une entreprise nigérienne dédiée au développement de solutions durables, robustes et adaptées au contexte africain. Il a déjà franchi plusieurs étapes clés, notamment la conception et le développement de prototypes fonctionnels, ce qui lui a valu une reconnaissance médiatique nationale et internationale.

La consécration

Actuellement, Abdoul Magidou prépare une présentation-exposition au cours de laquelle il dévoilera plusieurs modèles de motos électriques, ainsi que des kits solaires de recharge autonome et des casques innovants. « Notre vision est de révolutionner la mobilité électrique en Afrique, puis à l'échelle mondiale, avec des produits différents, identitaires et durables », conclut-il.

L'entrepreneur a été sélectionné dans le classement Forbes Afrique 30 Under 30, qui distingue chaque année de jeunes talents africains pour leur impact et leur capacité d'innovation. Il a également été désigné Ambassadeur de l'innovation nigérienne par Forbes Afrique, une reconnaissance saluant son engagement dans la mobilité électrique et sa contribution au rayonnement technologique du Niger sur les scènes africaine et internationale.



Fousseni Togola (Mali) ; Mali : un projet de plus 3 milliards de F CFA pour renforcer la résilience hydrique à Kayes et Kati ; Sahel Tribune, 23 janvier 2026.

Tag : BAD.

Pour accéder à l'article : <https://saheltribune.com/mali-un-projet-de-plus-3-milliards-de-f-cfa-pour-renforcer-la-resilience-hydrique-a-kayes-et-kati/>



Face à la raréfaction des ressources hydriques et aux effets croissants du changement climatique, le Mali mise sur un ambitieux projet d'approvisionnement en eau et d'assainissement dans les régions de Kayes et Kati. Soutenu par la Banque africaine de développement, ce programme de plus de 3 milliards de F CFA incarne la volonté du gouvernement de conjuguer résilience climatique et justice sociale.

Le gouvernement malien et la Banque africaine de développement (BAD) unissent leurs efforts pour renforcer l'accès à l'eau potable dans les régions les plus exposées aux effets du changement climatique. Le ministre de l'Énergie et de l'Eau, Boubacar Mao Diané, a présidé, le jeudi 22 janvier, la 3^e session du comité de pilotage du Projet d'appui à l'approvisionnement en eau potable et à l'assainissement résilients au changement climatique et à la COVID-19 dans la région de Kayes et le cercle de Kati.

Ce programme, d'un montant total de 5,857 millions d'euros (soit un peu plus de 3,8 milliards de F CFA), est financé par la Facilité africaine de l'eau (FAE) de la BAD. Signé le 3 mai 2023, l'accord vise à améliorer durablement l'accès à l'eau et à l'assainissement tout en réduisant la vulnérabilité des communautés rurales face aux épisodes de sécheresse, aux chaleurs extrêmes et à la raréfaction des ressources hydriques.

L'objectif affiché est ambitieux : plus de 438 700 personnes dans les zones de Kayes et Kati devraient bénéficier d'un service d'eau amélioré, résilient et durablement géré.

Des retards inquiétants dans la mise en œuvre

Si la portée du projet est stratégique, son exécution accuse un sérieux retard. Depuis sa signature, la mise en œuvre a été freinée par des obstacles administratifs et techniques, entraînant une révision complète du contenu initial. Les taux de décaissement restent faibles : 9,91 % pour la BAD et 12,58 % pour l'État malien, alors que seules deux des 18 activités prévues ont été réalisées, trois autres étant en cours d'exécution.

Face à cette situation, le ministre Diané a appelé à une accélération urgente des travaux : « Des mesures urgentes doivent être prises pour accélérer la réalisation des activités en 2026, notamment l'obtention rapide des avis de non-objection, la signature des contrats et l'exécution effective des travaux. »

Le comité de pilotage, réuni à Bamako, doit passer en revue les recommandations précédentes, valider le rapport annuel du projet et adopter le Plan de travail et budget annuel (PTBA) 2026, afin de fixer les orientations stratégiques pour l'année à venir.

Eau, assainissement et climat : un défi structurel

Dans un contexte marqué par la pression démographique, l'urbanisation rapide et la multiplication des chocs climatiques, la gestion durable de l'eau demeure un enjeu vital pour le Mali. Les régions de Kayes et Kati figurent parmi les zones les plus touchées par la sécheresse et la baisse des nappes phréatiques.

Le projet s'inscrit ainsi dans une stratégie plus large de résilience climatique, combinant mobilisation des eaux souterraines, assainissement amélioré et renforcement des capacités locales pour une gestion communautaire des infrastructures.

Le ministre Diané a invité les acteurs du projet à une « analyse approfondie des documents » et à formuler des recommandations « pertinentes » permettant d'accélérer le rythme d'exécution et de lever les contraintes opérationnelles. « Nous devons parvenir à des résultats concrets qui apportent des réponses satisfaisantes aux préoccupations des populations », a-t-il insisté.

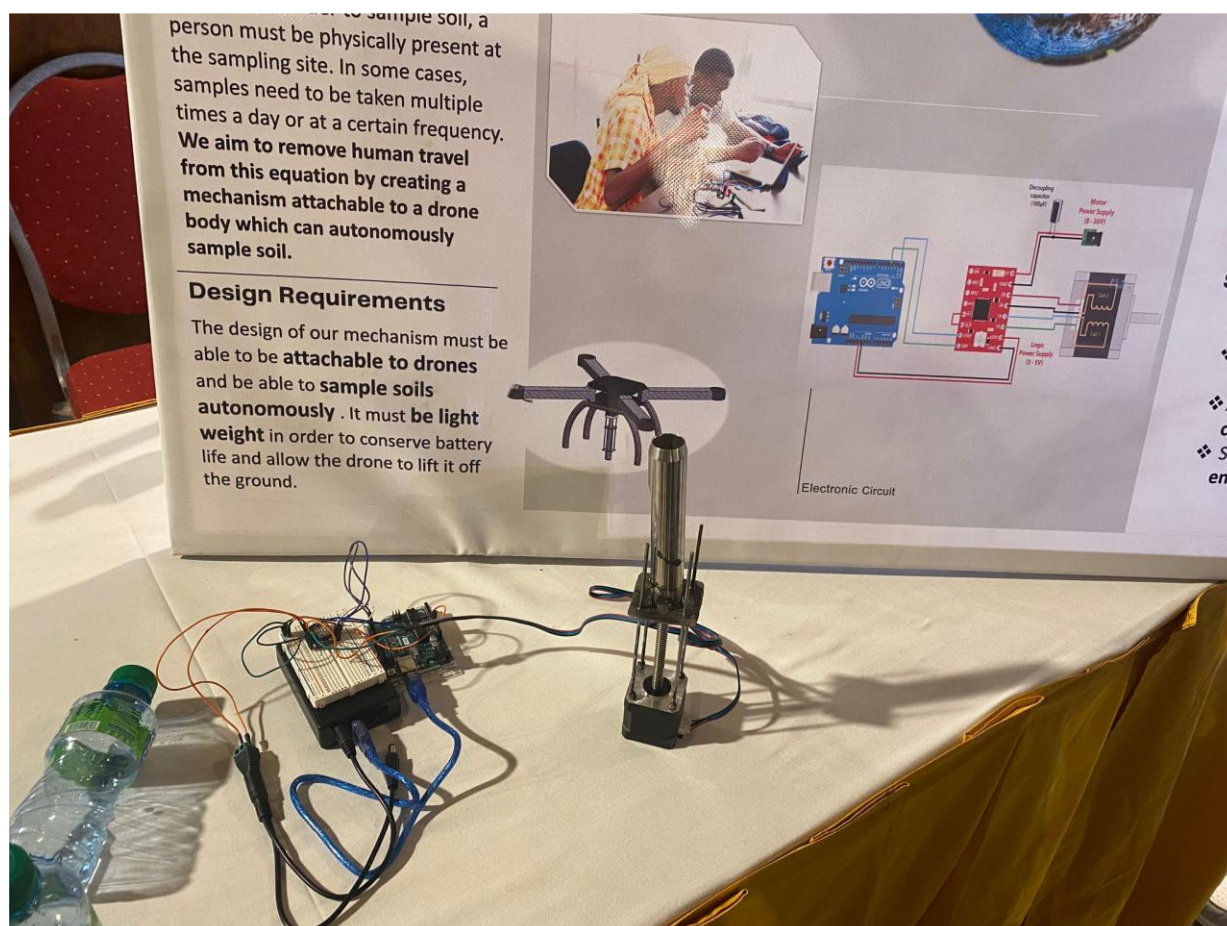
Le ministre a salué le partenariat constant entre le gouvernement malien, la BAD et la FAE, dont le soutien technique et financier reste déterminant dans la mise en œuvre des politiques nationales d'accès à l'eau et à l'assainissement.

Ce projet, malgré ses retards, illustre la volonté du Mali de placer la résilience climatique et la sécurité hydrique au cœur de ses priorités de développement.



Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; Sénégal : la technologie au service des agriculteurs ; Deutsche Presse-Agentur, 23 janvier 2026.

Tag : -.



La startup combine des données satellitaires, intelligence artificielle, spectrométrie laser et blockchain. Crédit photo: Yoro Diaw/Photo privée autorisée/dpa

Un Sénégalais a mis en place une solution innovante permettant de cartographier et d'analyser les sols avec précision et d'optimiser les rendements agricoles grâce à l'agriculture de précision.

Au Sénégal, Yoro Diaw ambitionne de faire de sa startup agritech un acteur clé de la transition agroécologique et numérique, en promouvant une agriculture résiliente, durable et inclusive, alignée sur les objectifs nationaux de souveraineté alimentaire et de développement durable.

En combinant données satellitaires, intelligence artificielle, spectrométrie laser et blockchain, la startup « Suqali Mbay Mi » a développé une plateforme numérique intégrée dédiée à la cartographie et à l'analyse fine des sols. Elle s'adresse en priorité aux petits et moyens agriculteurs, ainsi qu'aux coopératives et organisations paysannes, mais également aux pouvoirs publics, aux acteurs de la chaîne de valeur agricole et aux partenaires techniques et financiers.

Elle permet d'optimiser les rendements agricoles grâce à des pratiques de précision, d'assurer la traçabilité de la chaîne de valeur agricole et de fournir des données prédictives aussi bien aux agriculteurs qu'aux décideurs publics. L'objectif ultime est d'exploiter la donnée comme levier d'autonomisation des agriculteurs, d'amélioration de leurs moyens de subsistance et de contribution concrète à l'ambition nationale du Sénégal en matière de souveraineté alimentaire et de résilience agricole.

La startup prête pour un déploiement national

« Le projet a été lancé dans le but de combler le déficit de données fiables et de réduire le fossé entre innovations technologiques et adoption sur le terrain, en privilégiant des conseils pratiques fondés sur la donnée plutôt qu'une simple application numérique », explique Yoro Diaw dans un entretien accordé à la dpa.

« L'idée est d'augmenter les rendements agricoles de 20 à 30 pour cent et de réduire l'utilisation de l'eau et des intrants chimiques de 20 pour cent », ajoute-t-il. Selon lui, la startup se dit prête pour un déploiement national, sous réserve de la concrétisation d'un partenariat public-privé proposé à l'État du Sénégal, via le ministère de l'Agriculture.

Une phase pilote devrait, dans un premier temps, concerner 400 petits exploitants, afin d'affiner les modèles prédictifs en fonction des types de sols et des régions. À terme, « Suqali Mbay Mi » ambitionne de devenir un maillon stratégique entre la science de pointe et la réalité quotidienne des exploitations agricoles sénégalaises, en faisant de la donnée un levier d'autonomisation des agriculteurs et de renforcement durable de la souveraineté alimentaire du pays.



Adrienne Engono (Cameroun) ; Conservation des grands singes : l’approche communautaire, salubre ; Sciences Watch Infos, 26 janvier 2026.

Tag : UICN.

Pour accéder à l’article : <https://scienceswatchinfos.net/p/conservation-des-grands-singes-l-approche-communautaire-salubre>

Le primatologue Dr Ekwoge Abwe et Amy Bond de Gorilla Doctors, qui la préconisent, ont partagé leur expérience avec des membres du Réseau des journalistes scientifiques d’Afrique francophone le 24 janvier au cours d’un webinaire.



Dr Ekwoge Abwe travaille depuis 2004 sur les grands singes dans la forêt d’Ebo au Cameroun ; il a observé que des chimpanzés dans cet espace cassaient des noix avec des pierres comme des humains ; un caractère qui se retrouvait jusque-là seulement chez les grands singes de l’Afrique de l’Ouest, en Guinée et en Côte d’Ivoire, précisément. « L’Etat du Cameroun, même s’il n’a pas ratifié la convention sur les gorilles, soutient ce primatologue, prend des mesures pour protéger les grands singes à travers la création des aires protégées ; sauf que ces espaces n’abritent pas tous les primates. Beaucoup sont dans les forêts et subissent la destruction de leurs habitats

par des promoteurs des grands projets agroindustriels, miniers, infrastructurels ainsi que l'exploitation forestière anarchique ».

Prévu pour durer une heure, l'entretien en ligne entre le primatologue Dr Ekwoge Abwe et Amy Bond de Gorilla Doctors et des membres du Réseau des journalistes scientifiques d'Afrique francophone, et d'autres associations des hommes et femmes des médias, le 24 janvier, s'est achevé 40 minutes plus tard. Tant les aspects abordés sur la conservation des grands singes étaient intéressants. Selon le Dr Ekwoge Abwe, jusqu'en 2022, la communauté scientifique mondiale ne savait pas qu'il existait une population de grands singes à Ebo et c'est là-bas que l'on découvrait pour la première fois, avec le partage de connaissances de la communauté, ce sous-groupe qui cassait des noix avec des pierres. Pour lui, « Il faut travailler avec les populations riveraines qui connaissent mieux les problèmes des primates. Parfois on voit des villageois comme des ennemis ; or, ils ont des connaissances que les scientifiques n'ont pas. Ces villageois qui vivent avec les animaux depuis des années ont eu les moyens de les détruire mais, ils ne l'ont pas fait. On doit normalement voir comment on peut bien conserver en collaborant avec eux. Les destructeurs de la nature sont plutôt les investisseurs et les scientifiques, pas les villageois », a-t-il martelé. « Les gens pensent toujours que la conservation est un frein à leur bien-être. On n'a pas développé le potentiel en Afrique centrale, contrairement à l'Afrique australe où l'écotourisme rapporte des devises même aux riverains. Le Cameroun n'a pas ratifié le Gorilla Agreement (Accord sur les gorilles conclu en 2007 et mis en œuvre en 2008 NDLR) », a ajouté le Dr Ekwoge.

900 consultations médicales des gorilles, 260 interventions cliniques

Pour abonder dans le même sens, Amy Bond, responsable de la communication de Gorilla Doctors a montré le bien fondé de la conservation participative avec des exemples du partage des retombées issues de l'écotourisme dans des pays comme l'Ouganda. Cette organisation créée en 1986 pour assurer le suivi médical des gorilles de montagnes, particulièrement, compte déjà 900 consultations médicales des gorilles, 260 interventions cliniques et fait éviter des pièges 12 fois.

« A Ebo, les relations homme-faune s'harmonisent progressivement avec l'existence des clubs des amis des gorilles. Constitués des populations riveraines, ces clubs interviennent dans la surveillance (chaque mois, deux membres descendent sur le terrain pour vérifier s'il y a des pièges. Avec des caméras en cas d'indices de pièges, les agents du ministère des Forêts et de la Faune sont informés et ils descendent désactiver les pièges qui ont été tendus). Ils font de la sensibilisation. Grâce à ce travail, aucun gorille n'a été tué à Ebo depuis 2008, les champs des riverains sont à une distance importante des habitats des singes »

« A Ndom, après l'attaque des hommes par des chimpanzés, l'Etat voulait abattre les animaux mais grâce à un travail scientifique, il a été découvert qu'il y avait une pression sur l'habitat des singes à l'augmentation du prix du cacao. Nous pensons qu'il faut travailler avec les villageois pour avoir des informations utiles, limiter les espaces des plantations des riverains. Il faut

promouvoir l'écotourisme par des collectivités territoriales décentralisées pour leur épanouissement. Laisser les primates tranquilles avec nos activités. Les études d'impact environnemental et social permettent de déterminer la zone au-delà de laquelle une activité proche d'un habitat de primates ou de tout autre animal protégé ne doit pas s'installer. Normalement, lorsqu'un grand projet est financé par des banques soucieuses du développement durable, toute zone abritant des grands singes et d'autres animaux protégés est critique. La banque envoie le porteur de projet vers l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) pour des informations nécessaires. Malheureusement, beaucoup de projets sont financés par les groupes de promoteurs qui n'ont pas besoin de l'argent de la banque et tout se complique », déplore le primatologue.

Pluboard

Eric Ojo (Nigeria) ; AfDB empowers 13 million African farmers with climate-smart tech ; PluBoard, January 26, 2026.

Tag : AfDB, IPCC.

To access the article : <https://pluboard.com/2026/01/26/environment/climate-change/afdb-initiative-empowers-over-13-million-african-farmers-with-climate-smart-technologies/>



Technologies for African Agricultural Transformation (TAAT), a pivotal initiative of the African Development Bank (AfDB) Group has provided more than 13 million farmers in Africa with climate-smart technologies in less than ten years.

TAAT has also successfully carried out training in adaptation best practices, which has increased crop production by an estimated 25 million tons.

The initiative is deploying proven, high-impact technologies like drought-resistant and heat-tolerant seed varieties to farmers across the continent, improving production, creating jobs, and boosting incomes.

Notably, climate-smart technologies like heat-tolerant maize are helping Africa's farmers grow more food in more places impacted by climate change.

In Nigeria, TAAT provided 6,500 tons of improved seeds as well as training to farmers and partners, through the Bank's African Emergency Food Production Facility. These interventions enabled wheat cultivation to scale from 11,820 hectares in 2021 to nearly 400,000 hectares in 2025, with yields increasing nearly 30 percent in targeted regions.

In addition, the programme supported an increase in food production by facilitating the disbursement of over 29,600 metric tons of seed and more than 180,400 metric tons of fertilizers. This comprehensive programme benefitted 710,000 farmers, culminating in the production of over 2.1 million metric tons of food.

Sadly, Africa is on the frontline of global climate risk and there are concerns that if the continent does not adapt quickly to the impacts of climate change, its production of staple crops including wheat and maize is projected to shrink by 20 percent by 2050.

That's according to composite research provided by the Gates Foundation, the United Nations body The Intergovernmental Panel on Climate Change (IPCC), and Sesi Technologies. In addition to reducing the quantity of food available to eat, this will mean a reduction in agriculture, the sector that employs more than half of sub-Saharan Africa's workforce, and thus a threat to a main source of livelihood.

The AfDB strongly believes that widespread use of climate-smart agriculture can build the sector's resilience to climate change.

Climate-smart agricultural technologies like heat-tolerant seeds have enormous potential to bolster Africa's food production, strengthen climate resilience and boost farmer incomes. However, many people struggle to adopt these technologies because too little information is available about how they work and can be scaled up.

The Bank recently hosted an online Forum on Promoting Climate-Smart Agriculture for African Farmers' Resilience to Climate Change. With about 390 participants from 34 African as well as 10 non-regional countries, the Forum invited agriculture experts to discuss what works, lay the groundwork for agribusiness partnerships and promote climate-smart agriculture.

The online Forum brought the work of development institutions, research centers, as well as private and public sector players committed to African agriculture adapting to climate change.

Meanwhile, AfDB also has deployed more than 80 climate-smart technologies across the continent, including: drought-tolerant maize, heat-resistant wheat, climate-resilient rice, improved livestock breeds, water-saving irrigation kits, soil fertility boosters (such as natural phosphates) and agroforestry seed systems.

Millions of farmers using these technologies are unaware they have been provided through a Bank Group-led initiative because the technologies are adopted through local governments, farmer cooperatives, private companies, and national research systems.

Other key players in the sector

Farmer organisations and private companies are expanding the reach and impact of programmes that promote climate-smart technologies, such as improved seeds and fertilisers, among Africa's smallholder farmers. These initiatives combine input supply with advisory support, credit, and climate and weather information, often delivered through digital tools that support farmers preparedness.

Research conducted in Ethiopia suggests that farmers who belong to cooperatives are more likely to adopt climate-smart practices, including mulching, river diversion, and integrated pest management, with adoption patterns also influencing non-members.

Across Africa, private companies and telecom operators are scaling similar bundled input-and-information services. In West Africa, for example, Ignitia partners with telecoms such as MTN to deliver hyper-local, GPS-based weather forecasts via simple airtime subscriptions, enabling farmers to better time activities like fertiliser application and reduce losses.

Similarly, by combining various types of financing and offering credit guarantees, the Africa Fertilizer Financing Mechanism is reducing risks for lenders and keeps fertilizer and other inputs flowing to African smallholder farmers. Housed at the AfDB Group, AFFM has been implementing partial trade credit guarantee projects in eight African countries. O

One trade credit guarantee was leveraged 4.6 times, enabling the distribution of 145,772 metric tons of fertiliser benefiting 987,676 smallholder farmers between 2019 and 2025. Women represent 34.5 percent of beneficiaries. The Mechanism also facilitated training in good agricultural practices for more than 171,363 smallholder farmers.

Who says what

Western Region Farmers' Network leader Margaret Awinja says she's been conducting trainings and facilitating opportunities to access seeds, land, fertilizers and other climate-smart agriculture inputs to some 10,000 vulnerable Kenyan farmers.



Fousseni Togola (Mali) ; « Faillite hydrique mondiale » : La planète boit plus qu'elle ne peut produire ; Sahel Tribune, 26 janvier 2026.

Tag : UNU-INWEH.

Pour accéder à l'article : <https://saheltribune.com/faillite-hydrique-mondiale-la-planete-boit-plus-quelle-ne-peut-produire/>



La planète a franchi un seuil critique. Selon un rapport de l'ONU publié le 20 janvier, l'humanité consomme désormais plus d'eau que ce que la nature peut renouveler. Une « faillite hydrique mondiale » qui menace l'agriculture, la stabilité sociale et les équilibres géopolitiques.

Boire au robinet, prendre une douche, irriguer un champ : dans une grande partie du monde, ces gestes quotidiens reposent désormais sur une ressource qui ne se renouvelle plus. La planète est entrée dans une « ère de faillite hydrique mondiale », affirme un rapport rendu public mardi 20 janvier par l'Institut universitaire des Nations unies pour l'eau, l'environnement et la santé (UNU-INWEH).

« Ce n'est pas pour tuer l'espoir, mais pour encourager l'action », a déclaré Kaveh Madani, directeur de l'institut, lors d'un point de presse à l'ONU, à New York. « Nous devons reconnaître honnêtement l'échec d'aujourd'hui pour rendre possible le demain. »

Depuis plusieurs décennies, scientifiques et responsables politiques alertent sur une « crise mondiale de l'eau ». Un terme désormais jugé inadapté par les auteurs du rapport. « Le mot crise suggère un phénomène temporaire, un choc suivi d'un retour à la normale. Or, dans de nombreux bassins, l'ancien normal a déjà disparu », souligne M. Madani.

Un capital naturel entamé

Le rapport introduit la notion de « faillite hydrique », définie comme un état durable dans lequel l'usage et la pollution de l'eau dépassent les apports renouvelables, tandis que le capital naturel – nappes phréatiques, rivières, glaciers, sols et zones humides – est dégradé de façon irréversible ou à un coût prohibitif.

À l'image d'un bilan comptable, l'humanité n'a pas seulement consommé son « revenu hydrologique », mais a commencé à entamer ses « économies ». Plus de la moitié des grands lacs mondiaux ont vu leur niveau baisser depuis les années 1990, 70 % des grands aquifères présentent une diminution de long terme, et 410 millions d'hectares de zones humides ont disparu depuis 1970. La perte annuelle de services écosystémiques est estimée à 5 100 milliards de dollars.

« Dans de nombreux endroits, ces économies ne se reconstituent pas à l'échelle d'une vie humaine », avertit M. Madani. « Ce rapport n'est pas un avertissement sur un futur que nous pourrions encore éviter partout. C'est le diagnostic d'un monde où, dans beaucoup de bassins, le retour en arrière n'est plus possible. », déplore-t-il.

Passer d'une logique de crise à une logique de faillite

La faillite hydrique n'est ni uniforme ni universelle. Elle se mesure bassin par bassin. Mais suffisamment de systèmes critiques ont basculé pour transformer le paysage du risque mondial, à travers les marchés alimentaires, les chaînes d'approvisionnement, les migrations et les dépendances géopolitiques.

Près de trois quarts de l'humanité vivent dans des pays considérés comme « hydriquement précaires ». Plus de 4 milliards de personnes connaissent une pénurie sévère au moins un mois par an, et la moitié de la production alimentaire mondiale provient de régions où les stocks d'eau diminuent ou deviennent instables.

Face à ce constat, le rapport appelle à abandonner la gestion par l'urgence – fondée sur des réponses ponctuelles et des promesses irréalistes – au profit d'une « gestion de faillite ».

« En finance, la faillite n'est pas la fin de l'action. C'est le début d'un plan structuré : on arrête l'hémorragie, on protège les services essentiels, on restructure des droits devenus intenable », explique Kaveh Madani. « En matière d'eau, la logique est la même. »

Cela implique notamment de reconnaître les pertes irréversibles, de protéger ce qui subsiste du capital naturel et de découpler la croissance économique de l'augmentation continue des prélèvements d'eau.

Enjeu social et politique

La faillite hydrique est aussi un enjeu de justice sociale et de sécurité. Les coûts de la surexploitation pèsent en priorité sur les petits agriculteurs, les peuples autochtones et les

populations urbaines pauvres, tandis que les bénéfices ont souvent été captés par les acteurs les plus puissants.

« Si nous continuons à traiter ces échecs comme des crises temporaires, nous approfondirons les dégâts écologiques et alimenterons les conflits sociaux », avertit le directeur de l'institut.

Les prochaines conférences des Nations unies sur l'eau, prévues en 2026 et 2028, la fin de la Décennie de l'eau et l'échéance 2030 des objectifs de développement durable constituent, selon le rapport, une fenêtre critique pour « réinitialiser l'agenda mondial de l'eau ».

« Notre message n'est pas le désespoir, mais la clarté, conclut Kaveh Madani. Plus tôt nous regarderons le vrai bilan en face, plus nous aurons d'options. Plus nous attendrons, plus le déficit deviendra irréversible. »



Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; RDC : une poubelle intelligente pour lutter contre l'insalubrité ; Deutsche Presse-Agentur, 26 janvier 2026.

Tag : -.



Solange Nteranya, fondatrice de « Yangu Startup ». Crédit photo: Solange Nteranya/Photo privée autorisée/dpa

Alimentée à l'énergie solaire, elle permet le tri à la source entre déchets biodégradables et non biodégradables, facilitant le recyclage et la valorisation des matières récupérées.

À Bukavu, ville riveraine du lac Kivu, dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC), confrontée à une pression croissante liée aux déchets urbains, une innovation locale ambitieuse de transformer durablement le paysage environnemental. Il s'agit de «Usafi-Bk », une poubelle intelligente, autonome et connectée, conçue par la jeune pousse «Yangu Startup », avec pour objectif d'apporter une réponse technologique et sociale à l'insalubrité urbaine.

Alimentée à l'énergie solaire, elle a été développée pour optimiser la gestion des déchets en milieu urbain. Dotée de capteurs infrarouges, elle s'ouvre automatiquement lorsqu'un usager s'en approche, limitant ainsi les contacts physiques. Son système à deux compartiments permet le tri à la source entre déchets biodégradables et non biodégradables, facilitant le recyclage et la valorisation des matières récupérées.

L'innovation va encore plus loin. Grâce à une messagerie vocale intégrée, « Usafi-Bk » guide les utilisateurs dans le geste de tri tout en les sensibilisant à l'importance d'une gestion responsable des déchets. Connectée à une plateforme en ligne, la poubelle est localisable en temps réel.

Des alertes automatiques envoyées aux agents de collecte dès que la poubelle est pleine

Une application mobile permet par ailleurs d'envoyer des alertes automatiques aux agents de collecte dès que la poubelle est pleine, optimisant ainsi les tournées, réduisant les coûts logistiques et limitant l'accumulation d'ordures dans l'espace public. Au-delà de sa dimension technologique, la poubelle apporte des solutions concrètes et intégrées aux défis environnementaux de Bukavu. Elle contribue à sensibiliser les citoyens à la gestion responsable des déchets, facilite le tri dès la source, améliore l'organisation de la collecte et lutte contre l'insalubrité dans les espaces publics.

Le dispositif participe également à l'amélioration de la santé publique, en réduisant les risques de maladies liés à l'accumulation des ordures. « La ville de Bukavu produit chaque jour près de 900 tonnes de déchets, alors que le système de gestion actuel reste largement insuffisant. L'absence de tri, la prolifération des dépotoirs sauvages, l'obstruction des canalisations, les inondations récurrentes et la pollution des rivières menacent à la fois les écosystèmes et la santé des populations », explique Solange Nshobole Nteranya, coordinatrice des projets chez Yangu Startup, dans un entretien accordé à la dpa.

La gestion durable des déchets pourrait générer d'importantes opportunités économiques

« Pendant que les déchets s'accumulent, la jeunesse fait face au chômage, alors même que la gestion durable des déchets pourrait générer d'importantes opportunités économiques », souligne cette ingénieure civile de 24 ans.

Lancé en partenariat avec le Fab Lab Éco-Déchet de l'Université Évangélique d'Afrique, le projet Usafi-Bk est actuellement en phase de développement avancée, avec un prototype de deuxième

génération qui sera prochainement testé en milieu urbain afin d'évaluer son acceptation et son usage par la communauté. Aujourd'hui, le projet ambitionne un positionnement stratégique de l'innovation comme solution écologique de référence, sa commercialisation locale dans les quartiers pilotes de Bukavu ainsi que dans les institutions publiques et privées, et la mobilisation de partenaires pour un déploiement à grande échelle.

« Usafi-Bk n'est pas seulement une poubelle, c'est une vision pour une ville propre, intelligente et inclusive », affirme Solange Nshobole Nteranya. À terme, l'objectif est de faire de cette innovation un outil de transformation urbaine, non seulement pour Bukavu, mais pour l'ensemble du bassin du Congo, en combinant technologie, pédagogie et leadership féminin, conclut-elle.



Nadia Fourti (Tunisie) ; Après les récents changements météorologiques, la mer rejette des déchets plastiques datant de plus de 30 ans ; Mosaïque FM, 26 janvier 2026.

Tag : -.

Pour écouter l'émission : <https://www.facebook.com/share/v/1EDLF5J6sb/>



Nadia Fourti (Tunisie) ; Un message de la mer... » Vos déchets vous appartiennent ! Mosaïque FM, 26 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article :

<https://www.mosaïquefm.net/ar/%D8%AA%D9%88%D9%86%D8%B3-%D9%88%D8%B7%D9%86%D9%8A%D8%A9/1497216/%D8%B1%D8%B3%D8%A7%D9%84%D8%A9-%D9%85%D9%86-%D8%A7%D9%84%D8%A8%D8%AD%D8%B1-%D9%86%D9%81%D8%A7%D9%8A%D8%A7%D8%AA%D9%83%D9%85-%D8%AA%D8%B9%D9%88%D8%AF-%D8%A5%D9%84%D9%8A%D9%83%D9%85>

ذاكرة البحر المريرة.. عندما يتحول البلاستيك إلى أرشيف لطفولتنا!



نداول رواد التواصل الاجتماعي مؤخرا صدمة لنفايات بلاستيكية قذفها البحر على الشواطئ بعد التقلبات الجوية التي شهدتها بلادنا الأسبوع الماضي.. منتجات وغلب ذات ألوان باهتة وشعارات تجارية اندثرت من الأسواق منذ الثمانينيات والتسعينيات، إلا أنها ظهرت اليوم على الشواطئ بهياكل صلبة لم تنل منها عقود من الملوحة والضغط.

مخلفات بلاستيكية بدت وكأنها كبسولات زمنية خرجت من قاع النسيان، وللوهلة الأولى، قد يتسم البعض لرؤية علامة تجارية انقرضت منذ 30 عاما.. الكل استحضر ذكريات الطفولة البعيدة، حتى تحولت هذه الصور إلى لحظة "نوستالجيا" وحين طفولي، لكن خلف هذه المتعة البصرية تكمن حقيقة مفزعة تفيد بأن الأمر ليس مجرد ذكرى عابرة، بل هو دليل مادي على أن البلاستيك "كائن لا يموت".

//

بضاعتنا زُدت إلينا ..

//

وفي هذا الصدد، علق الخبير في البيولوجيا البحرية ياسين رمزي الصغير، رئيس جمعية "TunSea"، خلال مداخلة في برنامج "أحلى صباح" اليوم الاثنين 26 جانفي 2026، بأن هذه الحادثة تمثل رسالة مؤلمة من المحيط. وأكد على الخطورة البالغة لهذه النفايات وتأثيرها المدمر على النظم البيئية البحرية.

فالمتعة البصرية العابرة التي يثيرها ذلك الحنين سرعان ما تخبو أمام الحقيقة العلمية المروعة وهو أن البلاستيك لا يتحلل بيولوجيا بل يتفتت إلى جسيمات دقيقة تبقى قرونا والعتور على عبوة من حقبة زمنية سحيقة هو دليل مادي صارخ على ذلك.

//

البحر لا ينسى...

//

هذا الاكتشاف يؤكد أن البحر لا ينسى، وهو بمثابة أرشيف شاسع وقاتل، يختزن مخلفاتنا في أعماقه ليعيدها إلينا لاحقا ك"نفايات عابرة للزمن"، حاملة معها أسرار إفريقيا.

لذا، فإن عودة هذه الشواهد البلاستيكية اليوم ليست مجرد ظاهرة غريبة، بل هي رسالة صريحة وطارئة من الطبيعة وتذكر بثمان الاستهلاك السريع وفاتوره البيئية طويلة الأمد.. فكل قطعة بلاستيكية استخدمها الإنسان لدقائق في الطفولة لا تزال موجودة في مكان ما على هذا الكوكب، تهدد الكائنات البحرية وتُسمم السلسلة الغذائية التي تقع في قمتها.

رؤية مخلفات عمرها 30 عاما يجب أن تكون جرس إنذار لا مناسبة للحنين فحسب، فهي دعوة ملحة لإعادة التفكير الجذري في علاقتنا مع مادة البلاستيك، ولتبنى أنماط استهلاك وإنتاج أكثر استدامة حتى لا يضطر أبناؤنا وأحفادنا في المستقبل إلى البحث عن ذكريات طفولتهم بين أكوام النفايات الخالدة التي خلفناها وراءنا.

*غادة

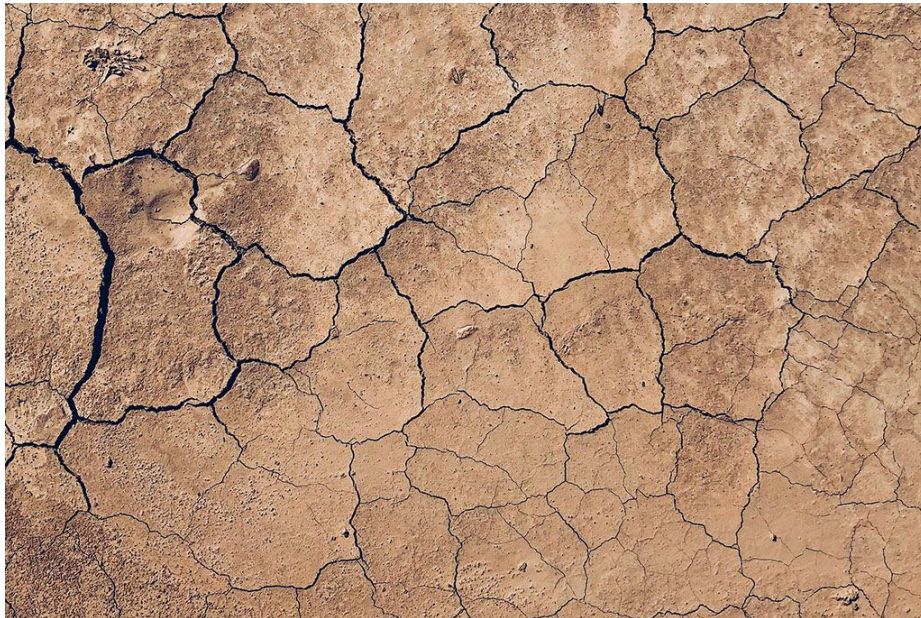
الكلمات المفتاحية: تقلبات جوية | البحر المتوسط | نفايات بلاستيكية



Hamidou Traore (Burkina Faso) ; L'IA a consommé autant d'eau que l'industrie mondiale de l'eau embouteillée en 2025 ; Afrique Durable, 27 janvier 2026.

Tag : AIE.

Pour accéder à l'article : <https://afridurable.net/lia-a-consomme-autant-deau-que-lindustrie-mondiale-de-leau-embouteillee-en-2025/>



Une nouvelle évaluation globale de l'empreinte hydrique de l'intelligence artificielle (IA) révèle que les systèmes d'IA pourraient avoir utilisé, en 2025, entre 312,5 et 764,6 milliards de litres d'eau, un volume comparable au total mondial de l'eau consommée par l'industrie de l'eau embouteillée en une année.

Cette estimation, rendue publique par des chercheurs spécialisés dans l'impact environnemental des technologies numériques, met en lumière un aspect méconnu mais majeur du boom de l'IA : l'ampleur de sa consommation d'eau via les centres de données et la production d'électricité qui les alimente.

Une soif hydrique difficile à mesurer

Contrairement aux statistiques énergétiques plus communes, la consommation d'eau liée à l'IA est complexe à quantifier. Elle comprend :

- l'eau utilisée directement pour le refroidissement des serveurs dans les data centers ;

- l'eau indirecte consommée lors de la production d'électricité qui alimente ces installations.

Ces deux dimensions cumulées expliquent la large fourchette d'estimations (312,5 à 764,6 milliards de litres), car la transparence des géants du numérique sur ces données reste limitée, forçant les chercheurs à utiliser des méthodes d'estimation indirectes.

Un impact comparable à de grandes industries

Pour avoir une idée de l'ampleur de ce volume, il faut noter que 312,5 à 764,6 milliards de litres représentent l'équivalent de la consommation annuelle d'eau de l'industrie mondiale de l'eau embouteillée.

Les auteurs de l'étude soulignent que l'essor rapide de l'IA, avec des modèles de plus en plus puissants et un usage mondial croissant, accentue la pression sur les ressources hydriques déjà fragiles dans de nombreuses régions.

Des défis écologiques à l'ère de l'IA

Derrière les promesses technologiques et la croissance économique associée à l'IA se profile une réalité environnementale plus dure qu'on ne l'imagine. Les centres de données, qui assurent l'entraînement et l'inférence des modèles d'IA, sont des infrastructures énergivores qui nécessitent une puissante capacité de refroidissement, souvent assurée grâce à des systèmes impliquant de l'eau.

En parallèle, la demande en électricité des centres de données est aussi en forte hausse ; selon l'Agence internationale de l'énergie (AIE), la consommation électrique des centres de données pourrait plus que doubler d'ici 2030, créant une pression supplémentaire sur les ressources énergétiques et hydriques.

Appels à davantage de transparence et des stratégies durables

Face à ces enjeux, experts et organisations appellent à une meilleure transparence des entreprises technologiques quant à leur consommation d'eau et d'énergie. Ils préconisent également :

- L'adoption de technologies de refroidissement plus sobres en eau ;
- L'intégration de sources d'énergie renouvelables ;
- Des politiques publiques incitant à réduire l'empreinte environnementale de l'IA.

Ces recommandations interviennent dans un contexte où la rareté de l'eau devient une crise mondiale, affectant l'agriculture, les populations locales et les écosystèmes.

Un tournant pour une IA durable

Alors que l'IA continue de s'étendre dans tous les secteurs de l'économie, la question de son impact matériel, notamment hydrique, rejoint celle bien plus discutée de son empreinte carbone. Par exemple, certaines analyses estiment que l'empreinte carbone de l'IA en 2025 pourrait rivaliser avec celle d'une grande métropole comme New York.

Ces constats soulignent l'importance d'une approche équilibrée : valoriser les innovations de l'IA tout en garantissant la durabilité des ressources naturelles. Le débat se poursuit entre responsables politiques, industriels et chercheurs pour trouver des solutions à cette nouvelle soif numérique.

Afrique Durable

Hamidou Traore (Burkina Faso) ; Pour chaque dollar investi pour protéger la nature, 30 dollars sont dépensés pour la détruire ; Afrique Durable, 27 janvier 2026.

Tag : PNUE.

Pour accéder à l'article : <https://afridurable.net/pour-chaque-dollar-investi-pour-proteger-la-nature-30-dollars-sont-depenses-pour-la-detruire/>



© PNUD/Ab Rashid Une femme recueille de l'eau dans le district de Satkhira, touché par la sécheresse, dans l'ouest du Bangladesh.

La planète ne manque pas d'argent pour se protéger. Elle manque de cohérence. Alors que des milliards de dollars sont mobilisés chaque année pour préserver les écosystèmes, des milliers de milliards continuent d'alimenter des activités qui les ravagent.

C'est le constat sans appel dressé par le rapport État du financement de la nature 2026, publié par le Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE). Son chiffre phare résume l'ampleur du déséquilibre : pour chaque dollar investi dans la protection de la nature, trente dollars servent à la détruire.

Face à cette contradiction, les Nations Unies appellent à une réforme financière de grande ampleur. Objectif : réorienter les flux financiers mondiaux vers un modèle compatible avec la préservation du vivant et le bien-être des populations.

L'argent, nerf de la crise écologique

« Suivre la trace de l'argent permet de mesurer l'ampleur du défi », alerte Inger Andersen, directrice exécutive du PNUE. Selon elle, les investissements favorables à la nature progressent trop lentement, tandis que les financements et subventions néfastes pour l'environnement continuent de croître « à un rythme effréné ».

Les secteurs les plus problématiques sont clairement identifiés :

- les services publics (eau, électricité),
- l'industrie, l'énergie et l'extraction de matières premières,
- mais aussi les domaines largement subventionnés comme les combustibles fossiles, l'agriculture intensive, les transports, l'eau et la construction.

« Nous avons le choix : investir dans la destruction de la nature ou dans sa restauration. Il n'existe pas de voie médiane », tranche Inger Andersen.



© IOM/Ovais Ahmed À Buner, dans le nord du Pakistan, des crues soudaines ont transformé les cours d'eau de montagne en champs de rochers.

Un tournant encore possible

Au-delà du diagnostic, le rapport esquisse une trajectoire de sortie de crise. Les experts plaident pour un « tournant majeur en faveur de la nature », fondé sur des solutions à la fois écologiques et économiquement viables.

Parmi les pistes mises en avant :

- la végétalisation des villes pour réduire les îlots de chaleur et améliorer la santé des habitants ;
- l'intégration systématique de la nature dans les infrastructures routières et énergétiques ;
- le développement de matériaux de construction à émissions négatives.

Le PNUE propose également une feuille de route claire : supprimer progressivement les subventions nocives, réduire les investissements destructeurs et accélérer le déploiement de financements « positifs pour la nature ».

Les chiffres clés

- 7 300 milliards de dollars ont été investis en 2023 dans des activités nuisibles à la nature.
- 220 milliards de dollars seulement ont été consacrés aux solutions fondées sur la nature, majoritairement via des fonds publics.

Des signaux encourageants émergent toutefois :

- +11 % de dépenses pour la biodiversité entre 2022 et 2023 ;
- +22 % de financement public international pour les solutions fondées sur la nature en 2023 par rapport à 2022 ;
- +55 % par rapport à 2015.

Le message est clair : l'argent existe. Reste à décider s'il doit continuer à financer l'effondrement du vivant, ou sa reconstruction.

Beatrice Philemon (Tanzanie); Initiative seeks to attract pupils to science subjects ; The Guardian, 28 January 2026.

Tag : -.

Initiative seeks to attract pupils to science subjects

By Correspondent Beatrice Philemon

PUPILS in both primary and secondary schools across Tanzania Mainland and Zanzibar will now have the opportunity to study science-related subjects through school clubs.

Hamisi Sungura, public relations officer for the Architects and Quantity Surveyors Registration Board (AQRB), said yesterday that the board has introduced a new strategy to attract pupils to science subjects, aiming to ensure Tanzania produces enough highly qualified architects, quantity surveyors, interior designers, and landscape architects.

Under the strategy, the board will visit schools to establish clubs that will educate pupils on the benefits of pursuing careers in architecture, quantity surveying, and other science-related disciplines.

Sungura made the remarks while presenting gifts to pupils who participated in an essay-writing competition organised by AQRB.

"To produce highly qualified experts in these fields, the board has a responsibility to encourage school pupils to become familiar with these professions and consider studying them," he said.

The board will ensure that qualified professionals are brought in to educate pupils through the school clubs.

According to Sungura, the competition was designed to give high school students insight into the architecture and quantity surveying professions and to allow them to express their ideas through essay writing.

I know you are capable. You can study these subjects and go on to become architects, quantity surveyors, interior designers, landscape architects, or pursue other related professions

In 2024/2025, more than 300 primary and secondary schools across Tanzania Mainland participated in the competition.

"We will no longer rely solely on essay competitions. Instead, we will establish school clubs to inspire pupils to develop a lasting interest in studying architecture, quantity surveying, and other science-related disciplines," he said.

Hallima Mrisho, an architect, added that pupils aiming to become architects or quantity surveyors must take science subjects seriously. She highlighted the key subjects as Mathematics, Physics, Chemistry, Biology and Geography.

She encouraged girls nationwide not to be afraid to study these subjects. "I know you are capable. You can study these subjects and go on to become architects, quantity surveyors, interior designers, landscape architects, or pursue other related professions," she said.

She urged all pupils to study science subjects and later join higher learning institutions to train in architecture and quantity surveying—professions that directly support the construction sector and offer good opportunities for self-employment.

Bundala Robert, AQRB director of research and training, revealed that by 30 August 2025, the board had registered 1,708 professionals and 489 companies across various construction fields.

Eight categories of professionals are currently recognised: architecture, quantity surveying, landscape architecture, architectural technology, interior design, construction management, building surveying, and project management.



Boris Ngounou (Cameroun) ; Bois camerounais : enquête sur les routes invisibles d'un pillage à ciel ouvert ; Environnementales, 29 janvier 2026.

Tag : OIBT.

Pour écouter l'émission : <https://www.youtube.com/watch?v=b4lZ2XwcFw8>



Des centaines de milliards de francs CFA échappent aux registres officiels pendant que les forêts camerounaises se vident. Dans ce premier numéro de la saison 2026, Environnementales remonte la filière du bois illégal, du cœur des forêts jusqu'au port de Douala, porte d'entrée d'un trafic massif vers l'Asie.



Fousseni Togola (Mali) ; Conflits armés : quand l’eau devient une arme de guerre, alerte le CICR depuis Dakar ; Sahel Tribune, 29 janvier 2026.

Tag : CICR.

Pour accéder à l’article : <https://saheltribune.com/conflits-armes-quand-leau-devient-une-arme-de-guerre-alerte-le-cicr-depuis-dakar/>



L'accès à l'eau, illustration CICR.

À l’approche de la Conférence des Nations unies sur l’eau prévue en 2026, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a lancé, depuis Dakar, un avertissement solennel : l’eau est devenue un instrument de guerre à part entière. Dans de nombreux conflits contemporains, la destruction ou la restriction volontaire de l’accès aux ressources hydriques frappe en priorité les civils, aggravant les crises humanitaires et compromettant durablement la stabilité des régions touchées.

Selon les chiffres présentés par l’organisation humanitaire, près de 180 millions de personnes vivant dans des contextes de conflit ont vu leurs ressources en eau détruites, détournées ou contrôlées par des acteurs armés. Les attaques contre les infrastructures hydrauliques, les coupures ciblées et l’utilisation de l’eau comme outil de siège se multiplient, en violation directe du droit international humanitaire (DIH), explique le CICR.

Une urgence humanitaire mondiale

Les conséquences sont déjà mesurables. En 2024, 176,6 millions de personnes avaient besoin d’une assistance urgente en matière d’eau et d’assainissement. Pourtant, seules 48 millions ont effectivement bénéficié d’un accès minimal aux services essentiels. Ce déficit massif accroît les risques sanitaires, favorise la propagation de maladies hydriques et alimente l’insécurité alimentaire ainsi que les déplacements forcés de populations.

Pour le CICR, la crise de l'eau ne peut plus être considérée uniquement comme un problème environnemental ou de développement. Elle constitue désormais une crise humanitaire et sécuritaire à part entière.

Le Sahel, épicentre d'une crise croisée

En Afrique de l'Ouest, et particulièrement dans le Sahel, la situation est aggravée par la combinaison de plusieurs facteurs : conflits armés persistants, sécheresses répétées et déplacements massifs de populations. Cette convergence de crises exerce une pression extrême sur des ressources déjà rares et fragilise la cohésion sociale.

« Privés d'eau, les civils sont pris dans un cercle vicieux où la survie quotidienne devient un combat », explique Natalia Blanco Guiard, conseillère à l'unité Eau et Habitat du CICR. « Briser ce cycle nécessite une réponse humanitaire robuste et un engagement politique sans faille. », estime-t-elle.

Les tensions autour des points d'eau deviennent dans certaines zones des facteurs de conflits communautaires, transformant une ressource vitale en enjeu stratégique local.

Action humanitaire et dialogue avec les belligérants

La réunion de haut niveau organisée à Dakar, co-présidée par le Sénégal et les Émirats arabes unis, se veut une étape préparatoire décisive avant la Conférence des Nations unies sur l'eau de 2026. Fort de son rôle joué lors du Forum mondial de l'eau en 2022, le Sénégal cherche à imposer la question de la protection de l'eau en situation de conflit comme priorité internationale.

Pour le CICR, cette séquence diplomatique doit permettre de replacer le droit international humanitaire au cœur des discussions sur la gouvernance mondiale de l'eau.

Sur le terrain, l'organisation affirme qu'une action reste possible, même dans les contextes les plus instables. Son unité Eau et Habitat réhabilite des infrastructures hydrauliques, assure des distributions d'urgence et mène un dialogue confidentiel avec les porteurs d'armes afin de rappeler leurs obligations envers les populations civiles.

Cette démarche s'inscrit dans le cadre de l'Initiative mondiale du CICR pour le renforcement du respect du droit international humanitaire, qui vise à réduire l'écart entre les normes juridiques et la réalité des conflits.

« Utiliser l'eau comme arme est interdit par le DIH. Notre objectif est que ces règles se traduisent par des actions concrètes sur le terrain », souligne Jean-Nicolas Marti, chef de la délégation régionale du CICR à Dakar.

Trois priorités pour la communauté internationale

À l'issue de la rencontre de Dakar, le CICR appelle les États et les organisations internationales à prendre trois engagements majeurs :

- Reconnaître officiellement les conflits armés comme un obstacle majeur à l'Objectif de développement durable n°6 (accès universel à l'eau).
- Mettre en place des financements innovants et pluriannuels spécifiquement adaptés aux zones de conflit.
- Renforcer l'application du droit international humanitaire par des plans d'action nationaux concrets.

« Avec toujours plus de conflits de longues durées, de guerres urbaines, l'accès à l'eau est devenu l'un des principaux enjeux humanitaires encore aggravé par l'impact du changement climatique. Nous devons innover et développer de nouveaux partenariats pour y répondre. », a alerté Gilles Carbonnier, vice-président du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) lors du 9e Forum mondial de l'eau qui se tient à Dakar.

Créée en 1983, l'unité Eau et Habitat du CICR intervient aujourd'hui dans plus de 30 pays. En 2025, ses équipes ont permis à 32 millions de personnes d'accéder à l'eau, à l'assainissement ou à des services essentiels.

Mais face à l'ampleur des besoins, l'organisation met en garde : sans une volonté politique forte et coordonnée, l'eau continuera d'être une arme silencieuse des guerres contemporaines — et un facteur aggravant des instabilités futures.



Carolyn Tomno (Kenya) ; Drone Insurance Fuels Africa's Blooming Flower Industry ; Kass Media, January 29, 2026.

Tag : UNEP.

To access the article : <https://kassdigital.co.ke/latest/drone-insurancecovering-the-future-of-african-agriculture/>



Africa is grappling with deepening socioeconomic vulnerabilities driven by climate change. Erratic rainfall, prolonged droughts, floods and rising temperatures are increasingly threatening food security, biodiversity, public health and economic development. The continent contributes just 2–3 per cent of global greenhouse gas emissions. But, according to the United Nations Environment Programme (UNEP), it remains the most climate-vulnerable region in the world.

In Kenya, climate stress is being felt acutely in agriculture. Floriculture, one of the country's most valuable export industries has been hard hit. The flower sector contributes an estimated 1.5 to 2.5 per cent of GDP, directly employs between 100,000 and 200,000 workers, and supports over two million livelihoods. As one of the world's leading exporters of cut flowers, especially roses, Kenya's industry has long relied on favorable equatorial conditions. Today, those conditions are increasingly unpredictable.



Many of the jobs in the flower sector are held by women. Credit, Carolyn Tomno

To maintain its global competitiveness amid climate pressure and demanding eco-conscious markets, Kenya's floriculture sector has been forced to pursue excellence across sustainability, worker welfare and environmental management. Technology, including artificial intelligence (AI), machine learning, and big data, is changing this. The approach blends drone technology and AI with rich horticultural expertise to redefine sustainable flower production, not only as a productivity tool but as a mechanism for risk transfer away from human labour and fragile ecosystems

Precision agriculture for resilience.

At dawn on a commercial flower farm in Limuru, on the outskirts of Nairobi, a drone completes its flight between neat rows of roses. In minutes, it scans soil moisture, detects pest stress and maps crop health. The tasks once took days of manual labor. The data allows farm managers to act early, conserving water, reducing chemical use and protecting yields before losses occur.

According to Chris Kulei, chairman of the Kenya Flower Council, competition in export markets is driving farms to adopt higher sustainability standards and diversify markets. He notes that the industry has rebounded strongly after the COVID -19 pandemic, with renewed investor interest and a growing focus on technology, value addition and precision agriculture. More than 80 per cent of flower farms now hold social and environmental certifications, a signal of the sector's shift toward responsible production.



Christopher Kulei MD, Sian Roses which is the largest producer of spray Roses in Kenya. Credit Carolyn Tomno

Kulei who is also the managing Director of Sian Roses is excited about the Fair trade certification of his farms. Speaking to KASS, at Masai Roses one of the four farms under the Sian Roses, Kulei explained that Fairtrade certification has given Kenyan flower producers a competitive advantage. This is particularly in European markets, and he is encouraging more members to meet these standards of the high stakes trade

“Smart agriculture is about more than yield,” Kulei says. “It’s about understanding how efficiently we use water, what impact we have on the local environment, and ensuring responsibility in inputs.” He adds that high standards are essential to protect Kenya’s reputation as a sustainable producer.

Area Under Flower Production in Kenya (2019–2024)

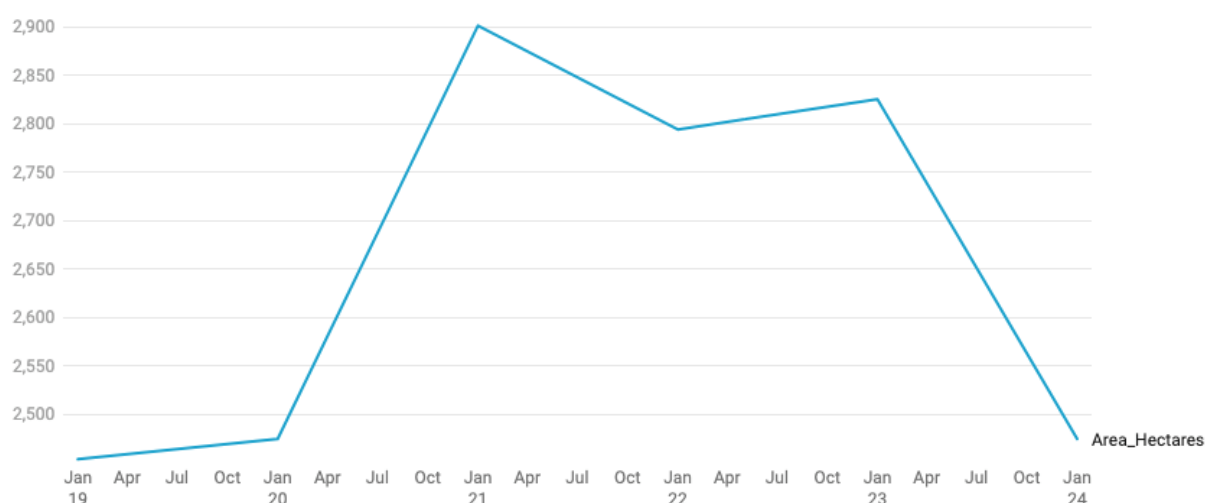


Chart: Carolyn Tomno • Source: [Kenya National Bureau of Statistics](#) • [Get the data](#) • Created with [Datawrapper](#)

Across the floriculture sector, unmanned aerial vehicles commonly known as drones are now widely used to meet strict international quality and environmental requirements. Commercial farms report reduced labor costs, faster field operations and improved yields. Spraying drones, in particular, have helped cut chemical wastage and reduce worker exposure to hazardous pesticides enhancing occupational safety.

But as digital tools and artificial intelligence spread across African agriculture, they introduce a new emerging risk class. Equipment failure, mid-air collisions, property damage and third-party injury, all carry potentially high financial consequences. Regulation alone cannot eliminate these risks.” Musa Abdi, a trained drone operator, says risk is never far from his mind. “Every flight raises concerns about privacy and cybersecurity,” he notes, In Kenya, the Kenya Civil Aviation Authority (KCAA) requires licensed drone operators to carry third-party liability insurance, recognizing that liability pathways and financial accountability, is essential when technology fails. When insurance works, innovation continues. When it does not, a single incident can ground operations, trigger lawsuits or shift costs onto communities and public infrastructure. Drone insurance, once a niche product is now becoming essential. It is a specialized form of aviation insurance designed to cover unmanned aerial vehicles used for commercial purposes, including mapping, spraying and crop monitoring. Agribusinesses, start-ups and large commercial farms increasingly rely on these covers to protect both assets and operations.

Most drone insurance policies combine two core components: hull and equipment cover, which protects against loss or damage to the drone itself, and third-party liability cover, which addresses injury or property damage caused to others. Together, they form part of broader risk pooling strategies.



According to Moses Sampeke, a digital marketer at Nairobi-based Step by Step Insurance Agency, demand for drone insurance has surged alongside the growth of agricultural drone use. “The drone industry has grown by more than 30 per cent in the past year, driven largely by

agriculture,” he says. Farms are deploying drones for crop planning, irrigation management, soil and pest analysis, precision spraying and pest control, embedding the technology into daily farm operations.



Moses Sampeke says drone accidents include collision with trees and birds, network interference and natural events. Credit Kass Digital

Contrary to common perception, drone insurance is not limited to large commercial farms. Sampeke notes that smallholder farmers can access drone services through cooperatives and group insurance arrangements, lowering costs and expanding access. Premiums vary depending on drone size, usage and risk profile. Insurers, emphasize the importance of proper pilot training as certified operators experience fewer accidents and lower long-term costs.

How Kenya's Non-Life Insurance Lines Performed: (2024)

Line of Business	Insurance Service Revenue (KES '000)	Insurance Service Expense (KES '000)	Combined Loss Ratio
Aviation	4,737,970	611,353	0
Engineering	4,639,620	3,076,378	1
Fire Domestic	2,085,966	2,037,890	1
Fire Industrial	22,164,876	16,717,498	1
Public Liability	5,137,017	1,979,856	0
Marine	4,859,179	2,375,447	0
Motor Private	31,461,082	30,877,731	1
Motor Commercial	27,690,130	28,063,632	1
Personal Accident	2,948,765	1,981,880	1
Medical	73,467,245	71,551,777	1
Theft	5,208,032	2,655,714	1
WIBA	13,927,031	8,998,099	1
Miscellaneous	5,925,667	3,538,058	1
Total Market	204,252,579	174,465,312	1

Table: Carolyn Tomno • Source: [Source: Insurance Regulatory Authority \(IRA\), Kenya – 2024 • Get the data](#) • Created with [Datawrapper](#)

Bridging the gap

To support uptake of insurance in general, the Insurance Regulatory Authority (IRA) has intensified public awareness campaigns across Kenya, targeting youth, start-ups and technology-driven enterprises. Improved claims settlement processes, greater consumer empowerment, and stronger complaints-handling mechanisms put in place by the Authority have boosted confidence in the insurance sector. In the first half of 2025, insurance claims in Kenya rose by Sh27.5 billion compared to the same period in 2024 this is a boost at a time when technological risks continue to multiply.

Innovation is also transforming how insurance is delivered. At the BimaLab Africa InsurTech Summit 2025 held in Nairobi. Ted Pantone, CEO and co-founder of Turaco, said the company launched in 2019 with the goal of insuring one billion Africans, has expanded to Uganda, Nigeria and Ghana, now serving over one million customers and processing more than 20,000 claims.



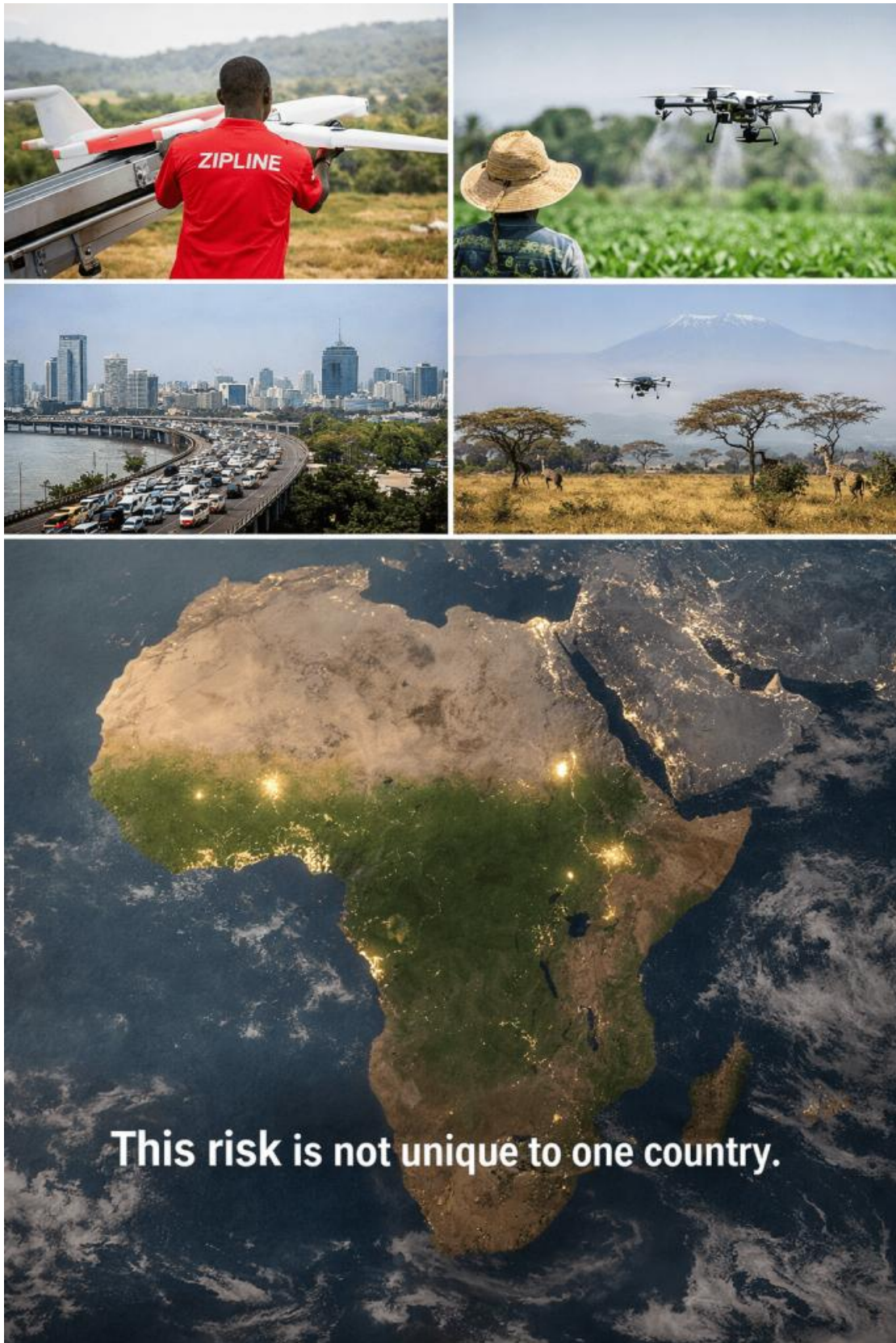
35 startups were celebrated for pioneering solutions that expand insurance access and improve efficiency.

A new Regulatory Sandbox Eligibility Assessment Toolkit was also launched at the BimaLab Insurtech Accelerator Summit held in Nairobi in 2025. Speaking at the launch, IRA CEO and Commissioner Godfrey Kiptum, said the initiative strengthens regulatory readiness for innovation, helping build a more resilient and inclusive insurance ecosystem for the next decade, while providing a valuable reference for regulators across Africa.

Why reinsurance matters

As drone use scales across African agriculture, risk no longer sits with individual farms or operators. Only robust insurance and reinsurance markets can absorb these correlated risks , pooling them across regions and seasons and preserving both innovation adoption and financial stability. Exposure accumulates across regions, seasons and airspace from weather-related losses and equipment failure to third-party liability and supply-chain disruption.

Rwanda's tightly regulated drone ecosystem , particularly in medical delivery and is often cited as a model, with clear corridors and centralized oversight reducing uncertainty and making risk easier to price. Elsewhere, especially in parts of West Africa, drone adoption in agriculture, mining and environmental monitoring is advancing faster than insurance penetration.



And in a continent defined by climate volatility and rapid innovation, insurance and reinsurance , will determine whether progress takes flight or remains grounded.

le soleil

Ndiol Seck (Sénégal) ; Escale à Dakar de « Plastic Odyssey » : Revoilà le navire qui propose des solutions concrètes à la pollution plastique ; Le Soleil, 29 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://lesoleil.sn/actualites/environnement/escale-a-dakar-de-plastic-odyssey-revoila-le-navire-qui-propose-des-solutions-concretes-a-la-pollution-plastique/>



Après plusieurs escales en Méditerranée, au Liban, en Égypte, en Tunisie et au Maroc, le navire Plastic Odyssey a accosté, le 26 janvier, à Dakar. Au menu de ses activités, des échanges avec l'écosystème sénégalais engagé dans la lutte contre la pollution plastique, construction à bord de machines « low-tech de recyclage », des tables rondes avec des experts, des rencontres avec des élèves dans des écoles, etc. Une conférence de lancement a été tenue, hier, à l'Institut français de Dakar.

Après trois années de navigation autour du monde pour trouver des solutions concrètes à la pollution plastique, le bateau Plastic Odyssey fait escale au Sénégal. Cette étape constitue un moment fort de l'expédition, car Dakar occupe une place centrale dans l'histoire de ce navire-laboratoire. En effet, c'est dans la capitale sénégalaise qu'a été installée la filiale Plastic Odyssey

Factories. Une véritable base opérationnelle à partir de laquelle sont, aujourd’hui, développés et déployés, à l’échelle internationale, des projets d’unités de recyclage locales, adaptés aux réalités des territoires.

Cette escale est donc l’occasion de partager les enseignements tirés de ce tour du monde, de renforcer les partenariats locaux et de poursuivre les actions de terrain au service de la jeunesse, des acteurs économiques et de la société civile sénégalaise. Pendant trois semaines (du 26 janvier au 16 février), Plastic Odyssey proposera, à Dakar, un programme dense, mêlant sensibilisation, formation, rencontres professionnelles et mobilisation citoyenne. Selon le conseiller technique en hydraulique, assainissement et environnement du Premier ministre, malgré les multiples efforts consentis pour une mise en œuvre effective de la loi n°2020-04 du 8 janvier 2020, relative à la prévention et à la réduction de l’incidence sur l’environnement du produit plastique, la pollution plastique demeure toujours une réalité au Sénégal.

Plus de 250.000 tonnes de déchets plastiques par an

« Le Sénégal produit plus de 250.000 tonnes de déchets plastiques annuellement, et seulement 30.000 tonnes sont recyclées, soit environ 10%. Il y a lieu de rappeler que cette loi a deux volets : l’interdiction de l’usage de certains plastiques, d’une part, et la promotion de l’économie circulaire, d’autre part. Mais il y a encore du chemin à parcourir pour garantir l’économie circulaire et la réduction des déchets plastiques », a reconnu Ibrahima Diagne. Il a salué la contribution de Plastic Odyssey à la promotion de l’économie circulaire à travers sa filiale Plastic Odyssey Factories. « Ensemble, nous avons relevé les défis existentiels du projet Sunu Plastic, place maintenant à l’obligation de développement et de pérennisation de l’entrepreneuriat vert.

Au-delà de l’aspect industriel, il y a l’aspect entrepreneurial, surtout concernant les métiers autour de la gestion des déchets », a soutenu l’ancien directeur général de l’Unité de coordination de la gestion des déchets solides (Ucg) devenue Société nationale de gestion intégrée des déchets (Sonaged). À en croire M. Diagne, le chef de l’État, Bassirou Diomaye Faye, a voulu changer de paradigme en engageant le pays dans une nouvelle dynamique porteuse d’un Sénégal zéro déchet. « Par conséquent, nous passons de la gestion des déchets à l’économie des déchets », rappelle-t-il. Pour sa part, Christine Fages, ambassadeur de la France au Sénégal, estime que cette escale marque le retour à Dakar, après trois ans de tournée autour du monde du navire Plastic Odyssey avant son retour à Marseille.

Mais aussi consacre le Sénégal comme un pays clé dans la lutte contre la pollution plastique et la construction de solutions durables, locales et reproductibles pour les locaux. Pour elle, la pollution plastique est un défi mondial parce qu’ayant des conséquences directes sur l’environnement, la santé des populations, l’attractivité des territoires et surtout sur l’économie.

« Face à cette urgence, sensibiliser ne suffit plus »

Il faut agir, structurer, former et créer des solutions pérennes. Et c’est précisément ce que propose Plastic Odyssey», a fait savoir Mme Fages. Le recyclage low-tech Au Sénégal, ajoute-t-

elle, cet engagement a pris une forme très concrète avec le projet Sunu Plastic soutenu par l’ambassade de la France au Sénégal à hauteur d’environ 656 millions de FCfa. Il se traduit par le déploiement de micro-usines de recyclage low-tech, installées dans des conteneurs et exploitées par des entrepreneurs sénégalais à travers le pays. « Ces unités permettent de transformer les déchets plastiques en produits utiles : pavés, tuiles, poubelles, tuyaux, etc., répondant aux besoins des collectivités et contribuant à améliorer la salubrité urbaine. À ce jour, quatre micro-usines sont déjà opérationnelles, notamment à Saint-Louis, Kédougou, Kidira et Gandon. D’autres suivront », a promis Mme Fages. Pour Simon Bernard, co-fondateur de Plastic Odyssey, tout est parti de Dakar en 2016. Depuis son navire, il découvre, sidéré, des montagnes de déchets accumulés sur la plage de sable blanc, jadis l’une des plus belles du pays.



Lenah Bosibori (Kenya) ; Fighting Hunger with the Sun: Inside Kenya’s Solar Food Revolution ; Talk Africa, January 29, 2026.

Tag : WRI.

To access the article : <https://www.talkafrica.co.ke/fighting-hunger-with-the-sun-inside-kenyas-solar-food-revolution/>



Terry, a staff member at Food Banking Kenya, demonstrating how the solar dryer works. Photo by Lenah Bosibori.

Kamae, Nyandarua- On the misty slopes of Mount Kenya, where the cold morning air often keeps people indoors, Robert Chege a store keeper at Food Banking Kenya (FBK) is already awake. At 65, he rises before dawn, and by 7 a.m. he is unlocking the doors of FBK store in Kamae, Nyandarua County.

One by one, small-scale farmers arrive; balancing sacks and crates of surplus vegetables harvested from their farms. Chege records each delivery carefully by indicating the names, quantities and dates determined that nothing edible should go to waste. For him, managing the food bank is more than routine work but a commitment to making sure food grown with effort does not rot unseen.

Located about 20 kilometres roughly a two-hour drive from Nairobi, the Kamae food bank serves as a collection point for farmers donating excess fruits and vegetables daily from their farms. At least twice a week, trucks from FBK arrive to ferry the produce to Nairobi for further processing and redistribution.

By the time I arrived at around 11 a.m, Chege had received only five crates of kale and five sacks of spinach far less than usual. He blamed the low volumes on the ongoing dry season.

“When harvests are good, farmers bring as much as they can,” Chege said. “But this January’s scorching heat and prolonged dry spells have changed that. It’s the ideal weather for drying food and the worst time to find surplus.”



Robert Chege, storekeeper at Food Banking Kenya’s Kamae food bank, showcases solar-dried kale used to support food-insecure communities across northern Kenya.-Lenah Bosibori

Turning sunlight into sustenance

Food Banking Kenya is a non-profit organization working to tackle hunger while reducing post-harvest food losses. It collects surplus, safe, and nutritious food from small-scale farmers, markets, and food processors, food that would go to waste and redistributes it to vulnerable communities, including informal schools, shelters, and organizations supporting people with disabilities.

To preserve perishable produce, FBK relies on solar drying, a low-cost, climate-friendly solution that extends shelf life and allows food to reach remote, food-insecure regions such as Turkana, Marsabit, Isiolo, and Wajir in northern Kenya.

At the heart of the Kamae food bank is a solar dryer mounted on the rust-red corrugated iron roof of a storage container. A rectangular solar panel about 300 to 350 watts sits angled toward the sky, positioned to capture maximum sunlight throughout the day. Its dark photovoltaic cells contrast sharply with the weathered roof, quietly converting sunlight into electricity that powers food preservation below.

Behind it, two white-paneled solar dryer units rise like small sheds of simple structures that signal something powerful: renewable energy woven directly into food security.

Inside the drying chambers, fresh vegetables are transformed into long-lasting nourishment. Chopped spinach, cabbage, kale, carrots, and Irish potatoes are first blanched briefly in hot, lightly salted water to preserve nutrients and colour. They are then laid out on trays, where gentle solar heat rather than harsh direct sunlight slowly removes moisture, preserving the vegetables for weeks or even months.

“When the sun is strong, food dries in about three days,” Chege said. “In a month, we dry around 30 to 40 sacks. Once dried, the vegetables shrink, but one sack represents a large amount of fresh produce.”

From farm to far north

Wycliffe Aswani, a logistics officer at FBK, oversees food collection from farms, depots, and supermarkets. From Kamae, he says, collections happen once a week because much of the food is already dried.

“Here, we receive, register, and measure the donations before drying or transporting them,” Aswani explained.

FBK trucks fitted with coolers transport both fresh and dried food safely. “According to our estimates, one kilogram of dried vegetables is equivalent to about six kilograms of fresh produce,” he noted. “That’s why dried food makes sense for long-distance transport.”

Most of the dried vegetables from Kamae are sent to northern and northeastern Kenya, where access to fresh produce is limited and diets are often restricted to cereals and milk. “This helps supplement nutrition and reduce malnutrition, especially among children,” Aswani said.

Before FBK introduced solar dryers and refrigerated trucks, much of the food collected from farmers spoiled before reaching Nairobi. “Solar dehydration has significantly reduced waste,” Aswani said.



Wycliffe Aswani, a logistics officer at Food Banking Kenya (FBK), during a food donation exercise in Turkana, northern Kenya. (Courtesy photo)

The urgency of this work became clear during a phone call with John Gathungu, FBK’s executive director, during the Christmas season, a time when demand for food assistance spikes sharply.

“We are trying to ensure as many families as possible have something to eat this Christmas,” Gathungu said, his phone buzzing with incoming calls.

When asked about linking up with beneficiaries in northern Kenya, he paused. “The moment you call a Member of Parliament from Isiolo or Marsabit, they assume food is ready for collection,” he explained.

That hesitation revealed a painful truth: Kenya has food, but too few systems to preserve it and move it efficiently to those who need it most. That gap is exactly what FBK is trying to close.

A nation of surplus and hunger

According to a 2025 World Resources Institute (WRI) Africa report, about 15 million Kenyans—28 percent of the population face food insecurity. At the same time, 30 to 40 percent of all food produced in the country is lost or wasted between farm and table.

Each year, Kenya loses an estimated 9 million tonnes of food worth KSh 72 billion (US\$578 million) Food loss and waste in maize, potato, fresh fruits, and fish value chains in Kenya | WRI Africa

The report further adds that fresh fruits suffer the highest losses, with up to 56 percent wasted. Mango losses range between 17 and 56 percent, followed by avocados (15–35 percent) and bananas (7–11 percent). Staples are not spared: 36 percent of maize, 34 percent of fish, and 23 percent of potatoes are lost along value chains.

Kenya loses up to 40% of its food annually, even as millions face hunger.

More than 15 million Kenyans—about 28% of the population—face food insecurity. This means millions struggle to access sufficient, safe, and nutritious food daily, even as edible food is being lost along the supply chain.



Indicator	Value
People facing food insecurity	15 million (28%)
Food lost or wasted	30–40%
Annual economic loss	KES 72 billion (\$578M)
Food lost annually	~9 million tonnes

Table: By Lenah Bosibori • Source: [World Resources Institute \(WRI\) Africa, 2025](#) • [Get the data](#) • Created with [Datawrapper](#)

These losses deepen food insecurity, erode farmer incomes, raise household food prices, and increase greenhouse gas emissions. WRI Africa estimates that halving food loss and waste by 2030 could feed more than seven million people annually, recover KSh 36 billion, and cut over seven million tonnes of carbon emissions.

From dried vegetables to healthier children

Hundreds of kilometers north of Kamae, in Turkana County, Emmanuel Letungo is seeing the impact of those dried vegetables firsthand.

A father of five, Letungo remembers how his family reacted when the dried food was first introduced.

“At first we did not know what to expect,” he said in a phone interview. “We were hesitant.” But over time, curiosity turned into routine and routine into appreciation. “My children now love the dried spinach, especially when we eat it with fermented milk,” he said.

He has also noticed a change in their health. “Since I started feeding them the dried vegetables, I have seen many improvements. They rarely get sick now. Before, we used to visit health centres quite often.”

During festive seasons, warehouses are often cleared within days as community groups seek assistance. FBK now focuses on informal and makeshift schools after suspending operations in public schools within Nairobi following the rollout of County's Dishi na County programme.

"About 13 percent of food globally is lost post-harvest," Gathungu said. "With better training, technology, and data, we can stop food from going to waste and get it to people who need it most."

Why food is lost and how drying helps

According to Dr. Eng. Erick K. Ronoh, a lecturer in Agricultural and Biosystems Engineering at Jomo Kenyatta University of Agriculture and Technology (JKUAT), post-harvest food loss in Kenya is largely structural.

"Poor rural road networks, limited storage and processing facilities, and fragmented value chains make it costly and inefficient to move surplus food from production areas to deficit regions," he said.

High transport costs, weak market coordination, and limited access to value-addition technologies mean food often spoils before it can be sold, stored, or redistributed.

Food Loss by Commodity (%)

Why preservation (solar drying) matters most for fruits



Commodity	Lost
Fresh Fruits (Overall)	56%
Avocados	15-35%
Bananas	7-11%
Maize	36%
Fish	34%
Potatoes	23%

With up to 56% of fresh fruits lost before reaching consumers, decentralized solutions like solar drying—used by organizations such as Food Banking Kenya—offer a critical pathway to cut losses, extend shelf life, and deliver nutritious food to arid and remote regions

Table: By Lenah Bosibori • Source: [World Resources Institute \(WRI\) Africa](#) • [Get the data](#) • Created with [Datawrapper](#)

“Food dehydration, especially of fruits and vegetables, offers a practical response, particularly in remote and arid regions Dr Ronoh said. “By removing moisture, drying slows microbial growth and extends shelf life from a few days to several weeks or months.”

Solar-powered dehydration, he added, is especially effective in off-grid areas, eliminating the need for cold chains while allowing nutritious food to be transported over long distances and consumed year-round.

From a nutrition standpoint, dehydrated foods have notable advantages according to Dr Ronoh. “When water, which makes up 80 to 95 percent of fresh produce is removed, nutrients such as fiber, iron, potassium, and magnesium become more concentrated per gram,” Dr Ronoh explained.

When done properly, dehydration causes minimal nutrient loss compared to canning or freezing. Dietary fiber remains largely intact.

However, he cautioned that heat-sensitive vitamins such as vitamin C and some B vitamins can be reduced, and sugars and calories become more concentrated making portion control important.

Food safety is also critical. Low moisture levels inhibit bacterial and mould growth, allowing dried foods to be stored for long periods without refrigeration. Still, dehydration is not a complete “kill step.”

“Proper blanching, hygienic handling, airtight packaging, and storage are essential,” Dr Ronoh said. Beyond reducing waste, food banking and preservation models help communities adapt to climate shocks such as drought.

“Instead of relying on repeated emergency food aid, these models allow communities to store surplus during good seasons, diversify diets, and maintain access to nutritious food during lean periods,” he said.

To scale such initiatives sustainably across Kenya, Ronoh emphasized the need for clear food donation and liability protection laws, fiscal incentives for donors, integration with county and national food strategies, and investment in public-private partnerships for storage, transport, and processing infrastructure.

“Equally important are strong research and data systems, farmer capacity-building and digital tools that improve logistics and coordination,” he added.

On the slopes of Mount Kenya, as the sun climbs higher and the solar panels quietly do their work, food that once risked being wasted begins a new journey of drying, storing, travelling north, and finally reaching homes where it nourishes not just bodies, but resilience itself.



Maroua Ben Abdennebi (Tunisie) ; Ethiopie : une start-up donne une seconde vie au papier usagé ; Deutsche Presse-Agentur, 30 janvier 2026.

Tag : ACEA, ACEF, BAD.



Michael Haile, directeur général de la startup « AndE Mamma ».

Crédit photo: Michael Haile/Photo privée autorisée/dpa

Elle œuvre à autonomiser des millions de mères en difficulté, tout en créant des produits écoresponsables à forte valeur ajoutée.

Par Marwa Dellagi

À Addis-Abeba, une jeune pousse donne une seconde vie au papier usagé en le transformant en objets artisanaux destinés principalement aux entreprises, fabriqués à la main par des mères artisanes. Ce processus de surcyclage (upcycling) ne se limite pas à la création de produits. En effet, il génère des revenus durables et autonomise des

milliers de mères vivant avec moins de 2 dollars par jour, tout en protégeant l'environnement.

Connue sous le nom de « **AndE Mamma** », la **start-up** collecte le papier auprès d'institutions locales grâce à des agents d'entretien rémunérés selon la quantité collectée. Le papier est ensuite trié : une partie est recyclée, l'autre est surcyclée dans un centre de production, où des artisanes transforment la matière en articles destinés principalement aux entreprises.

« Nous œuvrons à autonomiser des millions de mères en difficulté (ayant un revenu quotidien inférieur à 2 dollars) tout en créant des produits à forte valeur ajoutée. Nous allions innovation sociale et protection de l'environnement dans un même modèle économique inclusif », déclare Michael Haile, directeur général d'AndE Mamma, dans un entretien accordé à la dpa.

Améliorer l'indice de développement humain (IDH) des Éthiopiens

« Notre rêve est de faire passer l'indice de développement humain (IDH) des Éthiopiens et des Africains à un niveau supérieur à 0,8 », ajoute-t-il. Lancée en 2020, « AndE Mamma » compte aujourd'hui une cinquantaine d'employés permanents, ainsi que 2 562 agents d'entretien et nettoyeurs servant de collecteurs primaires.

La start-up collabore également avec 722 artisans dans un modèle de production à domicile réparti sur cinq sous-villes d'Addis-Abeba. Ses produits sont principalement commercialisés sur le marché local, mais l'entreprise collabore également avec quelques acheteurs à l'international, notamment aux États-Unis. En cinq ans, la start-up a collecté 3 800 tonnes de papier destinées au recyclage et au surcyclage. Rien que l'an dernier, elle est parvenue à collecter environ 1 200 tonnes.

Pour Michael, l'économie circulaire représente une ressource encore largement inexploitable pour le continent. « Ce que beaucoup considèrent comme des déchets est en réalité une matière première précieuse. En l'utilisant efficacement, l'Afrique peut s'autosuffire et créer de la valeur localement », souligne-t-il.

Impératif de mettre en place des mécanismes de financement pour stimuler l'innovation

« Pour encourager les entrepreneurs à se lancer dans ce type d'initiatives, il est essentiel de mettre en place un environnement favorable, avec des politiques publiques adaptées et des mécanismes de financement pour stimuler l'innovation », plaide le directeur général de « AndE Mamma ». L'entreprise affiche aujourd'hui des objectifs ambitieux pour développer son impact. Elle table sur la collecte de 22 000 tonnes de papier par an et la production de plus de 300 000 objets artisanaux.

En 2024, l'Éthiopie a entamé l'élaboration d'une feuille de route nationale pour l'économie circulaire, avec le soutien de la Banque africaine de développement (BAD). Financée par

le Fonds pour l'économie circulaire en Afrique (ACEF) relevant de la BAD et mise en œuvre en collaboration avec l'Alliance pour l'économie circulaire en Afrique (ACEA), cette feuille de route cible différents secteurs comme la construction, l'industrie manufacturière, l'agriculture et la gestion des déchets. Sa mise en œuvre permettra de préserver les ressources, de réduire la pollution, de créer des emplois verts et de stimuler la croissance économique.



Jenifer Gilla (Tanzania) ; Coastline retreat raises questions over enforcement of environmental laws ; Habitat Media, January 30, 2026.

Tag : WIOMSA.

To access the article : <https://habitatmedia.co.tz/coastline-retreat-raises-questions-over-enforcement-of-environmental-laws/>



Tanga, Zanzibar. Rising sea levels linked to climate change are steadily reshaping Tanzania's coastal communities, swallowing land, destroying livelihoods and exposing ancestral graves.

But beyond the environmental shock, emerging evidence points to weak enforcement of environmental laws as a factor that has accelerated the loss and damage already facing vulnerable islands and coastal villages.

From Pangani in Tanga Region to the islands of Panza, Madauni and Ufunguni in Pemba, residents are witnessing a slow but persistent erosion of land. The destruction has left homes abandoned, farms submerged and cultural heritage sites—including graveyards—collapsing into the sea.

The Environmental Management Act of 2004 and the Local Government (District Authorities) Act of 1982 assign responsibility to government institutions to protect sensitive ecosystems such as islands, shorelines and river systems. However, experts and community leaders say implementation of these laws has been limited, exposing fragile coastal zones to climate-driven impacts.

Under the Environmental Management Act, Sections 76 to 81 require authorities to protect coastal zones and sensitive environmental areas. Section 104 requires preparation of disaster management plans to address environmental threats. The law also restricts harmful activities near the shoreline, including permanent developments within 60 metres of the highest water mark.

The Local Government Act, under Section 114(2)(c), obligates district councils to work with communities and institutions to implement environmental protection strategies and prevent disasters.

Despite these provisions, areas such as Maziwe Island in Pangani and Panza Island in Pemba have continued to suffer extensive environmental degradation.

According to findings cited in the National Environmental Policy 2021, Maziwe Island has been classified as “critically threatened” after losing natural vegetation and submerging seasonally. Updated field assessments conducted between 2022 and 2024 by the Western Indian Ocean Marine Science Association (WIOMSA) and the Tanzania Meteorological Authority (TMA) have documented accelerated shoreline retreat in northern Tanzania and Zanzibar, with tidal surges reaching previously unaffected areas.

The situation in Panza Island illustrates the scale of vulnerability. A sea wall constructed in 2017 has reportedly deteriorated due to poor maintenance and inadequate design to accommodate rising sea levels, raising questions about the effectiveness of adaptation investments.

Director of Conservation in Zanzibar, Dr Makame Omary Makame, says climate change has intensified coastal threats, particularly in low-lying islands.

“Increasing global temperatures are causing sea levels to rise. Islands and coastal areas are among the most vulnerable, and the rate of change is increasing each year,” he says.

Research conducted by his office indicates that more than 30 percent of small islands in Zanzibar are showing signs of coastal erosion, with some losing up to 20 metres of land within a decade.

Experts argue that failure to enforce environmental laws has worsened the impact of climate change. According to Dr Makame, proper implementation of coastal protection regulations, mangrove conservation and community awareness programmes could have slowed erosion in affected areas.

“If these laws had been properly enforced, coastal buffer zones, mangrove restoration and community education could have prevented the destruction of graves and settlements,” he says.

Local authorities also acknowledge the scale of the challenge. Ali Abdi Mohamed, Head of the Climate Change Unit in Pemba, says efforts are underway to protect coastal communities, including construction of sea walls and restoration of mangrove forests.

“We have constructed three sea walls—two measuring 25 metres and one measuring 70 metres—and we are planting mangroves and coastal vegetation. However, the problem remains large,” he says.

He notes that blocking seawater in one location often shifts erosion pressure to another area, highlighting the need for integrated coastal management.

Meanwhile, Mayasa Hamad Ali, Chief Officer in the Department of Fisheries and Marine Products Development in Pemba, says the government has introduced participatory marine conservation programmes and encourages communities to plant mangroves. However, she says the pace of environmental change is exceeding available financial resources.



Evidence from coastal communities suggests that environmental degradation is being intensified by unregulated activities. Juma Ali Mati, Secretary of the Pemba Forest Conservation and Development Association, says overharvesting of mangroves, coral destruction and unsustainable seaweed farming have weakened natural coastal protection systems.

“We are an island, but sometimes years pass without any environmental monitoring or support projects. When communities lack alternative income sources, they rely on activities that degrade the environment,” he says.

He explains that mangroves are often cut for lime production and seaweed farming pegs, removing natural barriers against waves and storm surges.

Similarly, coral reef destruction by fishermen searching for fish has reduced fish breeding habitats and exposed coastal farmland and settlements to stronger ocean currents.

The erosion has had visible consequences in Madauni and Ufunguni, where Mati says approximately 200 metres of land previously used for farming and settlements has been lost to the sea. In 2012, the affected area measured approximately 9.6 hectares.

Community leaders are calling for stronger enforcement of environmental regulations. Haji Ali Shaame, Sheha of Kisiwapanza, says local communities lack authority to enforce environmental compliance among residents.

“We educate and advise each other, but without enforceable laws people may ignore warnings. Strong legal enforcement would help control environmental destruction,” he says.

The economic stakes are also significant. A study titled Economics of Climate Change in Zanzibar highlights that the region’s economy heavily depends on climate-sensitive sectors such as agriculture, fisheries and tourism. The report warns that increasing temperatures, shifting rainfall patterns, stronger winds and rising sea levels are already causing economic losses and threatening long-term development goals.

The study further notes that Zanzibar’s development strategies, including the MKUZA II Implementation Plan, have not sufficiently integrated climate change risks into investment planning.

Audits and expert reviews suggest that early enforcement of environmental regulations—particularly coastal setback rules, vegetation protection and integrated coastal management—could have reduced current damage.

Sheha Mjaja Juma, Chief Inspector of the Zanzibar Environmental Management Authority (Zema), says accountability mechanisms must be strengthened to ensure institutions fulfil their environmental responsibilities.

Without coordinated enforcement, climate change impacts are expected to intensify, threatening livelihoods, cultural heritage and infrastructure along Tanzania’s coast.



Denis Kyalwahi (RDC) ; ONU Eau 2026 : l'eau replacée au cœur de l'agenda mondial lors de la réunion préparatoire de haut niveau à Dakar ; Naturel CD, 30 janvier 2026.

Tag : ONU Eau.

Pour accéder à l'article :



La ville de Dakar, au Sénégal, a accueilli la réunion de haut niveau préparatoire de la Conférence des Nations Unies sur l'eau 2026 du 26 au 27 janvier 2026. Coprésidée par le Sénégal et les Émirats arabes unis, cette rencontre internationale a marqué une étape décisive dans la préparation de la conférence principale prévue fin 2026 à Abu Dhabi.

Objectif : faire le point sur les avancées et les retards liés à l'Objectif de développement durable n°6 (ODD 6) — garantir l'accès universel à l'eau potable et à l'assainissement — et identifier des actions concrètes pour accélérer les engagements d'ici 2030.



Une mobilisation mondiale autour d'une crise systémique

La réunion de Dakar a rassemblé près de 3 000 participants issus de plus de 127 pays, représentant les gouvernements, les agences des Nations Unies, les organisations de la société civile, le secteur privé, les institutions financières et les communautés locales.

Tous ont partagé un constat commun : la crise de l'eau est systémique. Elle affecte simultanément la santé publique, l'égalité de genre, la sécurité alimentaire, le climat, la paix, ainsi que la gestion de l'urbanisation, alors que 68 % de la population mondiale devrait vivre en zone urbaine d'ici 2050.

Dans ce contexte, Dakar a servi de plateforme stratégique pour repositionner l'eau non plus comme un simple secteur technique, mais comme un enjeu politique, économique et géopolitique majeur.

Six dialogues pour structurer l'action mondiale

Les travaux se sont articulés autour de six dialogues interactifs, organisés sous forme de tables rondes thématiques :

- Le droit humain à l'eau et à l'assainissement,
- L'eau pour la prospérité, à travers le nexus eau-énergie-alimentation,
- L'eau pour la planète, en lien avec le climat, la biodiversité et les écosystèmes,
- L'ODD 6 et les initiatives mondiales,
- La coopération transfrontalière et la diplomatie de l'eau,
- Les investissements, le financement et l'innovation.

Ces échanges ont permis de mettre en lumière les lacunes persistantes dans la mise en œuvre de l'ODD 6, mais aussi les opportunités d'accélération à travers une meilleure coordination internationale.



Repositionner l'eau comme levier de paix et de résilience

Parmi les messages forts issus de Dakar figure le repositionnement stratégique de l'eau au cœur de l'agenda mondial de la dignité humaine, de la résilience climatique et de la prévention des conflits.

La réunion a souligné le rôle croissant de la diplomatie de l'eau comme outil de coopération et de paix, notamment dans les bassins fluviaux partagés. Des exemples africains, tels que l'Organisation pour la mise en valeur du fleuve Sénégal (OMVS), ont été cités pour illustrer le potentiel de l'eau comme facteur de stabilité régionale.

Financer l'eau autrement : investissement, inclusion et gouvernance

Autre point clé : la nécessité de changer de paradigme financier. Les participants ont insisté sur le fait que l'eau doit être considérée non comme une charge, mais comme un investissement stratégique pour le développement durable.

Cela implique :

- une mobilisation accrue des financements publics et privés,
- une gouvernance transparente,
- et l'inclusion effective des communautés marginalisées, souvent les premières victimes du manque d'accès à l'eau et à l'assainissement.

Vers Abu Dhabi : une feuille de route commune

La réunion de Dakar n'avait pas vocation à produire des engagements définitifs, mais à préparer le terrain politique et technique de la Conférence ONU Eau 2026.

Parmi les résultats attendus figurent :

- une ambition partagée entre États et acteurs non étatiques,
- une meilleure coordination multi-acteurs,
- l'élaboration de plans de travail pour chacun des six dialogues,
- et un document final structurant, incluant une « Roadmap du Sénégal aux Émirats », destinée à guider le processus jusqu'à Abu Dhabi.

Dakar, un signal fort pour l'Afrique et le monde

En accueillant cette réunion préparatoire, le Sénégal a affirmé son ambition de porter la voix de l'Afrique dans la gouvernance mondiale de l'eau. À Dakar, l'eau a été pensée à la fois comme ressource vitale, bien commun, facteur de développement et outil de résilience face aux crises climatiques.

Cette étape marque ainsi le début d'un compte à rebours diplomatique vers Abu Dhabi, avec un mot d'ordre largement partagé : passer des discours aux actions, et faire de l'eau un pilier central des réponses mondiales aux défis du XXI^e siècle.

Quels engagements concrets ont été pris à Dakar

Cette réunion préparatoire de haut niveau à Dakar a abouti à des engagements axés sur la préparation de la Conférence ONU Eau 2026 à Abu Dhabi, plutôt qu'à des promesses chiffrées immédiates. Les résultats incluent un document de synthèse avec une « Roadmap du Sénégal aux Émirats », des objectifs communs pour les six dialogues interactifs, et un renforcement de la coordination multi-acteurs.

Trois piliers ont été fixés pour transformer les paroles en actions : un cadre intégré autour des six dialogues (droits humains, nexus eau-énergie-alimentation, climat-biodiversité, ODD 6, coopération transfrontalière, investissements) ; la régularité des conférences ONU sur l'eau post-2030 ; et le renforcement des accélérateurs ODD 6 (financement, données, capacités, innovation, gouvernance), avec inclusion des femmes et jeunes.

Quelques actions concrètes ont été Lancées

- Nomination et mobilisation des 12 co-chaises ministériels des dialogues interactifs pour avancer les ambitions SDG 6.
- Lancement d'une séquence préparatoire à Abu Dhabi (2-4 décembre 2026) pour consolider contributions et priorités.
- Appel à des investissements massifs, une gouvernance résiliente au climat, et des synergies sectorielles (eau, agriculture, énergie, biodiversité).

Ces engagements visent une conférence « action-oriented » à Abu Dhabi, avec suivi via des plans de travail et partenariats renforcé, ont informé les médias internationaux.



Le président sénégalais Bassirou Diomaye Faye a appelé lundi à Dakar invite la communauté internationale à faire la Conférence des Nations Unies sur l'eau prévue en 2026 un tournant décisif, capable de transformer les engagements politiques en actions concrètes face à la crise mondiale.

«Faire progresser l'agenda de l'eau, c'est restaurer la confiance dans l'action multilatérale. J'appelle à une mobilisation inclusive des États, des collectivités territoriales, du secteur privé, de la société civile, des scientifiques, des communautés locales, des jeunes et des femmes», a déclaré Bassirou Diomaye Faye, président sénégalais.

«Faisons de cette conférence un moment de bascule et non une rencontre de plus. J'exhorte tous les membres à traduire les engagements politiques en actions concrètes, mesurables et suivies dans le temps», a-t-il ajouté.

La Conférence de 2026 devra ainsi déboucher sur une meilleure coordination des initiatives, une mobilisation accrue des financements, y compris concessionnels et innovants, et des solutions adaptées aux réalités des pays les plus vulnérables.

« Cette responsabilité ne repose pas uniquement sur les co-hôtes de la conférence, mais sur chacun d'entre nous », a insisté Abdulla Balalaa, ministre adjoint émirati.

« La Conférence des Nations Unies sur l'eau de 2026 est notre moment collectif, une occasion rare de changer durablement la trajectoire de l'eau dans l'agenda mondial. Nous ne pouvons pas nous permettre de la laisser passer », a-t-il conclu.



Denise Kyalwahi (RDC) ; RDC : Reboiser avec le cacaoyer, une plante qui soigne la terre et nourrit les familles ; Naturel CD, 30 janvier 2026.

Tag : -.

Pour accéder à l'article : <https://naturelcd.net/2026/01/30/rdc-reboiser-avec-le-cacaoyer-une-plante-qui-soigne-la-terre-et-nourrit-les-familles/>



La lutte des autochtones de Bingo, une entité rurale située à une heure de route de la ville de Beni, dans le groupement des Baswagha Madiwe, au nord de la province du Nord-Kivu, à l'est de la République démocratique du Congo, les communautés locales font le pari du cacaoyer. Riveraine du parc national des Virunga, cette région voit ses habitants s'engager dans la plantation de jeunes plants de cacao, un choix à la fois écologique et porteur d'espoir économique, dans un territoire où la forêt a reculé au fil des décennies sous la pression des activités humaines.

« Reboiser avec une plante qui soigne la terre tout en nourrissant les familles » : tel est le slogan qui motive les autochtones de Bingo.

Une mobilisation communautaire à l'aube



Sous un soleil timide du matin, à la ferme-école Nino Baglieri, vaste étendue verdoyante, des dizaines de villageois répondent à l'appel. Machettes et houes à la main pour les uns, brouettes et sacs plastiques pour les autres, tous convergent vers la pépinière où poussent les jeunes plantes de cacaoyers.

« Allez-y en ordre et soyez expéditifs pour rejoindre les équipes déjà au champ. Nous devons être prêts avant la tombée de la pluie, qui peut nous surprendre à tout moment », lance d'un ton motivant l'abbé et ingénieur Ndavaro Norbert, superviseur du projet Climat Virunga.



Ce projet est exécuté par le diocèse de Butembo-Beni, l'Université catholique du Graben et la ferme-école Nino Baglieri de Bingo. Il bénéficie d'un appui technique et financier de l'organisation Virunga Mazingira, en collaboration avec l'Institut congolais pour la conservation de la nature (ICCN), gestionnaire du parc national des Virunga, avec le soutien du Jardin botanique de Meise et de la Région flamande de Belgique. L'initiative profite directement aux communautés locales, membres de la Coopérative Nino Baglieri.

Planter aujourd'hui pour protéger demain

À la houe, des mains calleuses creusent des trous d'environ cinq centimètres dans une terre encore humide, sur une superficie d'environ 90 hectares, au sein de la concession de la ferme-école. Entre les rangées, Muhindo Tsongo Janvier, agriculteur et père de famille, plante minutieusement les jeunes cacaoyers.

« Je sème le cacao pour contribuer, même modestement, à la protection de notre environnement détruit par la pression humaine », confie-t-il, essuyant la sueur de son front avec un sourire.

« C'est aussi une activité rentable. J'appelle tous les agriculteurs à pratiquer une agriculture respectueuse des normes écologiques. »

À quelques mètres de là, Ndovya Makasi Mathiasi partage le même espoir :

« Nous plantons le cacaoyer pour qu'il nous profite un jour, économiquement et écologiquement. À mes collègues agriculteurs, je dis : cultivons sans détruire, ne coupons pas tous les arbres. »

Autrefois tournés vers des cultures vivrières très exigeantes en sols fertiles, ces paysans redécouvrent aujourd'hui la patience et la durabilité à travers la culture du cacao. Dans leurs regards se mêlent fierté et espérance.



Quand le cacao devient un remède au climat

Pour Onyane Samuel, le cacao est bien plus qu'une culture : c'est une réponse concrète aux dérèglements climatiques ressentis au quotidien.

« À cause de la destruction de l'environnement, nous subissons des périodes de soleil brûlant et des pluies violentes qui ruinent nos récoltes. En plantant le cacaoyer, nous protégeons la nature tout en gagnant notre vie. Grâce à cette culture, de nombreuses familles vivent mieux et peuvent scolariser leurs enfants. »

Positionnement de la RDC sur le marché africain du cacao

Selon le média Green Afia, l'Afrique demeure un acteur majeur de la production mondiale de café et de cacao, portée notamment par la Côte d'Ivoire, le Ghana, l'Éthiopie et l'Ouganda. Toutefois, certains chiffres restent sous-évalués, notamment en RDC, en raison de pratiques frauduleuses et d'un manque de traçabilité.

Les défis liés à la durabilité, à la qualité de la production et aux conditions de travail appellent des efforts accrus pour renforcer la résilience des producteurs face au changement climatique et moderniser les infrastructures du secteur.

Fluctuation du prix du cacao en RDC (septembre 2025)

En septembre 2025, l'Agence congolaise de presse (ACP) a relevé des variations à la hausse et à la baisse du prix du kilogramme de cacao, fluctuations attribuées aux mécanismes classiques de l'offre et de la demande sur les marchés internationaux.

Le graphique ci-dessous illustre l'évolution du prix du kilogramme de cacao durant le mois de septembre 2025 : une baisse continue en début et en milieu de mois, suivie d'un léger rebond, avant une nouvelle chute en fin de période.



La science nuance le rôle écologique du cacaoyer

Pour le docteur Ndavarro Norbert, ingénieur en sciences forestières et en conservation de la biodiversité, enseignant à l'Université catholique du Gabon (Faculté des sciences agronomiques), la culture du cacao s'intègre dans les stratégies de reboisement durable.

« Le cacaoyer est une espèce pérenne à fort potentiel écologique. Son feuillage crée un couvert végétal qui retient l'humidité du sol, favorise les micro-organismes et limite l'érosion. C'est à la fois une culture rentable et un outil de restauration des écosystèmes forestiers », explique-t-il.

Il insiste toutefois sur la nécessité d'un encadrement technique rigoureux :

« Si chaque paysan plante un cacaoyer dans un système bien géré, c'est une victoire pour la nature et pour sa famille. »

Néanmoins, le scientifique nuance : aucune étude ne démontre de manière formelle que le cacaoyer améliore directement les propriétés physiques et chimiques du sol. Au contraire, plusieurs observations de terrain indiquent que les cacaoyers adultes peuvent devenir hautement compétitifs vis-à-vis des cultures vivrières telles que le bananier, le manioc ou le maïs. Cette concurrence porte sur l'eau, la lumière et les nutriments, entraînant parfois une baisse de rendement des cultures associées.

Les chercheurs soulignent ainsi l'importance d'une planification rigoureuse des systèmes agroforestiers cacao-cultures vivrières, incluant des densités de plantation adaptées, une fertilisation ciblée, ainsi que des pratiques de taille et de gestion de l'ombrage. La promotion du cacao à grande échelle doit donc trouver un équilibre entre productivité, restauration écologique et sécurité alimentaire.



Entre économie verte et résilience communautaire

Dans cette région frontalière du parc national des Virunga, marquée par des décennies de conflits armés et de pauvreté chronique, le cacao s'impose comme un symbole de résilience communautaire. Il pousse là où la forêt avait disparu et nourrit là où l'espoir semblait s'éteindre.

Une étude analysant la chaîne de valeur du cacao à Bingo et à Beni (Nord-Kivu), publiée en septembre 2025 dans la revue interdisciplinaire *Parcours et initiatives* de l'Université catholique du Graben, révèle que le prix moyen du cacao varie entre 6,5 USD à Bingo, au niveau des producteurs, et 7,25 USD à Beni, auprès des acheteurs locaux.

Le revenu moyen par producteur est estimé à 1 061 USD à Bingo, contre 989 USD à Beni et 1 095 USD à Butembo pour les acheteurs locaux.